

530

vendredi 4 décembre 1936.
seizième année, n° 37

8 DÉC. 1936

publication hebdomadaire
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Brunetière et l'Américanisme

Problèmes actuels

Une représentation des « Perses » d'Eschyle

En quelques lignes...

Saint Thomas More et l'« Utopie »

Voyage de catholiques anglais à Rome en 1650

Un maître belge de l'oratorio

Les idées et les faits : Chronique des idées : Moralité scolaire et morale sans Dieu,
Mgr J. Schyrgens. — Lectures.

J. van der LUGT

Hilaire BELLOC

Fernand DESONAY

* * *

Léon-E. HALKIN

Ghislaine de BOOM

Georges de GOLESCO

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489 16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

La société anonyme

Les Tanneries Mazurelle

vous recommande
son coupon spécial
pour le ressemelage des chaussures



C'est un cuir lissé de qualité fabriqué et vendu
par une firme sérieuse

Les Tanneries Mazurelle s.a.
PERUWELZ (Hainaut)

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE:

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles
Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES
Tél. 12.63.58

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES

Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne

Ses Pâtes dentifrices

A. LECOQCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommes
et réglisses, etc.)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET

” **Opera** ”

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

OU

” **Sepco** ”

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.]

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISEES ONDULEES POUR TOITURES
TOLES GALVANISEES PLANES TOLES PLOMBEES.
FEUILLARDS GALVANISES
CHENEAUX. GOUTTIÈRES TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MENAGE GALVANISES
ARTICLES DE MENAGE EMAILLÉS.

111

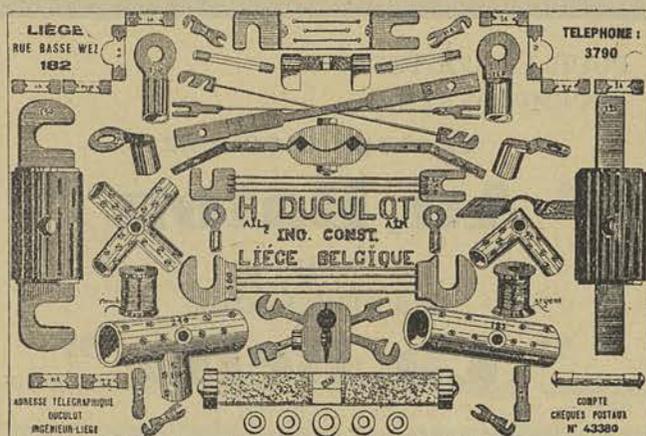
SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Watteiar, à JUMET Téléphone Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars) Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces
GALVANISATION RICHE A CHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harscamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège.

Registre du commerce
Liège M° 12

Codes used. A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminoirs

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, quai de Maricmont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Le produit idéal pour revêtements

La Marmorite

(Glace opaque polie mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,
Dessus de Tables et de Bureaux,
Salles de Bains et Installations sanitaires,
Comptoirs - Dessus de lavabos,
Étagères - etc., etc.

Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions

PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

S. A. GLACES ET VERRES (GLAVER)

4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. (de 1 à 8 mm.).
Verres spéciaux martelés, striés, losangés, etc.
Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres
armés blancs et teintés.
Verres opalescents. - Briques, dalles et pavés en verre.
Tubes et baguettes en verre.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
évaluées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy Compte chèques : Louie Antoine 97.956

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU OLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme
HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anonenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts etc
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique)

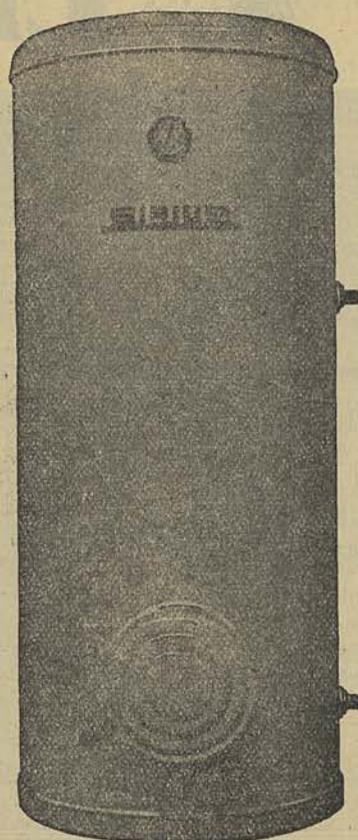
Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, ouvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

SOCIÉTÉ LIEGEOISE D'ESTAMPAGE S. A.

A SOLESSIN-LEZ-LIÈGE

Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les appli-
cations : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.



Il est économique grâce à sa tarification spéciale.
Il est pratique, tant absolument qu'automatique.

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928 — Compte Ch. Post: 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande.

Appareils Sanitaires EN GROS

Tous les appareils, tuyauteries, métaux et accessoires concernant les installations sanitaires

Charles RACHIN Avenue Georges Henri 484-486
BRUXELLES Tél. 33.82.03

Salle d'Exposition

SOCIÉTÉ ANONYME

Établissements LUOR

Hubert DOCHEN

Rue Honlet, HUY
Tél. 833

Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre
Bruxelles, rue de Lausanne

Fabrique de Couleurs
Vernis — Émaux — Siccatis
Pinceaux en tout genre

Etablissements Lavenne Frères

DOUR

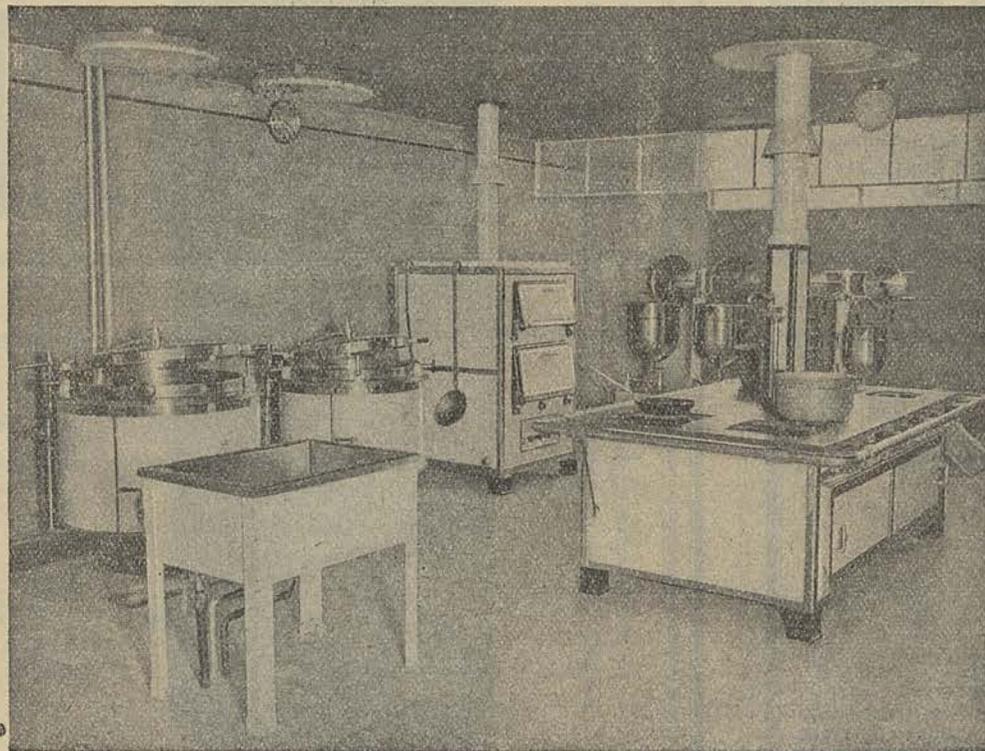
Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la S. A. LE CHAUFFAGE



Siège social :

55, Cantersteen, Bruxelles

Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège

Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.

Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers

Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.

Hôpital Civil d'Anderlecht.

Hôpital Civil de Charleroi.

Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale
Jociste. Etc., etc.

Principaux restaurants à l'Exposition

ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
SANS ENGAGEMENTS

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)

sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

DE

LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES

VERS

L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES

Prix de passage réduit, aller/retour

en 1^{re} classe vers CHINE et JAPON - £ 132.—

DE

LOS ANGELES ET SAN FRANCOISCO
VIA HONOLULU

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16,500 TONNES

DE

SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE

AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.

A ANVERS

Plaine Falcon, 18.

A GAND

40, rue Flévé.

ou à la

NIPPON YUSEN KAISHA

88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. 8.

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - FETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIEES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

BRULEUR
AU MAZOUT

Gazhuile

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, bateaux (avec distribution eau chaude), Réchauds, Cuves cuivre à bouillir linge, Chaudières tubulaires (pour chauffage central et distribution eau chaude).
ÉCONOMIE
PROPRETÉ
FACILITÉ

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR

TÉLÉPHONE 1548

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

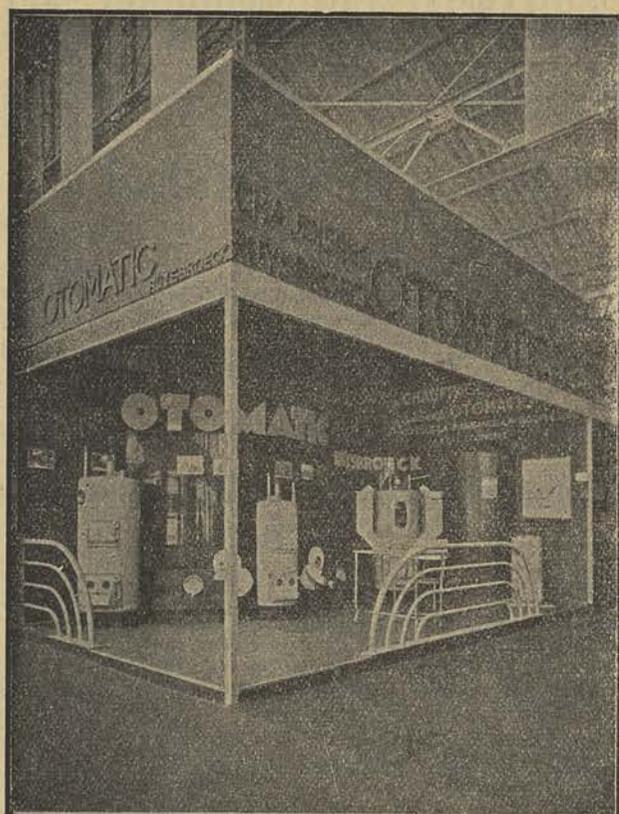
(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{rs} C^{rs} Havrenne frères

Verreries-Gobelateries-JUMET



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus
et à **FACILEMENT**
MOINDRE FRAIS

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{té} A^{me}
RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

V^{VE} LEDUC-DUVIVIER

Boul. D'AVROY, 35
Rue BERTHOLET, 7
LIÉGE
Téléphone 110.14

SPÉCIALITÉS DE :

Matelas. — Laines à Matelas
Berceaux démontables et
toutes fournitures pour literies

Mobiliers — Tapisseries — Tapis

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaers
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Établissements "GELDERBETON"

Société en nom collectif

B. BUELENS & VANDENNIEUWENHUYSEN

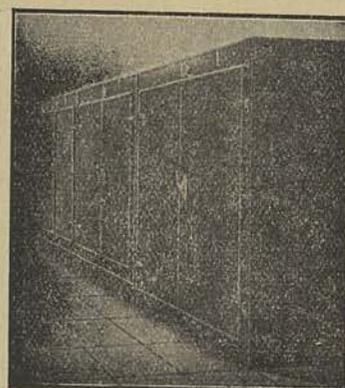
Bureaux et Chantiers :

Avenue de Schaerbeek, 189, VILVORDE (Bruxelles)
Tél. Vilvorde 51.00.98 C. C. P. 1192.06 Reg. Com. Bruxelles 72.100

Fabrication de **TUYAUX EN BETON** armé et comprimé
admis par toutes les Administrations Communales

Grandes séries, toutes dimensions
Citernes et Réservoirs
en béton armé

CLOTURES en béton armé en tous genres
Toutes les Applications du Béton. — Piquets pour prairies



Pour vos Couveuses ou
Éleveuses au pétrole, gaz,
charbon ou électricité.

Demandez conditions à

Ch. De Rycke

GAVERE

Matériel d'Aviculture
Poussins d'un jour. - Poulettes

Tous les meubles de style

Toute la literie



MAISON DE CONFIANCE
POSSCHELLE
6. GRAND SABLON
BRUX. TÉL: 12-49-53

Spécialité de lits, matelas et meubles
pour la mer et la campagne



Machines p^r Boulangeries
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.



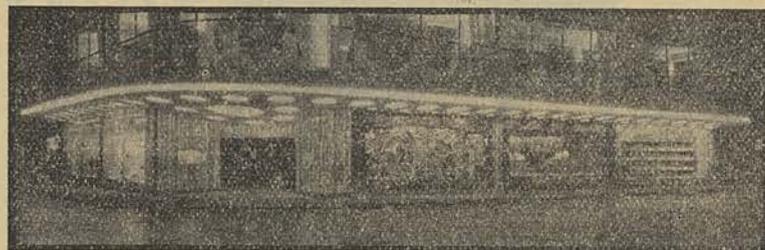
Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

[Rue des Cotillages, HUY]

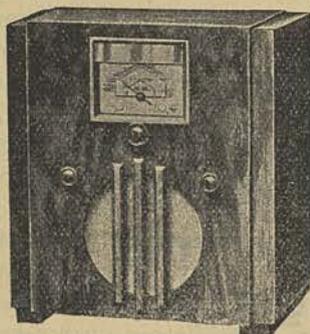
Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

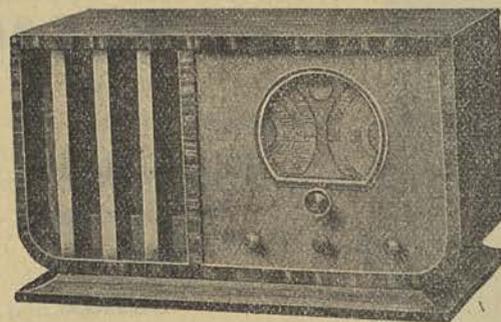


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

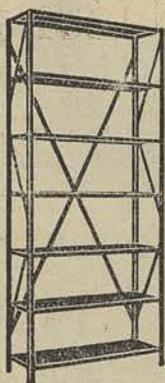
44-46, rue des Gouvjons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes : 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

Maison H.-E. LONCINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

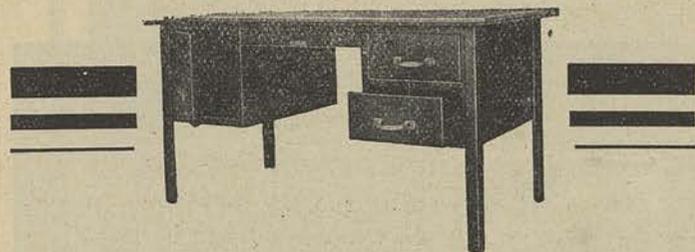
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
— Fondée en 1863 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES

LE "MOSAN"

POËLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

■ HUY (Belgique)



SPA

ORANGINA

Le jus même de l'orange
mêlé à l'eau de Spa, ne
renfermant ni colorant, ni
produit chimique
d'aucun genre.

Pour la maîtresse de maison qui offre un rafraîchissement
soit au bridge, dans les soirées ou dans le cercle de famille,
le SPA ORANGINA plaira à tous et lui épargnera le souci
de préparer des boissons compliquées.

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Brunetière et l'Américanisme
 Problèmes actuels
 Une représentation des « Perses » d'Eschyle
 En quelques lignes...
 Saint Thomas More et l'« Utopie »
 Voyage de catholiques anglais à Rome en 1650
 Un maître belge de l'oratorio

J. van der LUGT
 Hilaire BELLOC
 Fernand DESONAY
 * * *
 Léon-E. HALKIN
 Ghislaine de BOOM
 Georges de GOLESCO

Les idées et les faits : Chronique des idées : Moralité scolaire et morale sans Dieu, Mgr J. Schyrgens. — Lectures.

Brunetière et l'Américanisme^(*)

I. — L'AMÉRICANISME EN FRANCE

L'intérêt des catholiques en France pour l'attitude de l'Eglise américaine à l'égard de la société « moderne ». — Jugements divers sur la « solution américaine » de ce problème. — Projet d'un Congrès des religions à Paris. — La Vie du Père Hecker. — Les erreurs de l'américanisme. — La polémique sur la Vie du Père Hecker.

Eugène-Melchior de Vogüé est le premier, à la fin du XIX^e siècle, à avoir éveillé en France une sympathie admiratrice pour le catholicisme aux Etats-Unis. Dans un article intitulé : *Affaires de Rome* (1), il oppose à « nos vieux pays latins où, il faut bien le reconnaître, la religion traverse une phase ingrate (2) », la vie jeune et courageuse de cette même Eglise dans la République de l'Amérique du Nord. Lors du voyage que des évêques américains viennent de faire à Rome, il s'est entretenu avec eux et il est émerveillé de leur largeur d'idées. Beaucoup de catholiques en France éprouvent tant de peine à s'accommoder aux évolutions du monde moderne, boudent contre la République et leur siècle, et ces prélats « chérissent leur pays, leur gouvernement, leur temps »; « ils parlent avec un respect sincère des droits de leurs concitoyens d'une autre foi, avec enthousiasme des progrès de la science laïque (3) ». Le vicomte de Vogüé est encore frappé de l'attitude sociale, démocratique de la hiérarchie d'Amérique, manifestée récemment avec tant d'évidence dans l'affaire de l'ordre des Chevaliers du travail; elle montre « l'étendue et la violence du courant qui emporte l'Eglise, à la suite de la société civile, dans une direction de plus en plus démocratique (4) ».

Pendant les années suivantes ces idées ont été largement répandues, en particulier par les études du vicomte de Meaux dans le *Correspondant*, recueillies en volume sous le titre : *L'Eglise catholique et la liberté aux Etats-Unis*. Sans dissimuler les points faibles du catholicisme de l'Union, ce livre met en pleine valeur

les faits qui inspirent une confiance optimiste et réconfortante dans la destinée de l'Eglise américaine. « Quand le dégoût des hommes et des choses envahit les nobles âmes, quand un doute inquiet sur l'avenir du genre humain les désole et les affaiblit, il est bon de trouver et de saisir des motifs d'espérance, fallût-il les chercher par delà l'Atlantique (1). » Ces motifs d'espérance sont en général les mêmes que ceux de Vogüé. Seulement le vicomte de Meaux les développe avec beaucoup de précision et il attire aussi l'attention sur une autre question qui en France deviendra bientôt de la plus haute actualité : la séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'auteur rappelle que le cardinal Gibbons, étant à Rome pour recevoir le chapeau, avait fait entendre quel avantage le catholicisme en retirait (2).

D'ailleurs, ce ne sont pas seulement des motifs d'espérance que M. de Meaux offre à ses lecteurs; ce sont aussi des leçons. En faisant l'éloge de l'Amérique, il montre à son propre pays la manière de rendre à la religion en France le respect public.

Un événement qui donna plus de force à la diffusion de ces idées, ce furent les discours de Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul. Revenant en juin 1892 de Rome, il fit à Paris, sur l'invitation d'un comité d'initiative, une conférence, suivie peu après par deux autres, l'une devant des étudiants catholiques, l'autre devant des prêtres. Deux ans après, les deux premiers de ces discours ont été publiés avec plusieurs autres du même orateur sous le titre significatif : *L'Eglise et le Siècle*, avec une préface de M. l'abbé Klein. Ces discours et la publication de ce livre étaient des actes de propagande qui ne manquaient pas d'attirer l'attention.

Parmi les catholiques les progressistes étaient enthousiastes. Cet archevêque américain prêchait à ses auditeurs de ne pas avoir peur des recherches scientifiques, mais d'être « plus que les autres des patrons de la science (3) »; de ne pas avoir uniquement des anathèmes contre le siècle, ni de voir seulement ses aberrations,

(*) Voir *Revue* du 27 novembre 1936.

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1887. Recueilli en volume dans *Spectacles contemporains*.

(2) *Op. cit.*, p. 49.

(3) *Ibid.*, p. 53.

(4) *Ibid.*, p. 67.

(1) *Op. cit.*, p. 35.

(2) *Ibid.*, p. 142.

(3) *Op. cit.*, p. 46.

mais de reconnaître aussi ce qu'il a de bon (1), de l'aimer en dépit de ses défauts et de ses erreurs (2); d'être « les premiers patriotes du pays (3) », d'aimer franchement la République, « la forme la plus belle et la représentation la plus élevée des droits populaires (4); enfin d'aller aux âmes du peuple (5), de s'appliquer aux œuvres sociales et de faire tous ses efforts pour protéger les intérêts de l'ouvrier, pour veiller sur les petits et les faibles (6).

Ces paroles étaient bien faites pour réjouir tous ceux qui, poussés par un jeune élan, espéraient regagner la France hostile. Les idées de Mgr Ireland étaient les leurs aussi. Ils ne tenaient pas compte des exagérations qu'on peut trouver dans ces discours de cérémonie. Ils entrevoyaient déjà la victoire. « N'en déplaise aux amis timides, n'en déplaise aux ennemis trop bien avisés, la plupart des chrétiens de France sont aujourd'hui disposés à prendre, en face du siècle et de la société nouvelle, l'attitude généreuse et de franche sympathie qui assure, aux Etats-Unis, le succès de l'Eglise (7). »

D'autres, moins avancés, ou plus ou moins réfractaires, ne partageaient pas cette joie. D'abord ils ne croyaient pas à toutes ces merveilles américaines : la presse canadienne leur révélait les pertes considérables que l'Eglise avait subies aux Etats-Unis; au lieu de trois millions, chiffre que Mgr Ireland trouvait exagéré, ils parlaient de dix ou de quinze. Ils n'étaient pas persuadés non plus que le siècle désirait se rapprocher de la religion catholique : d'après eux le monde moderne avait des tendances tout opposées. Puis, pour embellir le présent et l'avenir, l'école américaine se laissait entraîner à noircir le passé et elle ne craignait pas de considérer les représentants de l'Eglise comme coupables, eux aussi, du mauvais état des choses. L'archevêque était, en effet, beaucoup trop dur, quand il jugeait ainsi ce qui s'était passé au XIX^e siècle : on pensa qu'il ne fallait rien moins qu'un miracle éclatant pour gagner le siècle au Christ et « jusqu'à ce que ce miracle eût lieu, les ministres du Christ prirent leurs quartiers d'hiver dans les sacristies et les sanctuaires, où, entourés d'une petite troupe de fidèles, ils pouvaient se préserver, eux et leurs amis, de la contagion envahissante (8) ». Ce qui scandalisait encore ce groupe, c'est la préférence que Mgr Ireland avait pour la République et qu'il avait le tort de prêter aussi à l'Eglise (9). Enfin le ton de l'archevêque et de ses disciples ne leur plaisait pas. On citait dans ses discours des phrases comme celles-ci : « Dans un avenir qui n'est pas éloigné, l'Amérique conduira le monde (10) »; ou bien: « Ils (les Américains) sont complètement incapables de cette indifférence pour les intérêts vitaux et de cette apathie qui, sous le nom spécieux d'esprit conservateur, caractérisent les populations européennes (11). » On oubliait que ces phrases avaient été dites en Amérique et que ce même orateur en avait prononcé d'autres, plus flatteuses pour les Français, quand il était chez eux.

Dans les milieux néo-chrétiens on faisait un accueil sympathique à ces bonnes nouvelles qui venaient de l'Amérique. Béranger avait entendu prêcher à Paris cette nouvelle croisade de l'Eglise. Il était dans l'enthousiasme : « On avait devant soi un nouveau clergé, une nouvelle race, une religion renouvelée (12). » Seulement ces éloges adressés aux Américains étaient mêlés de reproches extrêmement amers à l'adresse du catholicisme européen. « En

traversant l'air libre de l'Océan, disait-il par exemple, le catholicisme s'était défait des vieilles haines et des vieux despotismes (1). » De telles adhésions étaient bien faites pour montrer combien grande était encore la distance qui le séparait de l'Eglise.

* * *

En attendant eut lieu un événement qui attira l'attention du monde entier. A l'occasion de l'Exposition universelle de Chicago en 1893, on organisa un Congrès international des grandes religions de la terre. Après bien des hésitations, les évêques américains ont cru devoir accepter l'invitation d'y prendre part. A la première séance, le cardinal Gibbons récita le *Pater* pour ouvrir le Congrès. Lui-même ou bien un autre évêque, comme Mgr Keane ou Mgr Ireland, exposèrent chaque jour la doctrine catholique sur le sujet fixé pour ce jour-là. Il n'y avait pas de discussions.

En France ce Congrès fut diversement apprécié. Le P. Portalié (2) jugeait sévèrement cette « assemblée, qui en dépit des programmes avait trop sacrifié aux rêveries d'un sentimentalisme sans convictions (3) »; il estimait que « l'indifférentisme seul avait lieu de s'applaudir (4) »; dans de telles réunions nous serons dupes (5). D'autres étaient plus favorables à cet essai; ils y voyaient un moyen de répandre la vérité et, quand on conçut l'idée d'organiser un même Congrès à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, un petit groupe de catholiques y adhéra. Pendant qu'ils étaient en train de préparer prudemment le terrain, l'abbé Charbonnel lança l'idée sans aucune autorisation par un article publié dans la *Revue de Paris* du 1^{er} septembre 1895, où il mettait toutes les religions sur un pied d'égalité. L'affaire était bien compromise. Les promoteurs catholiques du Congrès essayaient encore de la sauver, mais une lettre de Léon XIII à Mgr Satolli mit fin à ce nouvel excès de générosité. Le Pape disait qu'il lui semblait plus sage pour les catholiques de tenir leur Congrès à part et que ceux qui étaient séparés de l'Eglise catholique pourraient y être admis à titre d'auditeurs.

Si nous exceptons la participation du Parlement des religions et que nous laissons de côté la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la nouvelle école soutenait jusqu'ici des idées qui pouvaient être utiles pour le catholicisme en France. En 1897 la question prit un nouvel aspect par la publication d'une traduction française de la *Vie du Père Hecker*, par le P. Elliot.

Le P. Hecker était une âme complexe et singulière, c'était un mystique et un homme d'action en même temps. Il s'était converti au catholicisme et avait fondé, après un séjour chez les rédemptoristes, la congrégation des Paulistes, qui, tout en étant restée peu nombreuse, développait une grande activité. Elle s'adressait surtout aux ouvriers et aux dissidents. La prédication du Père Hecker s'adaptait le plus possible à ses auditeurs. Son influence a été considérable.

La traduction française de sa biographie était précédée d'une introduction de Mgr Ireland, qui le représentait comme « le type du prêtre américain (6) », et d'une préface de M. l'abbé Klein.

Le livre a été accueilli d'abord très favorablement : on le lisait comme lecture spirituelle dans des séminaires. Mais bientôt il s'est déchaîné sur cet ouvrage une discussion théologique dont les points principaux ont été exposés dans la lettre *Testem benevolentiae* de Léon XIII au cardinal Gibbons. Pour indiquer briève-

(1) *Ibid.*, p. 89.

(2) *Ibid.*, p. 86.

(3) *Ibid.*, p. 97.

(4) *Ibid.*, p. 51.

(5) *Ibid.*, p. 167.

(6) *Ibid.*, p. 172.

(7) *Ibid.*, Préface, p. 5.

(8) *Ibid.*, pp. 31-32.

(9) *Ibid.*, pp. 42-43.

(10) *Ibid.*, p. 75.

(11) *Ibid.*, p. 75.

(12) H. BÉRANGER, *L'Aristocratie intellectuelle*, p. 93.

(1) *Ibid.*, p. 85.

(2) Le Parlement des religions à Chicago et les programmes d'union religieuse. *Etudes*, 31^e année, t. 63 (1894), pp. 5-32; 188-215.

(3) *Ibid.*, p. 7.

(4) *Ibid.*, p. 195.

(5) *Ibid.*, p. 213.

(6) *Le Père Hecker*, Introduction, p. XL.

ment le fond de cette lutte, le mieux sera de donner un résumé de cette Lettre papale.

Les erreurs dont il s'agit reposent sur le principe suivant : afin de ramener plus facilement à la doctrine catholique ceux qui en sont séparés, l'Eglise doit s'adapter dans une mesure plus grande aux tendances et principes de notre époque. Cette adaptation doit se faire en matière de doctrine et de mœurs. Quant à la doctrine, il est opportun de laisser dans l'ombre quelques-unes des vérités catholiques, comme étant de moindre importance, ou de retenir les dogmes, mais d'en atténuer le sens, de telle sorte qu'ils ne conserveraient plus le sens que l'Eglise leur a toujours donné. Quant à la règle de vie, l'Eglise est restée sous ce rapport trop intransigeante. Et pour la doctrine, comme pour la discipline, on demande qu'une plus grande liberté soit accordée aux catholiques. Dans ces temps modernes, l'Eglise doit permettre à ses fidèles de « s'abandonner dans une plus large mesure à leur propre inspiration et à leur élan personnel (1) ».

Un argument qui plaide pour cette liberté, c'est la proclamation de l'infailibilité : « Ils disent qu'il n'y a plus lieu maintenant de rien craindre pour l'infailible magistère du Pontife romain, après la solennelle proclamation qui en a été faite au Concile du Vatican, et que, pour cette raison, ce dogme étant mis en sûreté, un champ plus vaste peut être ouvert à la pensée et à l'action de chaque homme. »

Après avoir exposé et réfuté ces erreurs fondamentales, la Lettre en vient aux conséquences que l'on en déduisait. C'est d'abord l'opinion que ceux qui aspirent à la perfection chrétienne doivent se faire diriger directement par le Saint-Esprit, qui répand aujourd'hui ses dons plus abondamment qu'autrefois; le magistère extérieur leur est superflu et même moins utile. Puis on préfère les vertus naturelles aux vertus surnaturelles. Les vertus sont divisées en passives et actives : les premières convenaient mieux aux siècles passés, et les secondes sont plus conformes aux temps actuels. On manifeste pour la vie religieuse un certain dédain qui se trahit par des attaques contre les vœux qu'on croit entre autres choses contraires au caractère de notre époque. Enfin on veut, pour ramener à la foi les dissidents, abandonner les méthodes suivies jusqu'ici et les remplacer par d'autres, qui ne sont pas recommandées par la longue expérience des siècles passés et qui ne s'appuient pas sur les enseignements apostoliques.

Après une première escarmouche au Congrès scientifique international des catholiques de Fribourg, où Mgr Turinaz dénonce quelques erreurs de l'américanisme, la question se passionne de plus en plus, d'abord à la suite des sermons de quelques Pères jésuites à la fin de 1897, puis, au début de l'année suivante, des articles des abbés Périès et Maignen dans la *Vérité française*. Ce dernier signale dans une longue série d'articles tout ce qu'il trouve à réprocher dans le petit groupe américaniste formé autour de la *Vie du Père Hecker*. Car cette *Vie*, croit-il, n'est pas un livre ordinaire, « c'est un drapeau, c'est le symbole d'un parti, une machine de guerre, une sorte de cheval de Troie portant dans ses flancs la phalange tout entière des chefs de l'américanisme (2) ». Peu après Pâques de 1898, il publie en volume son réquisitoire sous le titre : *Le Père Hecker est-il un saint?* Les divers journaux et revues en France se mêlent de la question qui agite bien des esprits et les divise en deux camps.

L'attitude de la *Vérité française*, à laquelle le cardinal Rampolla avait reproché de ne pas s'être soumise dans la question du ralliement, de même que les dispositions de l'abbé Maignen qui avait rompu avec Albert de Mun quand celui-ci s'était rallié

à la République devaient contribuer à obscurcir une question théologique par des considérations qui lui étaient complètement étrangères. En attendant, la *Vie du Père Hecker* est examinée à Rome. Tout le monde s'attend à ce que Léon XIII prenne la parole. C'est au milieu de cette effervescence et de cette incertitude sur ce que Rome va dire, que Brunetière écrit dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} novembre 1898 un article intitulé : *Le Catholicisme aux Etats-Unis* (1).

II. — L'INTERVENTION DE BRUNETIÈRE

Admiration pour l'Eglise américaine. — La différence entre la situation religieuse en Amérique et en Europe. — La controverse doctrinale.

Comme le titre l'indique, Brunetière ne se borne pas aux questions doctrinales si violemment discutées ces derniers mois, mais il élargit le sujet. Cela lui permet de mettre en valeur les grands mérites de cette jeune branche de l'Eglise et de faire juger les points de controverse avec plus de largeur.

Le sentiment qui domine son exposé est celui d'une admiration profonde pour l'Eglise catholique dans la République de l'Amérique du Nord. « Parmi les phénomènes caractéristiques de cette fin de siècle — c'est ainsi que commence l'article — je n'en connais guère de plus intéressant, de plus significatif à tous les égards, — ni, en vérité, de plus paradoxal, — que le développement du catholicisme aux Etats-Unis (2). » Il est frappé de l'accroissement rapide de la population catholique de l'Union. En cent vingt-cinq ans elle a augmenté de trente ou quarante mille à neuf ou dix millions (1), sans aucun appui de la part de l'Etat, profitant seulement de la liberté qui lui était laissée (2). Puis il vante l'esprit démocratique du catholicisme américain, qui n'a jamais oublié que son titre le plus glorieux est celui d'*ami du peuple* (3). Ce caractère populaire de la religion catholique lui promet un avenir de grandeur : tant qu'elle restera la « communion des humbles », « c'est à elle qu'ira l'âme des foules (4) ». Enfin l'Amérique montre particulièrement la vitalité prodigieuse de l'Eglise : elle fait voir au vieux monde ce qu'il y a de force et de vie dans la doctrine du Christ. Jamais, dit Brunetière, le catholicisme n'a été attaqué avec tant d'acharnement par des ennemis qui se servaient de tous les moyens pour le dénaturer et l'anéantir, et « qu'une telle doctrine, bien loin de succomber, n'ait peut-être jamais exercé de pouvoir plus considérable, ni réalisé de progrès plus rapides, que dans le siècle de la critique, et dans le pays où la liberté ressemble quelquefois à l'abdication de tout ce que nous appelons en Europe le droit de l'Etat, voilà qui est extraordinaire (5) » ! Nous tous, hommes d'Etat, historiens, philosophes, « il nous faut convenir aujourd'hui que, dans cette doctrine, il y avait donc des vertus que nous ne soupçonnions pas ». Même ses pires ennemis « se sont trompés s'ils ont cru que leur esprit, ou leur éloquence, ou leur exégèse, ou leur science triompherait de ce que l'apôtre appelait son infirmité : *Quum infirmor tunc potens sum*; — et l'Eglise catho-

(1) Recueilli en volume dans *Questions actuelles*, pp. 159-242.

(2) *Questions actuelles*, p. 159.

(3) *Ibid.*, p. 159.

(4) Brunetière croit qu'on a tort de vouloir attribuer cet accroissement « à la seule et brutale accession du nombre » (*op. cit.*, p. 227). Il calcule, d'ailleurs assez superficiellement, que les « conversions doivent avoir aussi leur rôle dans le développement du catholicisme aux Etats-Unis ». Les antiaméricanistes, comprenant bien la valeur propagandiste de ces progrès impressionnants, ont répondu que ces chiffres devaient être complétés par ceux des pertes que l'Eglise avait subies. D'après Maignen, l'Eglise ne comptait dans son sein que le tiers de la population d'origine catholique. *Nouveau catholicisme et nouveau clergé*, p. 464.

(5) *Op. cit.*, p. 209.

(6) *Ibid.*, p. 179.

(7) *Ibid.*, pp. 237-238.

(1) Nous citons la traduction parue dans les *Etudes*, 36^e année (1899), t. 78, pp. 646-664.

(2) CHARLES MAIGNEN, *Le Père Hecker est-il un saint?* p. 202.

lique d'Amérique n'eût-elle donné que cette leçon au monde, c'en est assez pour l'illustrer à jamais (1) ».

Est-ce que ce bel état de choses lui donne le droit de se croire « l'initiatrice d'une époque nouvelle (2) », idée qui scandalisait particulièrement les antiaméricanistes? Brunetière croit que l'expérience des Etats-Unis contient des leçons très instructives : l'Amérique, par exemple, est la première grande république qui ait prouvé pratiquement que le catholicisme n'a rien d'incompatible avec la forme républicaine, son histoire a démontré que « le catholicisme n'a rien à craindre de la liberté, ni la liberté du catholicisme (3) ». Mais cela ne justifie nullement la tendance à préconiser la solution américaine des problèmes religieux comme la vraie solution pour l'Eglise tout entière. Pour bien juger ces questions, on ne peut pas négliger d'en regarder aussi l'origine historique. « Les Américains, dit-il, sont les fils de leur temps : beaucoup d'entre nous, en Europe, et non des moindres, ni des pires, n'en sont que les victimes. Nous ne pouvons pas anéantir ce qui a été, ni libérer entièrement le présent de l'hypothèque du passé. Et si de certaines questions, qui sont chez nous alourdies, embarrassées, obscurcies d'histoire, se posent en Amérique à « l'état de neuf », pour ainsi parler, nous en félicitons de grand cœur l'Amérique, — en l'enviant un peu, — mais nous ne pouvons, nous, pour les mieux résoudre, commencer par les mutiler, en les détachant de leurs antécédents; et nous le pourrions, que personne sans doute, pas même l'Eglise, n'y gagnerait rien (4). »

Cette remarque sur la situation très différente de la religion chez nous et en Amérique sert d'introduction aux observations de Brunetière sur le Congrès des religions. A vrai dire, après la lettre de Léon XIII au cardinal Satolli, l'idée d'un Congrès pareil avait été entièrement abandonnée en France. Cependant les antiaméricanistes aimaient à y revenir, voyant bien que c'était là un endroit vulnérable, ou bien, comme le disait l'abbé Maignen, « l'occasion de la plus éclatante et de la plus significative manifestation de l'école *américaniste*, en ces dernières années (5) ». Brunetière croit donc utile de dire encore sa pensée sur ce sujet, qui l'avait déjà beaucoup préoccupé en 1895. Il commence par repousser les fausses interprétations qu'on a données de l'intention des évêques d'Amérique, puis il allègue plusieurs motifs qui ont pu les décider à prendre part au Congrès. Cependant, il n'admire point ce moyen, qui, même en Amérique, a paru dangereux, et dont on ne renouvellera sans doute pas l'expérience (6). En Europe surtout un pareil Congrès serait absolument impossible. « En France, notamment, un Congrès des religions serait le triomphe du voltairianisme, je veux dire que le fait seul d'y participer serait pour toute l'Eglise l'abandon de son dogme et la reconnaissance du principe de la « morale indépendante ». Elle laisserait à la porte, en entrant, tout ce qui fait d'elle une Eglise! Et c'est pourquoi nous regrettons que, de toutes les manifestations de l'américanisme, il n'y en ait aucune qui ait plus frappé les esprits en Europe que la participation des catholiques des Etats-Unis au Congrès de Chicago (7). »

* * *

A côté des questions susdites, Brunetière traite aussi des points de doctrine discutés. Il était certainement quelque peu audacieux qu'un catéchumène, que ni « *sensus catholicus* », ni des études

théologiques ne mettaient à l'abri de l'erreur, osât se risquer sur un terrain aussi épineux. Brunetière lui-même en a eu conscience. Par l'intermédiaire de M. Goyau, il a envoyé une partie de l'article à l'abbé André, du grand séminaire de Dijon, qui avait séjourné en Amérique lors du mouvement Cahensley. Il faut bien supposer que cette partie était celle qui traitait de la question doctrinale; d'ailleurs un passage dont l'abbé André parle s'y trouve. Le jugement du professeur était très favorable. « Je n'ai pas trouvé, cher et honoré monsieur, écrivit-il à M. Goyau, un seul point à relever. Tout me paraît exact et marqué au coin de la sagesse (1). » Brunetière a demandé aussi l'avis de Mgr Mathieu, évêque de Toulouse, qui lui a répondu : « N'ayez aucune inquiétude : c'est irréprochable d'un bout à l'autre (2). »

Brunetière ne dit que fort peu de chose des divers enseignements ascétiques qu'on reprochait à la nouvelle école. Il s'arrête le plus longuement sur les questions des dévotions et de l'apologétique. Le P. Maignen avait écrit qu'on ne voit pas dans le P. Hecker « les signes d'une vraie dévotion à la Très Sainte Vierge et au Sacré-Cœur de Jésus. Est-ce là, à ses yeux, de ces *dévotions secondaires* dont les Paulistes laissent le choix aux pasteurs des paroisses (3)? » Brunetière répond qu'on peut aimer ou n'aimer pas ces dévotions, mais qu'« on aurait tort de croire que le caractère un peu populaire (de ces dévotions) ait effrayé le « bon sens » des catholiques d'Amérique (4) ». Pour le prouver, il rappelle le fait que beaucoup d'églises et de chapelles sont vouées au Sacré-Cœur et à la Sainte Vierge.

En apologétique, le P. Hecker s'appliquait surtout à prouver que le catholicisme répondait aux besoins de la nature humaine. Brunetière rappelle que cette méthode n'était pas nouvelle du tout, puisque Chateaubriand s'en était servi dans son *Génie* et qu'elle fait le fond des sermons de Bossuet et des *Pensées* de Pascal. Il croit qu'on s'en servait en Amérique avec succès, tout en avouant que « les raisons intrinsèques, ou plutôt subjectives, de croire aux vérités de la révélation divine ne sauraient assurément suffire à fonder la certitude objective de la révélation (5) ».

Ça et là on trouve encore une petite remarque sur d'autres points controversés. Il dit qu'en Amérique on s'efforce de donner aux cérémonies du culte « le même éclat que de tout temps en pays catholique (6) », qu'il paraît même certain que l'apologétique américaine « a un peu exalté les vertus naturelles de l'homme en général, et de l'Américain en particulier (7) ».

Si Brunetière ne fait qu'effleurer les erreurs secondaires, il traite beaucoup plus amplement de quelques doctrines qui étaient à la base des nouvelles opinions. Les principales accusations adressées aux américanistes étaient celles-ci : ils voulaient laisser dans l'ombre quelques-unes des vérités catholiques ou en atténuer le sens; puis ils demandaient une plus grande liberté qui d'ailleurs pouvait leur être accordée sans inconvénient, maintenant que l'infailibilité protégeait la pureté de la doctrine.

Brunetière prend sur lui la défense de l'Eglise d'Amérique et du P. Hecker. Au nom de l'Eglise des Etats-Unis il repousse ce « singulier éloge qu'on s'imagine quelquefois en faire, et qui lui est plutôt une injure, quand on la loue de la nouveauté de ses doctrines ou de l'indépendance de ses allures : j'en connais qui diraient de la liberté de ses mœurs (8)! » L'histoire de cette Eglise témoigne, au contraire, clairement, combien elle « a toujours eu

(1) Lettre inédite du 23 octobre 1898.

(2) Dans le *Correspondant* (*loc. cit.*, p. 774), cette lettre est datée du 10 novembre 1898. L'original n'est pas daté, mais il a été écrit certainement avant le 10 novembre, puisque l'article de Brunetière parut le 1^{er} de ce mois.

(3) *Op. cit.*, p. 142.

(4) *Op. cit.*, p. 184.

(5) *Ibid.*, p. 236.

(6) *Ibid.*, p. 182.

(7) *Ibid.*, p. 236.

(8) *Ibid.*, p. 182.

(1) *Ibid.*, p. 239.

(2) *Ibid.*, p. 212.

(3) *Ibid.*, p. 224.

(4) *Ibid.*, p. 214.

(5) *Op. cit.*, p. 218.

(6) *Op. cit.*, p. 221.

(7) *Ibid.*, p. 222.

à cœur non seulement d'affermir, mais de resserrer son union avec Rome (1) ». Les catholiques de Massachusetts sont maintenant le tiers de la population, mais ils n'ont obtenu ce succès « aux dépens ni de la rigueur du dogme, ni de la sévérité de la discipline, ni du respect de la hiérarchie (2) ». Et lui qui a pendant toute sa vie abhorré tous les symptômes de l'individualisme, il croit pouvoir assurer que cet individualisme américain est beaucoup moins dangereux, parce qu'on consent « que ce ne soit pas nous, mais une autorité extérieure qui décide, et une autorité sans appel (3) ».

« Les catholiques d'Amérique, dit-il, diffèrent tellement de l'idée que l'on s'en fait souvent, qu'au contraire ils sont parmi ceux qui ont le plus ardemment sollicité du Saint-Siège la définition des deux dogmes de l'« Immaculée Conception » et de l'« Infaillibilité pontificale (4) ». Ce sont précisément ces deux dogmes qui font une difficulté considérable entre protestants et catholiques, puisque, « aux yeux des protestants, le dogme de l'Immaculée Conception résume l'idolâtrie romaine; il en a marqué l'achèvement ou le comble (5) ». Et « un protestant qui souscrirait à l'« Infaillibilité pontificale » cesserait, aurait cessé de l'être, serait déjà un catholique. Cependant, entourée comme elle est de communions protestantes, l'Eglise catholique d'Amérique non seulement, en aucune occasion, n'a rien déguisé, rien dissimulé, rien adouci de ce que ces dogmes avaient d'inacceptable pour ceux qu'elle voulait convertir, mais encore, de l'un et de l'autre, aucune Eglise, plus constamment ou plus ardemment qu'elle, il faut le répéter, n'a sollicité la « définition » et la « proclamation (6) ».

Cependant on accusait la nouvelle école d'estimer qu'après la proclamation de l'infailibilité une plus grande liberté de penser et d'agir pouvait être accordée aux catholiques.

Ce point surtout a été très discuté, d'autant plus que la *Vie du P. Hecker* aurait pu être plus claire à ce sujet. A côté de textes qui contenaient l'erreur susdite, il y en avait d'autres qui semblaient dire le contraire. Est-ce que ces derniers permettaient de ne pas trop insister sur les premiers, comme plusieurs l'ont cru (7)?

Brunetière a pris sur lui la défense du P. Hecker. Il croit devoir interpréter son opinion de la façon suivante : Si les Américains ont accueilli la proclamation de l'infailibilité avec une vive joie c'est qu'ils comprenaient la grande utilité qu'on pouvait en tirer. Car n'aimant guère « s'embarrasser de métaphysique ou de théologie (8) », ils voyaient là le moyen de s'en dispenser et de défendre leur foi en faisant appel aux décisions du Souverain Pontife. Cela leur permettait, en même temps, de pouvoir, sous la protection de l'infailibilité, tourner leur attention et leur activité « vers d'autres objets et vers d'autres vertus (9) ». Ce sont là « les raisons qu'ils ont eues d'applaudir à la proclamation de l'infailibilité pontificale, et le secours qu'ils en ont tiré. On a feint de ne pas les comprendre, et, tout dernièrement, — au fort des controverses excitées jusqu'en Europe par la publication de la *Vie du Père Hecker*, — on leur a demandé, avec une ironie mêlée d'indignation, ce que c'était que ces « autres objets », et ces « vertus nouvelles » qu'ils proposaient au catholicisme. Est-ce que par hasard ils estimaient qu'un homme nouveau fût né sur le sol d'Amérique? ou s'ils croyaient peut-être que l'Eglise eût jusqu'à eux mal rempli sa tâche? Non! mais ils ont

voulu dire que leur soumission au Saint-Siège étant absolue; que Rome étant toujours là pour les ramener dans la voie droite, s'ils s'en écartaient; qu'une seule parole du Souverain Pontife suffisant, en toute matière, à définir la vérité du dogme, ils pouvaient essayer d'approprier ou d'adapter le reste aux circonstances, aux hommes, et aux lieux (1) ». Dans les siècles passés, du temps du gallicanisme ou de jansénisme par exemple, « en cas de controverse, on disputait toujours de l'autorité à laquelle il appartenait d'en fixer la définition... On n'abdiquait jamais toute espérance de vaincre. Les questions étaient suspendues, ou interrompues pour un temps, elles n'étaient pas terminées... Mais précisément, c'est ce qu'il n'est plus aujourd'hui permis de dire, ni surtout de penser, quand on est catholique (2) ».

D'après Brunetière, le P. Hecker ne voulait donc pas « amoindrir en quelque sorte la puissance et la vigilance de l'autorité (3) », mais il croyait que l'infailibilité donnerait une plus grande facilité dans le travail apostolique.

III. — L'« AMÉRICANISME » DE BRUNETIÈRE

A propos de cet article, on accusé Brunetière d'être tombé dans l'erreur américaniste (4). C'est très injuste. Car s'il plaide pour les « américanistes », il ne le fait pas du tout en défendant les erreurs qu'on leur impute. Au contraire, tout son effort ne tend qu'à disculper l'Eglise d'Amérique des accusations auxquelles quelques-uns de ses chefs étaient exposés.

Et l'on comprend mieux que son étude lui ait valu des compliments entre autres de l'évêque de Cahors, qui lui exprimait ainsi ses sentiments : « L'article sur l'américanisme, déjà ébauché dans la conversation de juillet, lui a beaucoup plu; il faut ainsi se mettre au point pour juger personnes et procédés (5). » Quelle a été l'impression de l'article dans les milieux du Vatican? Tardivel dit avoir appris par les journaux des Etats-Unis et par une communication particulière que Brunetière a reçu une lettre de félicitations de la part de Rome (6).

Le 21 février l'*Osservatore romano* publia la Lettre *Testem benevolentiae*, qui mit fin aux controverses. Cependant Périès (7) Maignen (8) et Tardivel sont encore revenus sur l'article de Brunetière. Le dernier lui reprochait en particulier d'avoir donné l'impression que « les Etats-Unis, au point de vue catholique, étaient un Paradis terrestre (9) », et d'avoir confondu « l'Eglise catholique officielle des Etats-Unis » avec « l'américanisme soi-disant catholique, prôné et propagé par certains catholiques très en vue (10) ».

Brunetière a toujours gardé un intérêt tout particulier pour l'Eglise des Etats-Unis, et soutenu les influences américaines dans le catholicisme. C'est ainsi qu'en 1900 nous le voyons se préoccuper du cardinalat de Mgr Ireland. Lorsque, en août de cette année, celui-ci était à Rome, Brunetière écrivit à M. Goyau : « Et Mgr Ireland, qu'en faites-vous? L'affaire du chapeau est-elle faisable? Voyez-vous, imaginez-vous un moyen de la faire aboutir? Pensez-vous que je ferais bien d'écrire au cardinal Rampolla l'espèce de *Mémoire* dont nous avons parlé

(1) *Ibid.*, pp. 194-195.

(2) *Ibid.*, p. 195.

(3) *Testem benevolentiae*.

(4) L. SIRE, *L'Attitude religieuse de Brunetière*, pp. 56-57.

A. HOUTIN, *L'Américanisme*, pp. 312-314.

JULES TARDIVEL, *La Situation religieuse aux Etats-Unis. Illusions et réalité*, p. VI.

(5) 2 janvier 1899.

(6) *Op. cit.*, p. V.

(7) L'Américanisme à la « Revue des Deux Mondes », *Revue canonique*, mars 1899, pp. 290-297.

(8) *Nouveau catholicisme et nouveau clergé*, pp. 447-478.

(9) *Op. cit.*, p. VII.

(10) *Ibid.*, p. 15.

(1) *Ibid.*, p. 182.

(2) *Ibid.*, p. 224.

(3) *Ibid.*, p. 197.

(4) *Ibid.*, pp. 184-185.

(5) *Ibid.*, p. 185.

(6) *Ibid.*, p. 185.

(7) Le P. DE LA BARRE, *Etudes*, 34^e année (1897), t. 72, p. 810.

(8) *Op. cit.*, p. 193.

(9) *Ibid.*, p. 193.

avec Lorin? Je pourrais le rédiger assez promptement (1). » La réponse de M. Goyau est bien intéressante. « Mgr Ireland, écrit-il, réussit à merveille ici. Lorsque je me souviens des réserves et des plissements de front que provoquaient l'an dernier la mention des prélats américains et de l'américanisme, je suis stupéfait du changement. Et l'heure est mûre, très mûre, pour l'envoi du Mémoire que vous projetez. Les cardinaux Rampolla, Vives, Seraf Vanutelli, Parocchi m'ont parlé de Mgr Ireland avec chaleur. A sa première audience, il a nettement expliqué au Pape, dont la bienveillance était spécialement encourageante, l'impression pénible produite par certains actes de la Curie, dans les pays de langue anglaise, au cours des cinq dernières années. Le Pape a répondu que la fameuse lettre sur l'américanisme fut écrite à la demande d'évêques français, qu'elle visait la France plus que l'Amérique, et qu'il se préoccuperait, à l'endroit des pays d'outre-mer, d'en réparer l'effet... L'ambiance, comme l'on dit ici, était si favorable, que j'ai pu ce matin, en confirmant au Pape la nouvelle du prochain envoi de votre Mémoire, déjà donnée par M. de Navonne au cardinal-secrétaire, essayer de le pressentir au sujet du point capital : j'ai trouvé un visage très bienveillant, et la réponse textuelle a été : « Nous verrons, nous verrons; il y a quelques susceptibilités à ménager, nous ferons tout ce qui sera possible (2). »

Le profit que l'Eglise, aux yeux de Brunetière, devait tirer d'une plus forte empreinte américaine, c'était le renforcement de son caractère universel et social. C'est là le fond de son « américanisme ». Quant à cette universalité, il était d'avis que les influences italiennes jouaient dans l'Eglise un rôle trop important. Il s'est expliqué sur ce sujet dans son article : *Voulons-nous une Eglise nationale?* où il disait : « Si, dans le cours de l'histoire, l'organisation politique du catholicisme a été parfois trop exclusivement italienne, — et, disons-le respectueusement, mais sans détour, si peut-être elle l'est encore, — il n'y a rien là qui tienne à l'essence du catholicisme, et pas un iota ne serait changé à la doctrine, si, comme on l'a demandé plus d'une fois, les nations ou fractions de nations catholiques étaient représentées, dans le Sacré Collège et dans la Curie romaine, au prorata de leur population de fidèles. C'est aussi bien ce qui se prépare présentement, mais lentement; et ce sera dans l'avenir, selon toute apparence, un des effets du développement du catholicisme en Angleterre et en Amérique (3). »

Cet intérêt de Brunetière pour l'universalité de l'Eglise était en outre nourri par des considérations d'ordre politique. En ce temps on parlait beaucoup de la réconciliation de la Papauté avec l'Italie. A la mort de Léon XIII, c'était là même une des questions les plus discutées. Brunetière craignait qu'une entente entre le nationalisme italien et l'Eglise ne fût nuisible à la France; l'Amérique devait contrebalancer cette prépondérance italienne. Quel sera maintenant le successeur, écrivit-il à M. Goyau au moment où l'on préparait le Conclave, et quels seront ses premiers actes? Hélas! je crains qu'ils ne tendent à une réconciliation quel-

conque avec l'Italie, dont nous, la France, nous ferons évidemment les frais. Le futur Pape sera de la nuance Crispolti (1), et politiquement, vous savez ce que nous pouvons attendre de la nuance Crispolti. *La force de l'Italie importe au premier chef à la grandeur de la Papauté*; voilà leur formule et c'est d'une Italie forte qu'ils attendent, comme catholiques, une reconstitution du pouvoir temporel, dans les limites de la souveraineté de Rome et de sa banlieue. Cela est moins chimérique, au fond, et à distance, qu'on ne le pourrait croire.

» En attendant, ce que nous avons, nous, à faire, c'est donc à cette tendance politique et italienne d'opposer la tendance *cosmopolite* ou vraiment *catholique* et sociale; et vous entendez pourquoi je voudrais reprendre le terrain de l'américanisme. Les circonstances vont y prêter étrangement (2). »

J. VAN DER LUGT,

Professeur au Séminaire « Hageveld »,
Heemstede (Hollande).

Problèmes actuels

CORFOU

Conclure des alliances — non pas ouvertes mais implicites — est nécessaire à la Grande-Bretagne. Et la nécessité augmente au fur et à mesure que s'accusent et se définissent davantage, sous l'influence de la lutte bolcheviste en Espagne, les deux camps dans lesquels se partage l'Europe.

L'attitude de l'Angleterre envers ces deux groupes principaux dépend de son attitude envers l'Italie nouvelle. Le gouvernement national de Rome mène l'un de ces groupes tout comme le gouvernement cosmopolite de Moscou mène l'autre. Car, bien que Berlin haïsse davantage le bolchevisme, sa haine est maladroite et inintelligente. Rome réfléchit et prévoit. Rome est le cerveau de la réaction contre le communisme.

L'Angleterre soutiendra-t-elle Rome ou Moscou? L'amitié anglaise se donnera-t-elle à l'Italie nouvelle ou à la nouvelle révolte du prolétariat? Notre attitude à propos de Corfou l'indiquera et en décidera.

Nous avons signalé déjà les deux points stratégiques vitaux actuellement en possession de l'Italie : Pantellaria, la petite île commandant le détroit entre l'Afrique et la Sicile; Dumeira, la petite île commandant l'entrée Sud de la mer Rouge. Il y a un troisième point à considérer : les rades et l'île de Corfou. Corfou demande en ce moment une décision de la part de l'Angleterre. Une politique précise s'impose. Plus vite elle s'affirmera et mieux cela vaudra.

Rappelons-nous qu'il y a quelques années, alors que l'Italie nouvelle « montait » mais n'était pas encore complètement consolidée, un incident surgit entre Athènes et Rome, à la suite du meurtre d'un émissaire italien. Le gouvernement fasciste exigea une réparation, envoya une escadre dans les rades de Corfou, situées entre cette île et la Grèce continentale, bombardait la ville de Corfou, et parut vouloir annexer l'île et la côte grecque située en face d'elle, à titre, sans doute, de compensations. Puis,

(1) Crispolti eut un rôle important comme publiciste catholique sous le pontificat de Léon XIII.

(2) Lettre inédite du 21 juillet 1903.

(1) Lettre inédite du 11 août 1900.

(2) Lettre inédite du 16 août 1900.

(3) *Questions actuelles*, p. 276. Ce passage provoqua la réponse suivante du nonce Lorenzelli : « Je n'ouvrirai pas un débat avec Vous, cher professeur, sur ce que Vous appelez organisation politique italienne du catholicisme. Et la raison en est bien simple. Si les Sacrées Congrégations et les Secrétaireries romaines étaient partagées *pro rata* entre ecclésiastiques et religieux non italiens comme chefs ou titulaires (comme consultants elles ont été toujours et elles sont ainsi partagées), Vous, qui connaissez parfaitement les tendances particularistes ou nationales des Allemands, des Anglais, des Américains, et des Français aussi, certainement, y verriez une grande mosaïque aux différentes couleurs nationales, mais Vous ne sauriez plus y trouver cet esprit de sérénité catholique et d'équilibre d'appréciation gouvernementale que les étrangers eux-mêmes reconnaissent dans le clergé romain ou italo-romain et qui s'y développent comme instinct latin, élevé par la foi et surtout fortifié par cette grâce que Dieu a attachée à la mission du premier Evêque de Rome, Evêque universel. » Lettre inédite du 18 novembre 1901.

brusquement, Rome recula. Elle se contenta étrangement d'une simple parade d'excuse dans la capitale grecque. Corfou demeura grecque et presque tout son grand port — de loin le port le meilleur, le plus vaste, le plus facile à défendre et le plus central de toute la Méditerranée — resta eau grecque comme avant l'incident.

Que l'intervention fut directe ou qu'il n'y eut qu'une menace implicite, le fait est que la reculade italienne fut due à l'Angleterre. On sut à Rome que la flotte anglaise irait à Corfou si l'Italie persistait dans la politique adoptée. L'Italie se retira.

Mais le gouvernement de l'Italie nouvelle ne se tint pas pour battu définitivement. Il fit très exactement ce que fait en ce moment l'Angleterre après la reculade que lui imposa cette année l'Italie. Il se prépara en grand pour éviter le retour de pareille aventure. Pour employer le jargon du jour : il réarma.

Rome ne recourut pas aux belles phrases à propos de Démocratie, d'intentions pacifiques, de pureté d'intentions, etc., etc. En silence, elle s'appliqua à devenir formidable en Méditerranée, formidable surtout par cette nouvelle arme aérienne que les meilleurs esprits européens, non encore fossilisés, estiment devoir être le facteur décisif des guerres de demain.

En 1935, le réarmement italien était à point. L'Angleterre crut pouvoir le défier mais il lui fallut céder. Et Grande-Bretagne et Italie auront, demain, un nouveau pas à franchir, un pas qui décidera du sort de Corfou et de sa rade magnifique. L'Angleterre a le choix : ou permettre une quelconque emprise italienne sur Corfou et ses baies, ou s'opposer aux désirs italiens en la matière. Dans le premier cas une entente ferme avec l'Italie en résultera; dans le deuxième, une période d'hostilité voilée mais croissante entre l'Italie et l'Angleterre, s'ouvrira.

Corfou et sa grande rade protégée, est d'importance capitale pour l'Italie. Une rade comparable à celle de Southampton, ou de Solent et Spithead, mais plus ramassée, plus profonde, moins coupée de bancs, plus facile pour les manœuvres et plus aisée à défendre. Disposant de la rade intérieure de Corfou, établie dans l'île qui la protège de la haute mer, l'Italie serait maîtresse absolue de l'Adriatique et posséderait également la base potentiellement la plus forte de la Méditerranée.

Qu'un pareil « usage », ou un pareil « établissement » résultent d'un traité entre l'Italie et la Grèce ou d'un bail, ou d'un simple accord, n'a aucune importance. Aussi longtemps que l'aviation italienne et les escadres italiennes ne sont pas à Corfou, l'entrée de l'Adriatique n'est pas complètement contrôlée par l'Italie, malgré le beffroi que possède actuellement l'Italie, bloquant la baie d'Avlona. L'Italie à Corfou, et plus rien ne pourra entrer ou sortir dans l'Adriatique sans la permission de Rome. Et l'Adriatique seule n'est pas en cause. Il y va également de la tutelle de la Grèce et de la possession d'un centre principal en méditerranée orientale.

Que fera la Grande-Bretagne? Sans doute ce qu'elle fit beaucoup ces derniers temps, hésiter entre les deux voies possibles jusqu'à ce que les événements imposent la solution...

HILAIRE BELLOC.

AVIS IMPORTANT

Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit le 31 décembre de donner des instructions pour que la quittance postale qui leur sera prochainement présentée soit honorée à la première présentation. Ils nous éviteront ainsi d'inutiles frais et ennuis.

Une représentation des " Perses " d'Eschyle

Au printemps de 472 (av. J.-C.). Près de huit années ont passé depuis la victoire de Salamine. L'île aux colombes, sur la mer violette, est devenue un de ces lieux où souffle l'esprit héroïque de l'Hellade libérée. Et les anciens combattants se souviennent avec fierté de cette journée entre toutes mémorables où se joua, dans le fracas des rames qui se brisent, des glaives qui percent le bouclier, dans les cris des mourants et les clameurs des fuyards, le destin de l'Acropole.

Précisément, ce matin des Dionysies, ils sont là, les anciens combattants de Salamine, massés sur le flanc sud de la colline sacrée, non loin du temple du dieu pour qui chante le dithyrambe. Et c'est un des leurs, c'est Eschyle qui propose aux applaudissements de ses frères d'armes la tétralogie où il a voulu inscrire, sous ce titre *Les Perses*, une des grandes dates de l'histoire d'Athènes, un des souvenirs glorieux de sa propre vie.

Le coryphée est entré dans l'orchestra. Il porte le bâton des vieillards. Sa barbe est chenue. Il mène grand deuil. Et le chœur, qui marche dans ses pas, est, lui aussi, courbé sous le poids de la plus noire inquiétude. Nous sommes au pays des Perses, tout proche du palais de Xerxès, le Grand Roi. Sous les yeux de la foule athénienne se dresse le tombeau de Darcios. Ces vieillards enturbannés, ce sont les *pistoï*, les fidèles. Ils s'entretiennent de la guerre d'Hellade. Guerre aventureuse. Car Xerxès, le jeune monarque, est un présomptueux. Athènes est loin, par delà les mers, du côté où le dieu Soleil s'abîme, chaque soir, dans les flots qu'il teint de pourpre. Et nul n'a reçu la moindre nouvelle de cette armée innombrable qui, franchi l'Hellespont sacré, devait porter le renom du Roi des rois jusqu'en Attique.

C'est à ce moment qu'entre la reine Atossa, la veuve de Darcios, la mère de Xerxès. Elle est soucieuse, à son tour. Un songe — devrait-on s'inquiéter d'un songe? — a troublé son sommeil. Elle explique aux *pistoï* ce que fut cette vision de nuit, d'épouvante et de mort. Le public athénien, prompt à la divination, sait que ce songe n'est pas trompeur. Il sait que la fine fleur des guerriers perses aux beaux noms a trouvé le trépas dans les eaux de Salamine. Le messager qui, à travers la plaine immense, accourt les vêtements poussiéreux, l'haleine coupée, ne peut rien lui apprendre qu'il ne sache déjà. Mais quel récit serait mieux fait que ce récit haletant pour flatter l'amour-propre, pour exalter l'orgueil des hoplites vainqueurs? Eschyle le soldat parle à d'autres soldats, dans le cadre même de ce paysage d'Attique qui vit leurs exploits et leur triomphe. Car Salamine est là, tout au fond de l'horizon... La ligne de la mer se confond presque avec le bleu du ciel. Les auditeurs de la tragédie n'ont qu'à tourner un peu la tête pour situer, sur un pan de montagnes au soleil, le décor épique de la victoire, de leur victoire.

En vérité, le chef-d'œuvre d'Eschyle ne prend toute sa signification, toute sa valeur que si nous le réintégrons dans son climat héroïque et athénien des Dionysies de 472. Certes, la noblesse du vers, le sens des proportions, la qualité de l'inspiration poétique sont autant d'éléments permanents, « universels », qui assurent aux *Perses* l'audience enthousiaste des générations et des siècles. Mais pour comprendre tout ce que la valeur historique du moment ajoute à la valeur littéraire d'un drame comme celui-là, songez à ce qu'eût été, au lendemain de la Grande Guerre, la représentation en plein air, aux rives de Marne, d'une sorte de

poème lyrico-épique dialogué où quelque Hugo aurait chanté la résistance du « Poilu », la victoire du Papa Joffre!

...Cependant, Atossa la Reine est rentrée dans ses appartements. Son cœur de patriote est ulcéré; son cœur de mère refléurit à l'espoir. Car — et comme elle le dit, comme elle le crie en termes émouvants! — Xerxès, son fils chéri, voit encore la lumière.

Quand elle revient en scène, dans ses longs voiles de deuil, c'est pour déposer sur la tombe de Dareios les présents qui réjouissent les morts, c'est pour verser les libations, selon le rite. Le chœur joint ses lamentations au lamento de la triste princesse. Jusqu'à ce que le musicien aux jambes nues apporte le tambourin sacré qui va accompagner, de son roulement toujours plus vif, la cérémonie de l'évocation : il faut que Dareios, le roi des rois, quitte les demeures souterraines, qu'à l'appel de son peuple affligé, il surgisse d'entre les morts. Une étrange musique, une musique orientale, syncopée et hallucinante, rythme les mouvements des vieillards et les cris du coryphée. Le délire monte, monte encore, atteint son paroxysme... Un dernier coup de gong... Entre les pierres descellées du tombeau, Dareios apparaît. Et si cette apparition n'a pas la tragique horreur de celle du spectre de Banquo, chez Shakespeare, avouons qu'elle devait frapper d'un effroi mêlé d'orgueil fou les vainqueurs de Salamine. Ainsi donc, ils avaient détruit, de leurs mains habiles à manier l'épée, le formidable empire du plus fabuleux des Rois des rois!

L'ombre, tout d'abord, interroge. Dareios ne sait rien de la folle aventure de Xerxès. Mais lorsqu'il apprend le désastre et la fuite des nefes démantées et les tueries et toute cette honte sur la mitre d'or du Grand Roi, il exhale, en des plaintes nobles et mesurées, son légitime courroux. Et il tire la morale de cette histoire d'hier. « Zeus châtie les superbes et leur fait rendre des comptes écrasants. » C'est parce que les Barbares (car Eschyle, chose curieuse, met ce nom de « Barbares » dans la bouche des Perses pour désigner leurs propres soldats), c'est parce que les Barbares ont violé les lois préétablies en songeant à conquérir la mer, la mer réservée aux trières grecques par le décret divin, c'est parce que les archers d'Asie ont renversé sur leur passage les colonnes des temples et les statues des dieux, c'est pour châtier Xerxès de ce double sacrilège que les flots de Salamine se sont teints du sang rouge des meilleurs capitaines : la mesure est le plus inexpiable de tous les crimes, et que des flots de larmes et que des torrents de lamentations ne suffisent pas à laver.

Or cet avertissement solennel que l'ombre de Dareios donne à la Reine et aux *pistoi*, il s'adresse aussi aux Athéniens. Car la pensée d'Eschyle, lorsqu'il composait sa tragédie, dépasse singulièrement les limites étriques d'une cantate en l'honneur des vainqueurs. La cité de Pallas est aussi, par excellence, celle du Dèmos versatile. Thémistocle, le prudent capitaine qui vainquit les hordes asiatiques, Thémistocle paie de l'exil la renommée qui s'attachait à sa manœuvre de Salamine. Certes, le chorège qui sera couronné en même temps que l'auteur des *Perses* s'appelle Périclès; et il continuera la politique de défense du territoire qu'inaugurèrent, en dépit des démagogues, les Thémistocle et les Cimon. Mais il convient que l'accent soit mis, en ce jour de liesse publique, sur les écueils qui guettent le mortel trop heureux, endormi sur le mol oreiller de la sécurité téméraire et fallacieuse. Les paroles de Dareios sonnent comme une remontrance. Le sommet moral de la tragédie, il est là : dans cette leçon de religion et de sagesse qu'inflige à ses compatriotes un patriote convaincu, éclairé.

La fin de la tragédie devait corriger en quelque manière la sévérité de ces propos. Aux Athéniens encore sous le coup des allusions trop claires du Roi des rois, Eschyle a voulu offrir le spectacle exaltant d'un Xerxès en fuite, d'un Xerxès humilié,

d'un Xerxès qui a tout perdu, même l'honneur. Les lamentations du chœur atteignent à une violence presque pénible. Le monarque rit d'un rire sarcastique. Les *pistoi* lui reprochent les navires coulés par le fond, les morts par milliers. Et c'est comme une litanie des héros qui ne reviendront plus. Tous ces noms exotiques et barbares, comme ils doivent flatter l'oreille des Athéniens! Ils disent, avec leurs sonorités heurtées, avec leur ampleur, toute la sauvage et gigantesque Asie ruée à la conquête d'une ville presque imperceptible sur la carte du monde. La tragédie s'était ouverte sur une litanie toute pareille à celle-là. Déjà le public avait pu dénombrer les chefs des escadrons, les amiraux, les satrapes, les forts entre les forts, Le rappel de ce thème héroïque est une des trouvailles de génie d'un Eschyle qui ne s'est jamais révélé aussi grand.

* * *

Les *Perses* : tragédie antique, vieille de vingt-quatre siècles. Mais des escoliers de Sorbonne, pleins de foi, armés de ce jeune courage qui soulève les montagnes, ont voulu représenter, pour un public d'aujourd'hui, les scènes qui firent vibrer l'assemblée des Dionysies. Ils renouvelaient ainsi la tradition de ces « Théophilis », de M. Gustave Cohen, qui interprètent les Jeux et Miracles de notre moyen âge français.

Je confesserai tout de suite que le « Groupe théâtral antique de la Sorbonne » (c'est ainsi que ces jeunes gens se désignent... ou qu'ils se cachent, puisqu'aussi bien les acteurs gardent un anonymat qui les honore) rend témoignage, sinon d'une plus touchante bonne volonté, du moins d'un effort plus définitif vers la perfection. La représentation de Liège, à laquelle j'ai eu le plaisir d'assister, m'a laissé une inoubliable impression.

Cependant, les circonstances desservent nos escoliers. Tout d'abord, il fallait jouer sur une scène d'opérette wallonne, dans le décor baroque — macarons dorés, frise vulgaire — d'un théâtre qui n'évoque nullement le flanc de l'Acropole au soleil printanier. De plus, quelques-uns parmi les plus jeunes auditeurs (collégiens ou lycéens de quinze ans) apportaient manifestement, sur les gradins où on les avait massés, des intentions « chahutantes ». L'orchestre, réduit aux dimensions de la cuisine qui sert de « belle chambre » aux personnages populistes de la comédie en dialecte liégeois, étranglait, si l'on peut dire, choreutes et choryphée.

Pas un instant, d'ailleurs, l'attention ne faiblit. Pas un instant l'intérêt ne cessa d'êtreindre les spectateurs. Les auditeurs, plutôt. Car l'adaptation, fort adroite, du texte d'Eschyle (d'après une traduction remarquable du professeur Mazon) se soutient, le plus mélodieusement du monde, grâce à la musique de scène de Jacques Chailley, celui-là même qui avait reconstitué l'accompagnement musical de *Théophile* et de *Robin et Marion*. En l'absence de documents authentiques (ou, tout simplement, approximatifs), il était périlleux d'inventer, pour renforcer le chœur, des motifs dont l'orientalisme risquerait tôt de verser dans la fantaisie exotique. Dois-je dire que Jacques Chailley a réussi à rendre parfaitement acceptable sa musique, très suggestive au demeurant, avec des chutes de tonalités et la ligne brisée du récitatif? Un seul reproche : l'évocation de l'ombre de Dareios est préparée par un effet — assez facile — de « musique nègre ». On dirait que Chailley a songé à rajeunir le procédé qui lui avait servi, dans *Théophile*, au moment où les roulements de la batterie suscitent le Diable hors de la gueule d'Enfer. Il faut noter, à propos de la musique, l'emploi discret et heureux de cet instrument si curieux, si moderne : les « Ondes Martenot ». Des vibrations électriques, créées à l'aide de circuits appropriés et modelés par le jeu de l'exécutant (en l'occurrence, une exécutante), deviennent acoustiques par l'intermédiaire d'un

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.57.83



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



TABLETTES DE RADIATEURS

CACHE-RADIATEURS

FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

INCOMPARABLES
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOÛTS • CRÈME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOÛTS • CRÈME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES
A 1 FRANC LE GROS BATON

diffuseur. L'effet est saisissant, tant au point de vue du timbre que de l'intensité.

Les costumes des acteurs, un peu trop « orientalisés » peut-être (je ne crois pas que les Grecs du temps d'Eschyle aient été sensibles à la couleur locale), sont d'un style exquis. J'ai surtout admiré les robes pourpre et violet des suivantes d'Atossa et les vêtements bariolés du messager. Les choreutes, enturbannés et à la barbe de neige, auraient bénéficié, c'est incontestable, de ces jeux de lumière qui contribuent à la féerie du music-hall. Et cette comparaison n'a rien de sacrilège, si l'on songe à la perfection « spectaculaire », comme on dit aujourd'hui, de certaines revues de Broadway.

Quant aux acteurs, il faudrait les féliciter en bloc, pour respecter les conventions de l'anonymat sympathique. Mais comment ne pas tirer hors de pair la reine Atossa, dont la voix est un enchantement et qui sait l'art des belles attitudes et des nobles gestes? Le choryphée, un grand gaillard, doué d'une voix cuivrée, a fort à faire, dans la scène d'incantation, pour dominer le bruit du tambourin et des sistres; mais il sort tout à son honneur d'un rôle écrasant. Dareios prête au Roi des rois une sérénité mélancolique; j'aurais peut-être accentué le côté « impérial » du personnage. Le messager anime toute la scène par ses jeux très savants, ses démarches et contremarches. Pour Xerxès, dans le rôle ingrat du vaincu qui pleure et qui gronde, il a surmonté, les uns après les autres, des obstacles périlleux. Le chœur, enfin, ne mérite que des éloges pour la vérité du ton et le synchronisme étonnant des évolutions dans l'orchestra.

Journée triomphale pour ces amateurs que le feu sacré habite, qu'il dévore! Le public de chez nous a compris la beauté de leur effort; il a fait à leur talent l'ovation la plus méritée.

Mais le grand vainqueur, c'est encore le miracle grec. D'où vient qu'Eschyle, dans cette pièce de circonstance, s'est élevé au-dessus des contingences — infiniment respectables, d'ailleurs — de temps et de lieu, pour nous jeter en plein drame humain : le drame de la démesure aux prises avec la volonté toute-puissante des dieux? On a pu soutenir que l'actualité des *Perses* était si frappante que certains vers, certaines allusions semblent faire croire à un pamphlet antirexiste... Tout est dans tout. Mais le propre du génie est de bâtir pour l'éternité : *klêma eîs aei*.

Athènes, qui nous a donné le sens de la mesure, nous a donné la permission de grandeur, mais non de boursofflure, sous le regard olympien de Zeus à la chaîne d'or. Et c'est parce qu'Eschyle a chanté ces valeurs humaines que nous nous souvenons encore du promontoire doré de Salamine, l'île glorieuse, l'île aux colombes...

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

VIENT DE PARAÎTRE

Chez Grasset :

G. LENÔTRE, de l'Académie française.

Sous le Bonnet rouge.

La Petite Histoire, n° 8.

Un volume in-16 double-couronne, illustré de 4 hors-texte : 15 francs.

KARL TSCHUPPIK.

Marie-Thérèse.

Traduit de l'allemand par Constantin de Grunwald.

Un volume in-8° écu : 30 francs.

En quelques lignes...

L'Exposition de Paris

La future Exposition de Paris aura-t-elle lieu? Elle est bien hypothétique. On a démissionné ou limogé les grands régisseurs de cette affaire. A vrai dire, il y a les chantiers. On a jeté bas le Trocadéro, qui datait de 78... On a élargi le pont d'Iéna, construit sous Napoléon I^{er}. On a creusé, on a aggloméré le ciment, exhumé les terrains préhistoriques, et enfoui des millions. Mais on est à la recherche d'un clou, d'une idée!

La dernière Exposition eut le bonheur d'avoir des hommes, c'est-à-dire des idées. Elle réussit grâce à Lyautey. De partout, des provinces françaises et de la terre entière, accoururent les visiteurs avides de voir en staff ou en plâtre l'empire colonial français. La révélation fut fulgurante. Eh quoi, la France, qu'on disait casanière, indolente, assoupie comme une vieille douairière sur des coussins d'actions et d'obligations, avait fait tant de chemin, s'était annexé non seulement les territoires, mais les amitiés des jaunes, des rouges, des noirs!

A la veille de la future Exposition, on en est encore dans les gravats et dans les révocations. Aura-t-elle lieu? Tout le monde le souhaite. Personne n'en est sûr. Sur les rives de la Seine, ici et là, avec des truilles dorées, les « grosses légumes » gâchent du plâtre, inaugurent des pavillons dont ils ne savent même pas la destination. Qui logera là? Bien fin qui le dira! Jamais on ne fit acte de foi si solide.

De temps en temps, dans la presse, on nous donne une précision sur l'entreprise. Nous apprenons que sur le Cours-la-Reine, aux environs du pont Alexandre III, a été posée la première pierre du Froid. Le Palais du Froid! Voilà qui vous fiche la peau de poule, en cette saison. La pierre aurait dû être remplacée par une bombe glacée.

Le froid mérite-t-il qu'on lui érige un palais, à Paris? Evidemment, il y a, pour les gens riches, les délices du froid. Bien emmitoufflés dans des mouffles, des lainages, des fourrures, ils font du ski, ils glissent, ils patinent, ils savourent des sorbets. C'est qu'ils ont le gésier chaud. Mais il y a la réalité. Le froid tue les pauvres gens. Il leur inflige l'impôt de plus en plus onéreux, du charbon. C'est très joli, la neige sur une carte postale, et le givre au théâtre sur un décor. En réalité, pour les claques-dents le froid est une maladie. C'est un fléau!

Drôle d'Exposition, qui ne sait où accrocher son programme, qui en est réduite à des excentricités. Après le pavillon du froid, pourquoi pas celui de la canicule, celui de la fièvre quarte, celui du choléra, celui de la révolution sociale, celui du cauchemar?

Marchands de canons

La mort de sir Basil Zaharoff les remet à l'ordre du jour, plus notoirement — si l'on peut dire — que les tripotages du munitionnaire Jean Delvigne.

Et nous avons vu reparaître, dans les journaux, ces détails romanesques empruntés au *curriculum vitae*, « fin prêt », au fond du fichier de la salle des archives. Car le voilà bien le critère de la gloire! Vous ne devenez une personnalité de premier plan que si votre article nécrologique est composé par un plumitif prévoyant, bien avant que la Camarde vous ait délégué le microbe virulent de la maladie suprême.

Basil Zaharoff n'échappait pas à cette loi d'airain qui veut

que les milliardaires aient commencé par cirer les bottes et par manger de la « vache pleine de rage », comme disent les Américains. D'ailleurs sa fortune était si colossale que tous les banquiers du monde avaient l'ordre de lui ouvrir, sur simple demande de sa part et sans présentation du carnet de chèques, des crédits illimités.

Quant à la véritable source de ce Pactole, il semble bien que, dépouillée de sa légende, la réputation du « marchand de canons » ne soit pas usurpée. Sir Basil Zaharoff, plus avisé que les augures de la Conférence du Désarmement, avait mis sur l'adage latin : *Homo homini lupus*. Mais tandis que les loups de la steppe sibérienne se déchirent à crocs luisants, les hommes ont besoin de grenades, de tanks, de tourelles blindées à bord des cuirassés géants, d'obus qui portent loin, de canons bien rayés. Pour s'enrichir plus vite, plus sûrement, il n'est que de vendre aux deux armées en conflit. C'est ce qui s'appelle manger à tous les râteliers.

Et, certes, la profession de marchand de canons n'est pas de celles qui honorent un homme. Mais comme nous préférons, cependant, le cynisme tranquille et doré de Sir Basil à l'hypocrisie honteuse d'autres Basiles — les munitionnaires du *Frente popular* — qui n'ont de cesse qu'ils n'aient envoyé de l'autre côté des Pyrénées des wagons de mitraille et des cargaisons de gamins offerts en holocauste au Moloch rouge, à l'Ours moscovite!

Toujours la Reine de Saba!...

La guerre italo-éthiopienne n'a pas seulement avivé les querelles entre juristes : elle a permis aux érudits, toujours en quête de controverses, de braquer leur lunette sur un secteur nouveau de la science conjecturale. Et c'est ainsi que l'étymologie du mot « Ethiopiens » a donné lieu à toute espèce d'interprétations.

On a aussi beaucoup parlé de cette fameuse reine de Saba qui, d'après la tradition, aurait fait visite à Salomon et qui aurait rapporté, de ce voyage à Jérusalem, l'enfant qui serait l'ancêtre de la dynastie de l'ex-négus. Et si Haïlé-Sélassié l'usurpateur n'a pas la moindre chance de faire accréditer cette version *ad usum imperatoris* de sa très antique ascendance, il n'en reste pas moins que les imaginations ont été vivement sollicitées du côté de l'aventure qui aurait rapproché une princesse noire mais belle « *nigra sed formosa* » et le plus sage des rois d'Israël.

Où se trouvait l'ancien royaume de Saba?

S'il en faut en croire un contemporain d'Alexandre le Grand (et c'est le témoignage le plus ancien que nous possédions sur le pays des Sabéens), dans la région de l'Arabie que nous connaissons actuellement sous le nom de Hadramaout.

Quant aux allusions de l'Ancien Testament touchant les relations de la reine de Saba et de Salomon, elles remontent au moins à l'an 1000 avant Jésus-Christ. Mais les spécialistes, qui ne respectent rien, font ressortir que la royauté féminine au pays des Sabéens paraît être une donnée apocryphe, les reines n'apparaissant avec certitude que dans l'Arabie septentrionale.

Faudra-t-il donc couper les ailes à une légende? N'aurons-nous plus le droit d'évoquer, sur la ligne rouge du désert, tout au fond de l'horizon, la caravane des mille et un chameaux qui portent vers Jérusalem les sacs d'épices, la myrrhe, le laurier-casse, l'or, les bijoux ciselés et tout le mystère d'une reine aux yeux sombres que son destin appelle vers le beau Juif à cheveux roux?...

Stradivarius

Il ne se passe guère d'année sans que l'on ne découvre, sous la poussière de quelque grenier, un violon qui porte, visible dans sa caisse vernie, la signature du luthier célèbre. Est-il authentique,

ou non? Les compétences s'affrontent. Pour moi, je le dis sans barguigner, tout violon est vénérable qui sait faire chanter l'âme d'une barcarolle.

Mais revenons-en à Antonio Stradivari (c'est son vrai nom) dont Crémone se prépare à fêter, l'an prochain, le bicentenaire de la mort.

Toute une série de légendes ont pris corps autour de la figure historique, d'ailleurs fort mal connue, du luthier. Il fallut attendre jusqu'à ces dernières années (en 1929, exactement) pour qu'une découverte d'archives permit de rectifier la tradition qui faisait Antonio Stradivari fils d'Alessandro « *quondam Julij Cæsaris*. Cette filiation, vous la trouverez encore dans toutes les notices biographiques.

Autre légende que celle d'un Antonio si humble, si profondément chrétien, qu'il aurait changé son nom en celui d'*Antonio Nihil* (Antoine qui n'est rien!) Et l'on a brodé sur ce canevas des scènes touchantes : le luthier, un sac sur la tête, parcourt les rues de sa bonne ville, en proclamant que, malgré tout son génie et malgré les violons sortis de ses mains, il se considère comme un vermisseau en comparaison du Dieu tout-puissant.

Chose curieuse : lorsque, en 1869, on démolit l'église des Dominicains où se trouvaient enterrés la plupart des membres de la famille Stradivari, personne ne se préoccupa de recueillir les ossements d'Antonio. On prétend même que plusieurs crânes trouvés dans la sépulture (dont, quasi certainement, celui de luthier) échouèrent chez un étudiant en médecine, lequel, fatigué de les voir continuellement sous ses yeux, finit par les envoyer à la fosse commune...

Quant aux violons authentiques conservés jusqu'à nous, leur nombre doit être fort réduit. Mais les contrefaçons atteignent, souvent, à la perfection. Il existe, à Crémone même, une exposition fort curieuse des plus joliment imités parmi tous ces « à la manière de... ».

Suite au précédent

Voici quelques détails historiques sur le luthier de Crémone.

Il vécut une vie exempte de tout romanesque, simplement, bourgeoisement. Il se maria deux fois. Sa première femme lui donna six enfants; la seconde, cinq. Stradivari atteignit un âge avancé, puisqu'il mourut nonagénaire. Tous ses enfants occupèrent des situations fort honorables : celui-ci prêtre, celui-là négociant, d'autres luthiers comme leur père.

Pareil au Titien, Antonio Stradivari conserva jusqu'aux approches de la mort toute sa lucidité, toute son activité. Il devait accumuler une fortune considérable pour l'époque. Pourtant, il ne fut jamais dépensier, mais plutôt regardant : comme celui qui connaît la valeur de l'argent durement gagné. De cet esprit d'économie nous possédons deux témoignages assez curieux. Tout d'abord, il voulut revoir soigneusement le compte des funérailles de sa première femme (funérailles très solennelles, d'ailleurs, puisqu'y assistaient une soixantaine de prêtres et religieux). Et nous savons aussi que, désireux d'acquiescer, selon la mode italienne, une riche sépulture de famille, au lieu de faire tailler le marbre sur nouveaux frais, il préféra racheter, « de seconde main », le monument funéraire de la famille Villani qui venait de s'éteindre...

Pour les parrains et marraines

Nous avons évoqué, la semaine dernière, dans ces « miettes », les miettes de massépain rose et de couque de Dinant qui s'échappent de la hotte de saint Nicolas. Mais saint Nicolas, pour les enfants sages, apporte aussi des belles images. « Sages » et



DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

HOPITAUX, HOSPICES, MAISONS DE RETRAITE,
PENSIONNATS, CONGRÉGATIONS, ETC.

Partout où il faut **UN BON LIT**

Il faut un **MATELAS**

SIMMONS

MON MATELAS

CONFORT

Quiétude Nuit-Bleue

le fameux matelas

HYGIÈNE

Nuit-Bleue

le matelas de choix

PRATIQUE

Bien-Etre

le matelas d'usage

ÉCONOMIE

3 MODÈLES : Mêmes Matières premières
Même Finition
Même Garantie



Société Anonyme Belge **SIMMONS**

616-618, chaussée de Louvain, BRUXELLES

Tél. 33,14,13

CONNAISSEZ-VOUS LE NOUVEAU PLAN B

de la

Loterie Coloniale

26^e tranche (billet noir-ancien type)

1 GROS LOT		1.000.000 fr.
5 lots de 100.000 fr.		500.000 »
10 »	50.000 »	500.000 »
20 »	25.000 »	500.000 »
25 »	20.000 »	500.000 »
50 »	10.000 »	500.000 »
200 »	5.000 »	1.000.000 »
500 »	2.500 »	1.250.000 »
500 »	1.000 »	500.000 »
5.000 »	500 »	2.500.000 »
5.000 »	250 »	1.250.000 »
50.000 »	100 »	5.000.000 »

61.311 lots totalisant 15.000.000 fr.
500.000 billets numérotés de 100.000 à 599.999

1 billet sur 10 gagne 100 frs

(désigné par le chiffre des unités).
et garde toutes ses autres chances.

Tirage en décembre

Le billet : 50 francs

Le Char de la Fortune passe!

G. VAN THIENEN

28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux

— Dorure pour Ameublement —

Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERRY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc.
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac
EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek."

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

« images » sont même à la rime d'une chanson que nous chantions, le regard tourné vers la cheminée, à l'époque où le patron des enfants préludait aux cadeaux du 6 décembre par des jets de caramels et de marrons, à la volée.

Or je ne connais guère de plus belles images propres à ravir les petits — et les grands — que celles qu'une jeune artiste russe a coloriées en rouge, en vert, en bleu, en beige, en blond, pour illustrer les contes ravissants de Jeanne Cappe. *Un tas d'histoires* : ainsi se présente cet album cartonné, comme si quelque fée, soufflant sur un vol de papillons, avait, d'un seul coup, éparpillé à travers ce décembre sans joie les trésors de son imagination. Et j'aime de la reconnaître, cette fée, sur la couverture en couleurs. Elle a le chapeau pointu, et, de sa baguette qui se termine par une étoile, elle fait jaillir le cœur parfumé de la rose. Un petit oiseau chante, la gorge ronde, l'œil noir. Et ce jardinier, haut comme trois prunes, qui porte tablier rouge et chapeau mexicain, dites-moi si son menton malicieux et les pommes d'api de ses joues ne vous donnent pas envie de l'embrasser?... Le lapin fait ses longues oreilles; l'hippopotame n'est pas content.

Vous ouvrirez ce livre comme on ouvre la cage aux rêves. La musique des mots fait écho à la musique des couleurs et des rires, des étonnements et des évasions. Il s'en échappe une aile de rossignol, un parfum de rose, la queue du canard en celluloid, les épingles de bois de Kimono poupée japonaise, le grognement de l'ours pataud, le dernier échelon de l'échelle de Ramoni-Ramonasse.

Grâces à Dieu, les petits de chez nous sont comblés! Ils trouveront, sous le manteau de la cheminée, avec un livre comme celui-ci, le secret des émerveillements dans le vert paradis des allégresses à leur mesure — qui est infinie.

Les souris qui voyagent

Une question divise, en ce moment, les plus graves journaux anglais et hollandais, le *Daily Telegraph*, le *Times*, le *Telegraf*... Il s'agit de souris. On connaît le cri hallucinant d'Hamlet : « Il y a des rats dans la tapisserie! » Il y a, paraît-il, des souris, et en quantité, dans les avions! Ces bestioles mordicantes nichent soit dans les ailes, quand elles sont en bois, soit dans le kapok des coussins. Résultat : des pannes et même des accidents, quelquefois mortels! On cite le cas d'un pilote, obligé à cause des ravages des souris de sauter de la carlingue. Mais cette souris n'est peut-être qu'un gros canard!

Qui pourra dire pourquoi la gent ratière s'incorpore aux bateaux, à ceux de mer comme à ceux de l'air? Pour les maritimes, il y a l'explication des vivres, entassés en abondance dans les cales. Mais y a-t-il des restaurants dans les avions modernes? A en croire ceux qui fréquentent les lignes du ciel, on s'y sert plutôt de cuvettes que de soupières! Le mal de mer ne serait rien comparé au mal des nuées. Faut-il conclure que les animaux comme les hommes aiment le changement, l'exotisme, le tracassin? Que les souris, comme les pigeons, les hirondelles, les bécasses, éprouvent la tyrannie de la migration, « l'angoisse de la route », comme disent les romanciers à la page?

Contre les souris, qui font la grève sur le tas, dans les avions anglais, on a d'abord essayé la mort-aux-rats, la pâtée empoisonnée, les boulettes. Les premiers résultats ont été foudroyants. Mais c'est l'histoire de Mithridate : on s'habitue, hommes et bêtes, aux choses les plus atroces. Maintenant, les appâts les plus perfides purgent à peine les souris.

Du poison, on est passé aux ratières. Hélas! ces engins ont été vite subodorés! Les souris grimpent dessus, autour, mais se gardent du trébuchet. Le *Daily Telegraph* ou plutôt ses lecteurs ont à la majorité émis le vœu qu'on embarquât des chats sur

les avions occupés par les souris. La proposition a été combattue par le grave *Times*. « Pourquoi tuer ces bestioles? a-t-il répliqué : c'est très gentil, les souris! Leur présence donne quelque chose de familial à l'avion. A deux ou trois kilomètres au-dessus de la boule on se croirait en famille. » Mais il y a des Anglaises que la vue d'une souris rend folles, et qui sont capables, si elles en voient trotter une, de faire le saut d'Icare. La polémique continue.

Le centenaire de l'obélisque

A New-York on a célébré le cinquantenaire de la Liberté, œuvre colossale de Bartholdi. A-t-on offert à cette imposante madone une tarte ornée de cinquante bougies? C'est la coutume pour les anniversaires.

A Paris, hormis les anecdotiers, qui font bouillir leur pot avec des rogatons jubilaires, aucune « grosse légume » ne s'est dérangée pour apporter, place de la Concorde, à l'obélisque, un gâteau orné d'une centaine de chandelles. Sans doute, les consuls, en ce moment, ont d'autres chats à fouetter. Et puis, l'obélisque de Louqsor compte son âge par millénaires.

Un point certain dans cette histoire, c'est qu'il fut érigé sur la place de la Concorde, à la vue d'un peuple immense, le 25 octobre 1836. Avant la manœuvre, on plaça dans une cavité des fondations une boîte de cèdre contenant des monnaies d'or et d'argent. Combien ces pièces d'or pèsent-elles de grammes? Et l'obélisque, personne morale s'il en fût, a-t-il le droit de détenir, sans déclaration ni ristourne, une telle quantité du précieux métal, devenu fabuleux et sacrilège? Le grand argentier français ne va-t-il pas, armé de la loi, renverser l'obélisque érigé il y a cent ans, pour lui chiper sa tirelire?

Cet obélisque, cueilli par Champollion et offert à la France par le vice-roi d'Egypte, faisait partie d'un ensemble décoratif, d'une allée. Les Romains avaient beaucoup glané dans cette allée pour décorer la ville de Rome. Rappelons que l'obélisque de Paris, érigé à la place où piaffait la statue de Louis XV et où fonctionna la guillotine, a un frère qui s'enrhume à Londres.

Sur l'obélisque de la place de la Concorde les urbanistes, comme toujours, sont en discorde. Pour les uns, cette aiguille rigide, plantée comme une borne, au cœur d'une place louis-philipparde, devant des palais Louis XV, est une faute de goût. L'obélisque rompt la perspective incomparable entre l'Arc de Triomphe du Carrousel et celui de l'Etoile. Pour les autres, il complète, il meuble cette perspective. Et il y a entre les deux partis la foule indifférente qui frôle tous les jours l'énigme égyptienne sans y prendre garde.

Bien entendu, les anecdotiers ont ressuscité la légende du concierge de l'obélisque. On a même réimprimé le boniment très amusant de ce custode qui offre de faire visiter au touriste provincial l'intérieur du monolithe jusqu'à la pointe. Mais non! L'obélisque n'a pas de pipelet, il a seulement un architecte attitré, grassement appointé pour veiller sur sa santé. Voilà, par ma foi, une bonne place!

Le roi des détatoueurs

Zensetsu Ohya vient d'arriver à Paris par l'Orient-Express. Sur le quai il a été acclamé par un chœur de gens du milieu à rouflaquettes : « Vive le professeur Ohya! » gueulaient d'une voix entartrée, et Toto-le-Costaud et Nénette-la-Rouquine. Accueilli comme un dictateur, comme un libérateur, comme un Mussolini, comme un Hitler, Zensetsu Ohya est descendu de son wagon-salon, armé d'une mallette de cuir. Il a pris logis dans un palace, aux environs de l'Etoile. On a dû établir un service

d'ordre aux portes de l'hôtel. Il n'est pas aisé, en effet, de canaliser le torrent des clients et des clientes.

— De quoi le docteur Zensetsu Ohya guérit-il la pauvre humanité?

Professeur de dermatologie à l'Université de Kyoto, et maître d'urologie à Osaka, le célèbre docteur Zensetsu Ohya est le roi des détatoueurs. En un tournemain, il vous enlève, du gras du biceps, un cœur, enflammé ou transpercé. Il vous cueille une pensée sur la cuisse; il efface des serments éternels, des professions politiques : « Vive l'anarchie! » « A Irma pour la vie! » La vie est longue et il y a beaucoup d'Irmas sur le chemin de l'anarchie!

Comment pratique le docteur? Par le fer? Par le feu? Par les acides? On ne nous le dit pas. C'est sans doute son secret. Mais qui pourra expliquer pourquoi tant de gens éprouvent le besoin de transformer le dessous de leur chemise en une exposition de dessins sur peau? Ce sont sans doute des refoulés. On conçoit à la rigueur ces refoulements aux bataillons d'Afrique, aux pénitenciers, au bain... Mais dans la vie courante!

C'est pourtant un fait, la mode du tatouage a fait beaucoup d'adhérents ces derniers temps, et non pas seulement dans la lie du ruisseau. Mais à Londres, particulièrement dans l'aristocratie la plus hautaine. Je voudrais bien qu'on m'explique pourquoi.

Saint Thomas More et l'« Utopie »

La récente canonisation de l'illustre humaniste anglais nous a valu un grand nombre de publications d'une étonnante diversité. Les vies « édifiantes » du nouveau saint voisinent avec les éditions de ses œuvres profanes, et les ouvrages de vulgarisation avec les travaux scientifiques (1).

Parmi les biographies en langue française, celle de M. Daniel Sargent, récemment traduite de l'anglais, paraît la meilleure (2). Cet ouvrage de bonne qualité a les mérites d'une biographie simple et élégante, dépouillée de tout appareil érudit, mettant à la portée du grand public les résultats de savantes investigations. Depuis le petit volume que Henri Bremond publia en 1904, dans la collection « Les Saints », bien des problèmes relatifs à Thomas More ont été résolus, tandis que s'en posaient de nouveaux, plus complexes parfois que les premiers (3). M. Sargent offre une mise au point très avertie et très actuelle des principales questions qui touchent à la vie de Thomas More, à son rôle politique, à son œuvre d'écrivain, à son martyre. Le charmant essai de Henri Bremond n'a cependant rien perdu de sa saveur. Dans une spirituelle préface, Bremond a eu beau nous dire qu'il n'est pas historien, cette modestie ne peut qu'accroître le plaisir qu'on éprouve à lire l'admirable portrait psychologique de ce Thomas More auquel il ressemble un peu.

(1) On se fera une idée de l'abondante bibliographie relative à Thomas More en consultant les *Analecta Bollandiana*, t. LI, p. 196; t. LIII, pp. 197, 213, 218, 457; t. LIV, p. 245; la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXII, p. 67 de la bibliographie et p. 197 de la chronique.

(2) DANIEL SARGENT, *Thomas More*, trad. de Maurice Rouneau, 376 pages in-12, coll. « Les Iles », Desclée, Paris et Bruxelles, 1936. Il faut souhaiter la traduction prochaine du *Thomas More* de R. CHAMBERS, Londres, 1935.

(3) HENRI BREMOND, *Le Bienheureux Thomas More (1478-1535)*, 5^e édit., 194 pages, in-12, coll. « Les Saints », Lecoffre, Paris, 1930.

Thomas More naquit à Londres en 1478. Fils de juriste, il fit, malgré son attrait pour la vie religieuse, ses études de droit. Il en retira, avec de solides connaissances, quelque scepticisme au sujet de la carrière qui s'ouvrait devant lui. Ce scepticisme d'ailleurs convenait merveilleusement à sa nature et s'alliait à un humour tempéré par la charité chrétienne. Dans ses écrits comme dans ses actes, Thomas More resta toujours celui dont la femme même ne savait s'il parlait sérieusement ou s'il plaisantait.

Poète, philologue et philosophe, Thomas More fut l'ami et le disciple du prince des humanistes, Erasme de Rotterdam. Cette amitié éclaira toute sa vie. Etre le compagnon d'Erasme, c'était faire profession de réformateur de l'Eglise, non du dehors, à la manière de Luther, mais à l'intérieur même de la communauté catholique qui s'évadait péniblement du Moyen Age, d'un Moyen Age plus « énorme » que « délicat », très différent en somme de ce que pouvait rêver le poète de *Sagesse*. Avec Erasme, un nouvel esprit vivifie les études en général et les sciences ecclésiastiques en particulier. L'humanisme est la méthode audacieuse qui rompt avec l'enseignement traditionnel de la scolastique. Désormais, il ne suffit plus de triompher dans les « joutes » universitaires pour faire figure de lettré, ce n'est pas assez de retenir respectueusement ce que les maîtres ont appris à leurs élèves. L'argument d'autorité a trop desservi la cause des sciences. Ce ne sont pas les gloses, les commentaires, les sentences et les sommes qu'il faut étudier, mais les textes des auteurs anciens, qu'il s'agisse des philosophes païens ou des quatre évangélistes. En un mot, c'est aux sources qu'il faut puiser.

Dans une de ses lettres, More lui-même stigmatise les pseudo-théologiens qui dédaignent l'étude directe des Pères : « Il m'est arrivé, raconte-t-il, de rencontrer un homme de ce goût-là dans la boutique d'un libraire. C'était un vieillard avec déjà, comme on dit, dans la tombe un pied que l'autre ne devait pas tarder à rejoindre. Je ne sais comment je vins à dire qu'Augustin crut, pendant un certain temps, que les démons avaient un corps. Le voilà qui fronce le sourcil, et, le front orageux, me reproche ma témérité : « Croyez-vous bonnement que je n'ai pas lu Augustin? Mais oui, oui, je l'ai lu avant votre naissance. » Un exemplaire du *De divinatione demonum* était là, je trouve l'endroit et le lui montre. Il le lit et le relit, et, à la troisième lecture, commençant enfin, non sans mon concours, à le comprendre, il s'écrie tout stupéfait : « Ma foi, je suis bien surpris que dans ce lieu Augustin parle de la sorte; à coup sûr, il ne parle pas ainsi » dans le *Maître des Sentences* (Pierre Lombard), qui est un livre plus magistral que celui-ci (1)! »

De nos jours, on se fait difficilement une idée de la révolution intellectuelle dont Erasme, More et bien d'autres, laïques ou ecclésiastiques, furent les courageux pionniers (2). Demander aux chrétiens de pratiquer, entre autres choses, une religion éclairée, c'était beaucoup à une époque où un prédicateur estimé tonnait contre les études grecques devant le roi Henri VIII et toute sa Cour, à une époque surtout où à la foi la plus touchante se surajoutaient de lamentables superstitions. Thomas More devait aller plus loin et plus profondément qu'Erasme en ce domaine. Sa religion ne fut pas une philosophie pour beaux esprits, mais une admirable logique chrétienne. En lui, l'humaniste ne nuit pas au mystique, ni l'érudit au poète, et cet homme, trop fin pour croire tout ce qu'il dit, saura mourir pour ce qu'il croit.

C'est à Thomas More qu'Erasme a dédié son meilleur ouvrage,

(1) Cf. BREMOND, *op. cit.*, p. 126.

(2) Il faut encore du courage pour le dire aujourd'hui, sans ménagement pour la tradition. On lira le bel essai de HENRI DE VOCHT, *Erasme, sa vie et son œuvre*, 48 pages in-8°, Uitspruist, Louvain, 1935.

l'Eloge de la Folie, en 1509. More est déjà célèbre alors. Par delà sa vie familiale et sa charge de magistrat, les honneurs publics l'attendent, le menacent. Dans l'Angleterre de Henri VIII, des problèmes théologiques vont décider du sort de l'Etat, de la foi du peuple et de la vie des ministres. Le divorce du roi et sa lutte contre Rome entraîneront le pays dans la guerre religieuse la plus cruelle.

Ce qu'était l'Angleterre catholique à la veille du schisme, M. Pierre Janelle l'a décrit avec talent (1). Avant tout, c'est d'un problème psychologique qu'il s'est inquiété, à savoir celui que pose l'apathie du peuple anglais passant sans résistance massive de la croyance traditionnelle la mieux vécue au schisme avant-coureur de l'hérésie. Pour donner à ce problème une réponse particulièrement suggestive, M. Janelle a choisi d'étudier un type représentatif d'Anglais cultivé de ce temps, Stephen Gardiner, évêque de Winchester, prélat catholique mais « henricien », dont l'activité intelligente servit la cause royale sans abandonner positivement la religion orthodoxe et romaine.

Des éléments divers expliquent le succès imprévu de l'anglicanisme : l'indifférence du haut clergé, trop porté à mépriser les forces populaires et à vouer à la personne du roi un culte; l'ignorance et les courtes vues de la foule, persuadée que « tout s'arrangerait »; l'apparence même du schisme, changement administratif plus que religieux. M. Janelle fait aussi une large place à l'« insularisme » britannique qui rend plausible le rapide succès de la thèse défendue par le roi et par ses serviteurs. Enfin, il montre que le roi d'Angleterre est le véritable auteur de la Réforme dans son royaume, dont l'histoire religieuse au Moyen Age n'annonçait en rien l'anglicanisme.

Une conclusion concordante a été proposée par M. Georges Constant, dans son livre sur la Réforme en Angleterre, ouvrage capital qui a remporté, tant dans son édition française que dans sa traduction anglaise, un franc succès (2). Ennemi farouche du luthéranisme, Henri VIII s'était révélé, dans les premières années de son règne, un beau « défenseur de la foi ». Thomas More ne pouvait qu'admirer ce souverain, dont le gouvernement s'ouvrait sous d'aussi favorables auspices. Hélas! des mobiles d'ordre personnel, d'ordre passionnel, transformèrent ce roi en un tyran religieux, un Néron théologien, comme dit André Suarès. Si ce monarque absolu, intoxiqué de sa propre puissance, exige le divorce aux dépens de Catherine d'Aragon, — sa belle-sœur, il est vrai, mais qu'il a épousée avec une dispense de Rome et qui lui a donné six enfants, dont il ne reste qu'une fille, — c'est un peu, sans doute, pour assurer le trône à un descendant mâle, c'est surtout parce qu'il s'est épris d'Anne Boleyn, plus jeune et plus séduisante que la tante de Charles-Quint. Lorsque, après des années d'atermoiements, Clément VII ne laisse presque aucun espoir d'annulation, Henri VIII cherche ailleurs la sentence qu'il lui faut, et il l'obtient d'une de ses créatures, l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Cranmer. Anne Boleyn solennellement épousée, le pape, qui s'était opposé au divorce, ne pouvait faire autrement que de déclarer nul ce mariage et d'excommunier le roi. Celui-ci n'en tint aucun compte et s'obstina dans sa révolte.

De cette révolte, Thomas More devait être une des premières victimes et la plus illustre. Ce juriste avisé, ce père de famille chargé de responsabilités semble s'être livré en aveugle à ses persécuteurs. En 1529, Thomas More accepte la succession du cardinal Wolsey et devient chancelier d'Angleterre. Or, le présent était lourd et l'avenir très sombre, car Henri VIII voulait, sinon se faire plébisciter, du moins emporter l'approbation des

grands de son royaume. Thomas More eut l'héroïque témérité de sacrifier son repos et sa vie à l'espoir incertain de la conversion de son maître. Il a peut-être retardé le schisme par son attitude souple et ferme à la fois; il a, en tout cas, donné l'exemple du loyalisme chrétien, en servant Henri VIII aussi longtemps qu'il l'a pu sans trahir sa conscience; enfin, son courage tranquille ne devait-il pas confirmer dans la foi ceux qui, avec lui et après lui, auront à opter entre les caprices du souverain et leur idéal religieux?

En 1534, le Parlement rejetait l'autorité pontificale et déclarait coupables de haute trahison ceux qui refuseraient d'approuver par leur serment la politique nouvelle. Le 13 avril, Thomas More dut comparaître à son tour devant les juges royaux. Ce jour-là, il communia, comme il avait coutume de faire aux grands jours de sa vie. Il dit adieu aux siens, mais sans leur permettre de l'accompagner, tant il craignait de se laisser attendrir par leurs larmes. Tout d'abord, il paraissait abattu, puis se tournant vers son gendre, Roper, qui seul l'avait suivi, il lui déclara, le visage illuminé : « Roper, mon fils, je rends grâce à Dieu, la bataille est gagnée ».

L'humaniste, en effet, refusa de prêter le serment requis; il fut aussitôt emprisonné. « More était donc enfin chartreux, lui qui s'était jadis considéré comme indigne de vivre dans une cellule. Par la grâce de Dieu et le bon plaisir du roi, il fut envoyé à la Tour de Londres, pour y vivre dans une cellule plus sévère que ne le fut jamais celle d'un chartreux. Cette vie, qu'il avait maintes fois envisagée, mais à laquelle il avait renoncé, la tenant au-dessus de ses forces, elle lui était maintenant imposée. Il la considéra comme un honneur, ainsi qu'un soldat ferait d'un poste dangereux; comme l'acquittement tardif d'une dette; comme une récompense; comme une promotion. C'était, en outre, aux yeux d'un homme qui goûtait les facéties et les plaisanteries, comme une plaisanterie que Dieu se plaisait à lui faire; et cela le fit sourire (1) ».

Après quinze mois de cette austère réclusion, More, épuisé mais non découragé, fut enfin jugé et, comme il s'y attendait, condamné. Le 6 juillet 1535, saint Thomas More était décapité. Sa mort fut digne et vaillante, comme sa vie.

* * *

L'œuvre immortelle de Thomas More, *l'Utopie*, — qui, par une rare consécration, a laissé son nom même dans notre langage (2), — fut imprimée par Thierry Martens, à Louvain, en 1516. Dans les trois années qui suivent, trois éditions nouvelles répandent au loin la réputation du spirituel auteur; après sa mort, *l'Utopie* est encore souvent imprimée. Deux éditions critiques en ont été données, en 1895, l'une par Michels et Ziegler, à Berlin, l'autre par Lupton, à Oxford. Enfin, en 1936, M^{me} Marie Delcourt a publié une édition que l'on peut croire définitive, en un élégant petit volume, — l'édition de la canonisation, — ornée de notes explicatives (3). Des traductions françaises ont

(1) SARGENT, *op. cit.*, p. 313.

(2) Rabelais, en France, fit connaître le nom d'Utopie. Une satire politico-religieuse, datant des environs de 1560, est signée : *Urbanus Parrhisius ex Utopia*; cf. F. PIJPER, *Colloquia obscurorum theologorum...*, dans le *Nederlandsch Archief voor kerkgeschiedenis*, 2^e série, t. IV, p. 231.

(3) THOMAS MORE, *L'Utopie ou le Traité de la meilleure forme de gouvernement*, texte latin édité par Marie Delcourt, avec des notes explicatives et critiques, 218 pages in-12, Droz, Paris, 1936. Cette édition reproduit la princeps, améliorée par la comparaison avec les éditions de 1517 et de 1518; celle est suivie d'un précieux index du vocabulaire propre à More. Signalons aussi, du même auteur, deux intéressants articles : *Recherches sur Thomas More*, 42 pages in-8^o, extrait de *Humanisme et Renaissance*, t. III, fasc. I, Paris, 1936; *L'Amitié de More et d'Erasmus entre 1520 et 1535*, 29 pages in-12, extrait du *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n^o 50, Paris, janvier 1936.

(1) PIERRE JANELLE, *L'Angleterre catholique à la veille du schisme*, 380 pages in-8^o, Beauchesne, Paris, 1935.

(2) GEORGES CONSTANT, *La Réforme en Angleterre. Le schisme anglican. Henri VIII (1509-1547)*, 778 pages in-12, Perrin, Paris, 1930.

paru, en 1935, sous le nom de Victor Stouvenel (1), et, en 1936, grâce à M. Grunebaum-Ballin; cette dernière traduction, qui est excellente et agrémentée d'une préface d'une brûlante actualité, se présente sous un titre prometteur : *le Planisme au XVI^e siècle. L'Île d'Utopie ou la meilleure des Républiques* (2).

Lorsque Thomas More commençait à rédiger son *Utopie*, en 1515, c'était pour utiliser les loisirs que lui laissait un voyage aux Pays-Bas. L'Amérique était alors à la mode déjà, et, pour se faire lire, un auteur ne pouvait choisir mieux qu'un récit de voyage, la description d'une nouvelle île fortunée, voire l'évocation de « scènes de la vie future ».

Au dessein d'amuser ses contemporains, de les distraire en se distrayant soi-même, s'ajoute, chez Thomas More, la pensée de proposer au monde un programme de réformes sociales, peut-être même une philosophie politique, ce qui fait que *l'Utopie* est à la fois un jeu d'esprit et une allégorie morale (3). « *L'Utopie*, dit très bien M^{me} Delcourt, atteste un état de nature où les hommes ont réalisé tout ce que peut la raison seule. Dans l'esprit de More, la révélation est indispensable pour donner à l'œuvre son couronnement. Et le fait que les Utopiens ne l'ont pas reçue lui permet un raisonnement *a fortiori* : « Si eux, éclairés par la seule sagesse humaine, en sont arrivés là, que devraient faire des peuples chrétiens (4)? »

M. Emile Dermenghem a judicieusement établi comment Thomas More jongle avec les idées plausibles et avec les chimères, comment il dérouté à plaisir le lecteur en lui cachant de bonnes vérités sous le manteau brillant de la fantaisie (5).

L'île d'Utopie (c'est-à-dire de Nulle-Part) compte, s'il faut en croire son inventeur, une cinquantaine de villes, dont les habitants, groupés par familles, vont à tour de rôle cultiver les terres de la campagne. Cette émigration périodique introduit de la variété dans la vie utopienne, en évitant la mécanisation de notre moderne division du travail.

La capitale de l'île, Amaurote, — la Ville-Inconnue, — est bien bâtie. Tous les dix ans, chaque famille change de maison pour occuper le logement que le sort lui assigne. Ce sont les familles qui élisent leurs magistrats et, indirectement, le président de l'île. Nommé à vie, celui-ci peut être destitué s'il abuse de ses pouvoirs, car rien ne se décide, concernant les affaires publiques, sans l'avis des représentants du peuple. Le meilleur de la tâche de ces élus de la nation consiste d'ailleurs en une surveillance constante destinée à dépister la paresse des citoyens. Tous doivent travailler et, comme il n'y a point d'oisifs, la journée de six heures fait merveille. Les loisirs sont réservés au jeu et à l'étude des belles-lettres. Toutefois, quelques spécialistes consacrent tout leur temps à la vie intellectuelle, mais ces penseurs professionnels sont tous issus d'un monde où l'on travaille de ses mains.

Les Utopiens ont la religion de l'ordre dans les affaires, tant publiques que privées. Les réparations des maisons s'y font toujours en temps utile et il n'est pas de mode dans le vêtement : la propreté et le confort sont seuls de rigueur. Les repas se prennent en commun. Les trente familles associées se réunissent, au son de la trompette, dans le réfectoire municipal. Les hommes se placent d'un côté de la table, les femmes de l'autre, les enfants

font le service et mangent debout. Le repas s'ouvre par une lecture morale, il se poursuit et s'achève au milieu des conversations ou au son des instruments. Toute la joie de vivre est d'ordre familial, car il n'y a en Utopie ni cabaret, ni tripot où l'on puisse perdre son temps et son âme...

L'esclavage, il est vrai, figure au nombre des institutions, mais les esclaves sont ou des forçats ou des prisonniers de guerre. Le peuple utopien est un peuple d'amis, mettant tout en commun, où les lois sont claires et peu nombreuses, l'esprit juste, la religion simple, et la bonne humeur générale.

Telles sont les qualités de la cité idéale que Thomas More oppose finement aux abus de la société contemporaine, à ses injustices sociales les plus flagrantes. Ce faisant, l'auteur de *l'Utopie* donne d'utiles conseils à ses lecteurs, mais sans en avoir l'air, sans descendre dans le détail ennuyeux d'une réforme praticable. Son horreur du genre didactique l'amène à faire penser sur des paradoxes. *L'Utopie* tout entière n'est qu'un savoureux paradoxe.

Certes, Thomas More n'est pas un précurseur de Karl Marx, pas plus qu'Erasmus n'annonce Voltaire. Voyons plutôt en lui un humaniste qui s'estime heureux de renverser, de sa plume indiscreète, les positions confortables des conservateurs de tous les temps. Il suggère, en souriant, que l'équilibre de ce monde est instable et qu'il convient de savoir se détacher de ses biens pour n'être pas déçu. Thomas More, dans *l'Utopie*, montre que la nature éclairée par la seule raison conduit à la sagesse. Il nous donne là une belle leçon d'optimisme, que sa vie et sa mort n'ont point amoindrie en y ajoutant l'émouvant exemple d'un christianisme intelligent et d'un héroïsme qui s'ignore. Thomas More réalisa « avec perfection le portrait du Juste persécuté qu'il avait pu trouver dans son cher Platon, comme dans son Evangile; le jour où il dut porter témoignage, seul entre tous ceux de sa classe, il n'hésita pas, et, sans affectation, sans pose, acheva sa propre statue, mourant pour le plus beau des rêves, cette république universelle des âmes esquissée dans le meilleur de ses livres (6) ».

LÉON-E. HALKIN,
Agrégré de l'Enseignement supérieur,
Assistant à l'Université de Liège.

(6) DERMENGHEM, *op. cit.*, p. 84.

Conférences Cardinal Mercier

18^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

10^e année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 15 décembre**, à **5 heures** (Salle Patria), par

M. Claudio ARMANI,

Consul de la Légion milanaise, un des « Sansepolcristi »
(les 200 premiers compagnons de Mussolini).

SUJET :

Catholicisme et fascisme... italien.

Cartes particulières pour cette conférence : **10 et 15 francs.**

Abonnements à la série des conférences : **175, 150, et 125 francs.**

(1) THOMAS MORE, *L'Utopie*, 200 pages in-12, coll. « Lumen animi », A l'Enseigne du Pot Cassé, Paris, 1935.

(2) *Le Planisme au XVI^e siècle. L'Île d'Utopie ou la meilleure des républiques*, par THOMAS MORE (1516), traduction nouvelle avec notes, précédée d'un avertissement au lecteur et d'une biographie de Sir Thomas More, par P. GRUNEBaum-BALLIN, 250 pages in-12, Albin Michel, Paris, 1936.

(3) PIERRE MESNARD, *L'Essor de la philosophie politique au XVI^e siècle*, pp. 141 et suiv., Boivin, Paris, 1936.

(4) DELCOURT, *op. cit.*, pp. 23-24.

(5) EMILE DERMENGHEM, *Thomas Morus et les utopistes de la Renaissance*, 282 pages in-12, Plon, Paris, 1927. C'est à cet excellent ouvrage que sont empruntés les principaux éléments de ma description de l'île.

Voyage de catholiques anglais à Rome en 1650⁽¹⁾

Quatre heures après leur arrivée, le Pape procédait à l'ouverture de la *Porta sancta* dans l'église Saint-Pierre, entouré des cardinaux en chapes et mitres, au milieu d'un immense concours de la population. Pour les étrangers de qualité, des échafaudages avaient été aménagés leur permettant de suivre à l'aise la cérémonie. Dans les trois autres églises jubilaires, Saint-Paul, Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure, des cardinaux délégués par le Pape accomplirent le même cérémonial. Pour gagner l'indulgence, lady Catherine visita quinze fois ces quatre lieux saints en l'espace de ses trois mois de résidence à Rome. Ce séjour prolongé permit à nos pèlerins de voir à l'aise les multiples beautés de la Ville Eternelle. Evidemment, ils mettent au premier plan l'incomparable basilique Saint-Pierre dont le porche immense pourrait constituer une grande église. Ils admirent surtout son audacieuse coupole, tapissée de mosaïques et soutenue par quatre gros piliers, ayant chacun dans leur niche une colossale statue de marbre et de précieuses reliques : à savoir, la statue de saint André, là où se garde sa tête, celle de sainte Véronique avec la sainte Face ou *Volto sancto*, celle de sainte Hélène avec un fragment de la sainte Croix, celle de saint Longin avec la lance qui perça le côté du Sauveur.

Sous la coupole est placé le grand autel et, en dessous de celui-ci, dans la crypte, un autre autel qui recouvre une partie des corps des saints Pierre et Paul, l'autre partie reposant à Saint-Jean-de-Latran. Ce lieu sacré, appelé la Confession de Saint-Pierre, est éclairé par des lampes perpétuelles. Le grand autel, le plus beau de l'Europe, est dominé par un baldaquin de bronze, orné, avec une élégante fantaisie, de fleurs, de feuilles, d'abeilles, de rubans, d'armoiries et de jolis angelots. Cette décoration, élevée par le pape Urbain VIII, contribue à diminuer le vide immense de la coupole et donne à l'église une si majestueuse beauté qu'elle éclipse la gloire du temple de Salomon. La voûte de l'église est dorée et soutenue par des piliers incrustés de marbres blancs et ornés de bustes de papes canonisés. Plus précieux que tout autre est un gros pilier, entouré de grilles, qui provient du temple de Salomon et contre lequel le Christ s'appuya, lorsqu'il enseignait le peuple à Jérusalem. Ajoutez à toutes ces splendeurs les multiples chapelles ornées de peintures et les magnifiques tombeaux de Paul III et d'Urbain VIII. Le premier monument est orné de si merveilleuses statues que le pape successeur fit couvrir l'une d'elles d'une draperie de bronze, de peur qu'elle ne suscitât une admiration trop profane dans ce lieu sacré. Par contre, l'antique statue de bronze de saint Pierre n'inspire que des sentiments de pure dévotion et son pied est baisé par des milliers de pèlerins. L'actuelle église Saint-Pierre a remplacé l'ancienne basilique que Constantin le Grand bâtit en l'honneur des Douze Apôtres. Elle fut commencée par le pape Jules II qui choisit comme architecte principal Michel-Ange, et elle fut achevée par ses successeurs Paul V, Clément VIII, Urbain VIII, Grégoire XIII, Innocent X. Elle garde précieusement, outre les corps des saints Pierre et Paul, les reliques des saints Simon et Jude, des dix pre-

miers papes martyrs, de saint Jean Chrysostome et de saint Grégoire le Grand.

A côté de ce temple, centre du monde catholique, se trouve, le Vatican, résidence ordinaire du Pape. Nos pèlerins visitèrent la chapelle privée, la fameuse Sixtine, qui renferme le chef-d'œuvre tant admiré des peintres : *Le Jugement dernier*, de Michel-Ange. Dans la sacristie, admirablement meublée, ils vénérèrent la tête de saint Laurent. Ensuite, ils purent visiter les appartements tant anciens que modernes et admirèrent surtout la galerie peinte par Raphaël d'Urbin, qui, dit-on, aurait dépassé Michel-Ange s'il n'était mort à trente ans. Ils y découvrirent maintes autres merveilles : un crucifix miraculeux, qui, ayant été empoisonné, déroba ses pieds au baiser du pape Pie V; un magnifique tableau de sainte Marie-Majeure, peint sur une pierre blanche transparente; une galerie couverte de peintures évoquant toutes les villes et principautés d'Italie, exécutées d'après les ordres d'Urbain VIII.

Ensuite, ils visitèrent la Librairie vaticane, un vaste appartement soutenu par des piliers carrés et ornés de peintures exaltant les inventeurs célèbres en toutes les branches du savoir humain. Ayant la forme d'un T, cette large galerie se termine par deux chambres. L'une garde dans des armoires fermées les plus précieux manuscrits : l'œuvre autographe de Baronius, les quatre Evangiles écrits par saint Jean Chrysostome, les Actes des Apôtres en grec, calligraphiés en lettres d'or, un Virgile vieux de mille ans, un Térence, un sermonaire avec notes marginales de saint Thomas d'Aquin, les épigrammes de Pétrarque, la Bible en hébreu sur un parchemin en rouleau (1). Mais nos Anglais s'intéressent davantage au livre écrit par Henri VIII contre Luther et qui valut le titre de défenseur de la foi, octroyé par Léon X, au futur auteur du schisme anglican. Afin de pouvoir témoigner au sujet de la cause impure de ce schisme, la source empoisonnée de tous leurs maux, ces catholiques exilés lurent quelques-unes des lettres amoureuses d'Henri VIII à Anne de Boleyn, écrites en anglais et en français.

Dans la chambre gauche de la galerie est conservée la riche bibliothèque d'Heidelberg envoyée à Rome (2). Elle est composée principalement de livres imprimés et renferme les œuvres de Luther, écrites en allemand, et du prince palatin Frédéric, son premier possesseur.

En sortant du palais du Pape, les voyageurs admirèrent, près de la grille, une belle mosaïque florentine provenant de l'ancienne église Saint-Pierre. Sur la vaste place, devant le Vatican, s'élève la grande pyramide enlevée d'Egypte par Auguste et qui, après avoir été ensevelie sous les ruines de la Rome antique, fut érigée à nouveau par ordre de Sixte V.

Près de l'église Saint-Pierre se trouve l'Hôpital du Saint-Esprit, afin que les fidèles, après avoir offert à Dieu l'hommage de leur foi et de leur amour, puissent accomplir immédiatement les devoirs de la charité envers le prochain.

Nous ne suivons pas lady Catherine parmi les innombrables églises qu'elle ne se lasse pas de visiter. Nous nous contenterons de relever les principales étapes de son pèlerinage. Evidemment, les trois autres basiliques jubilaires s'offrirent avant tout à ses dévotions. A Saint-Paul, elle fit le tour du *Limina Apostolorum*, c'est-à-dire de la grille entourant le grand autel où repose l'autre moitié des corps des saints Pierre et Paul. Cette basilique, malgré son importance, est en assez mauvais état et attend

(1) C'est probablement la fameuse Vulgate datant semble-t-il du V^e siècle. Avec le Virgile nommé plus haut, ces deux manuscrits sont parmi les plus précieux de l'Europe et constituent également de merveilleux spécimens de l'enluminure encore imprégnée de l'art antique.

(2) En 1623, Maximilien I^{er}, duc de Bavière, l'avait envoyée comme trophée de sa victoire sur les protestants.

(1) Voir la *Revue Catholique* du 27 novembre.

qu'un nouveau pape du nom de Paul entreprenne de la restaurer, comme le pontife actuel le fit pour Saint-Jean-de-Latran.

Celle-ci est l'église mère de Rome, la première qui fut construite par Constantin et où les fonctions épiscopales s'accomplissent toujours. Elle garde les têtes des saints Pierre et Paul que l'on distingue assez vaguement sur le grand autel : saint Pierre avec sa tête chauve et sa courte barbe frisée, et saint Paul avec une longue barbe grise. On y vénère aussi la table de la dernière Cène au-dessus de l'autel du Saint-Sacrement. Dans une chapelle latérale on conserve un curieux souvenir : le siège appelé *sedes stercoraria* parce que le jour de son élection on y plaçait le nouveau pape pendant que le chœur chantait *De stercore erigens pauperem*. Cet usage a malheureusement donné un faux crédit à la fable de la papesse Jeanne, inventée jadis par la faction de l'empereur et toujours professée par certains hérétiques. Près de la basilique est la *scala sancta*, l'escalier sacré que monta jadis le Sauveur, après la flagellation, dans le palais de Pilate. Les fidèles l'escaladent pieusement, à genoux, avant de pénétrer au sommet dans une chapelle appelée « Sancta sanctorum », à cause des trésors religieux qui y sont conservés. Le plus précieux est le portrait du Christ, peint par saint Luc, encadré de somptueux bijoux et transporté chaque année, processionnellement, à Sainte-Marie-Majeure pour la Vigile de l'Assomption.

L'érection de cette dernière basilique est attribuée au miracle de la neige tombant le 5 août, à l'emplacement désigné par la sainte Vierge, d'où la fête de Notre-Dame-des-Neiges. D'anciennes mosaïques retracent ce gracieux épisode auquel notre auteur accorde une foi traditionnelle, mais que la critique moderne, même la plus orthodoxe, a réduit au rang de légende (1).

Cette église a été fort embellie par deux papes modernes : Sixte-Quint et Paul V. Ils y ont bâti deux chapelles opposées l'une à l'autre et qui passent pour les plus belles d'Europe. Dans celle de Sixte V est gardé le Saint-Sacrement et, sous l'autel, une partie de la Crèche où reposa Jésus nouveau-né; dans celle de Paul V se conserve la fameuse peinture de la Vierge attribuée à saint Luc. Sous le maître-autel de l'église repose le corps de saint Mathieu, et tout près le berceau du Christ exposé à Noël. Dans une tombe de porphyre est enseveli, dit-on, Patricius (2), qui fonda l'église à la suite d'une vision de la Vierge.

Non loin de là, dans l'église Saint-Pierre ad Vincula, les pèlerins vénèrent les chaînes de saint Pierre et admirèrent l'imposante statue de Moïse par « Bonarota », c'est-à-dire Michel-Ange.

Tout en parcourant les multiples églises de la Rome, nos pieux voyageurs ne négligèrent point l'autre ville sainte, la « Roma subterranea » des catacombes, notamment le cimetière de Sainte-Calixte. Dans ces obscurs souterrains, au long d'étroits et bas couloirs sont disposés les tombes des milliers de martyrs et de chrétiens de la primitive église. Beaucoup de ces reliques ont été enlevées pour être livrées à la vénération des fidèles. Particulièrement le corps de sainte Cécile, qui repose dans l'église de ce nom, sous un autel, entouré d'une centaine de lampes en argent et orné d'une exquise statue reproduisant la pose de la martyre, telle qu'elle fut découverte par Clément VIII. « De cette visite aux catacombes, dit notre auteur, les catholiques sortent affermis dans leur foi, les hérétiques ébranlés dans leurs erreurs, et même les athées commencent à croire en un Dieu attesté par de pareils témoins. « Saint Philippe de Néri s'y retirait souvent pour se livrer à la prière et s'y imprégner de l'esprit des premiers chrétiens. Il le communiqua à ses enfants spirituels,

les Oratoriens, qui gardent le corps de leur fondateur dans leur église la Chiesa Nova, très fréquentée à cause des quatre sermons prêchés journellement. D'autres églises sont renommées pour leur excellente musique, notamment Saint-Appollinaire et l'église des Jésuites, le Jésus, « plus riche que belle », où l'on peut entendre les plus remarquables voix de Rome.

Ainsi pendant trois mois, nos pèlerins s'adonnent à leurs dévotions. Lady Catherine écoute, d'un balcon réservé à Saint-Pierre, la messe papale, le jour de Pâques, après avoir pieusement participé aux cérémonies de la Semaine Sainte. Le Jeudi-Saint ils ont assisté aux lavements des pieds auxquels se livrent, dans les divers hôpitaux, le Pape, les cardinaux et les grands seigneurs. Ils ont suivi les processions, dont la plus impressionnante est celle des Espagnols, composée de pénitents tout en noir et de flagellants dignes du Moyen âge. Mais ils considèrent, comme la plus belle et la mieux ordonnée, celle des Français, tous en surplis et portant des torches ardentes.

* * *

Pour se livrer ainsi à leurs pieux exercices, nos voyageurs n'en jouissent pas moins des charmes profanes de Rome. Ces villas princières, où la Renaissance accumula les trésors de l'art antique et les nouveaux chefs-d'œuvre des grands artistes contemporains, découvrirent leurs merveilles aux yeux éblouis des visiteurs du Nord. D'abord, à un quart de mille de Rome, la villa Borghèse, au milieu de son beau jardin orné de fontaines, décorée de statues et de peintures, tant au dehors qu'au dedans, notamment le fameux *Gladiateur*, *Apollon* et *Daphné* et rivalisant, dit notre secrétaire, avec ces trésors du passé, une moderne statue du Cavalier Bernini. Ensuite dans la cité elle-même, la villa Ludovisio, où ils admirèrent les œuvres de Titien, de Raphaël et de Michel-Ange, bien qu'ils n'apprécièrent guère le luxe excessif d'un lit de parade tout incrusté de pierreries. Ils visitèrent aussi la villa Montaltos, près de Sainte-Marie-Majeure, célèbre par ses jets d'eau cachés, qui réservent au promeneurs des surprises fort humides.

Mais ces jets d'eau ne sont rien à côté des chutes de Fieschi, à douze milles de Rome. Près de la grande cascade qui, avec un bruit de tonnerre, retombe en une poussière d'arc-en-ciel, un Centaure appelle du cor, Pan joue de la flûte, un lion et un léopard luttent en rejetant des flots écumeux. Dans la chambre dite d'Apollon, le dieu siège environné des neuf Muses, chacune accordant un instrument de musique, tandis qu'un orgue fait entendre des sons majestueux sans le secours d'une main humaine.

Au milieu de l'appartement, une ouverture appelée « juoco d'aria » rassemble, par la force de l'eau, une telle pression d'air qu'elle fait danser une balle et rafraîchit merveilleusement, au milieu des plus fortes chaleurs, d'où, sans doute, le nom de Fieschi. La villa appartient à la princesse Rosana, qui épousa, en secondes noces, le neveu du pape régnant, D. Camillo Pamphilio. Située sur une colline, cette belle demeure domine un magnifique paysage : d'un côté les pittoresques cascades, de l'autre l'immense Campania avec, à l'horizon, la Ville Eternelle. Et pourtant cette vue grandiose n'est pas comparable à celle de Constantinople, ni même, ajoute notre Anglais, au paysage de Greenwich, qui est, certes, le plus beau de l'Europe.

* * *

A côté de la Rome de la Renaissance, nos voyageurs font une petite incursion dans la Rome antique. Le Coliseum les impressionna par ses vastes proportions; plus que les arcs de triomphe de Titus et de Septime-Sévère, celui de Constantin retint leur

(1) « Dom Cabrol », *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. X, art. 2091, par dom H. LECLERCQ.

(2) Il s'agit du patrice Jean, le fondateur légendaire. D'après les témoignages authentiques, l'édifice fut fondé au IV^e siècle par le pape Libère. Après sa reconstruction par Sixte III, l'église reçut le nom de Sainte-Marie-Majeure. Voir article de dom Leclercq déjà cité.

attention, parce qu'il glorifie l'un de leurs compatriotes. Au Capitole ils admirèrent la statue en bronze de Marc-Aurèle à cheval, si remarquable que les Vénétiens voulurent l'acheter son pesant d'or. Ils y virent aussi les statues de Constantin et de Maximien, faussement appelées Castor et Pollux, et les trophées de Marius. Dans la ville ils découvrirent la colonne de Trajan, autour de laquelle se déroulent de beaux bas-reliefs commémorant la victoire que cet empereur remporta sur les Parthes. Au sommet le pape Sixte-Quint fit placer la statue de saint Pierre en bronze doré, de même que la statue de saint Paul au-dessus de la colonne de Marc-Aurèle. Celle-ci intéressa particulièrement nos Anglais, car ils croyaient que le miracle de la « légion fulminante », qu'on y voit sculpté, avait contribué à convertir leur pays à la foi chrétienne.

* * *

Mais Rome n'est pas la capitale d'un empire en ruines, elle est le siège toujours actuel de la Papauté. Cette cour, composée surtout de clercs, n'est pas fréquentée par les femmes. Toutefois lady Catherine fut reçue en audience pontificale et fut invitée par les membres de la famille du Pape ainsi que par la principale noblesse de Rome. Les Romains lui parurent dignes de tous les éloges. Ils accueillent les étrangers avec une discrète courtoisie, sans les dévisager curieusement comme fait le peuple anglais. Ils s'habillent en noir avec une sobre élégance, sont graves et polis, en un mot, suivant l'avis de Charles-Quint, ils sont et paraissent des sages. Ils excellent dans les cérémonies et réceptions pour rendre à chacun l'honneur qui lui est dû. Ils accomplissent leurs desseins, mûrement réfléchis, avec flegme et patience. Toutes ces qualités d'éducation et de tempérament les rendent éminemment propres à la diplomatie et ils trouvent dans le culte des arts un noble dérivatif à leur gravité parfois mélancolique.

Quant au gouvernement de Rome, il est remarquable par sa justice qui fait la terreur des bandits. Les voyageurs de l'année sainte sont l'objet d'une protection spéciale afin qu'ils ne soient pas dépouillés par les voleurs ou même exploités par les commerçants. Les « sbirri » chargés de cette police se déguisent parfois en pèlerins afin de juger par eux-mêmes de la manière dont sont traités les étrangers. Toutes les victuailles doivent être affichées et si un commerçant a vendu au-dessus du prix fixé, il doit donner sa marchandise et, en plus, payer une amende.

* * *

Après avoir pleinement apprécié les attraits religieux et profanes de Rome, nos voyageurs prennent la voie du retour. Vu l'état de la jeune femme qui attend un enfant, ils sont obligés de voyager avec plus de précautions. En passant, ils visitent l'un des plus fameux sanctuaires de l'époque, la Sancta Casa de Lorette. Notre secrétaire affirme hautement, à l'encontre de l'incrédulité protestante, l'authenticité de la sainte demeure où la Vierge aurait reçu le message de l'Annonciation, et qui aurait été transportée par les anges de Nazareth en Dalmatie, puis de là, en Italie, dans les marches d'Ancône. Si de savants religieux modernes ont démontré l'origine apocryphe de ce merveilleux récit (1), cette pieuse croyance était pour lors universellement admise dans le monde catholique. Témoins les trésors qui emplissent ce sanctuaire composé d'une petite maison carrée, sans fondements, enveloppée d'une décoration en marbre blanc ornée de belles statues, le tout abrité dans une grande église. Sur l'autel se trouvait l'image de la Vierge par saint Luc, ornée de

pierres précieuses. Elle était illuminée par des chandeliers d'or massif, don de Florence, et par une rangée de lampes d'or, dont l'une fut non seulement offerte mais faite de main propre par un roi de Pologne. Parmi les innombrables ex-votos se trouvaient une statue du prince de Condé agenouillé, tout en argent, et, en outre, une reproduction en argent du château de Vincennes, cette fameuse prison où l'avaient conduit les troubles de la Fronde. D'ailleurs, dans la sacristie étaient exposées de nombreuses représentations de villes et de châteaux, tandis que les présents des personnages de très haute qualité étaient gardés sous clef. Cette incomparable collection comprenait les croix et vases donnés par Clément VIII et le neveu d'Urbain VIII, de chaînes d'or offertes par le grand général catholique de la guerre de Trente ans, Wallenstein, un précieux joyau remis par la reine de France, un cœur émaillé portant, en incrustation de diamants, l'inscription *Jesus-Maria* et qui montrait, en s'ouvrant, deux belles peintures : l'une de la Vierge, par le miniaturiste anglais Hoskins, l'autre de la reine mère d'Angleterre, Henriette de France, par le célèbre peintre flamand Van Dyck. La pieuse infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, avait offert, pour la Vierge, une robe toute brodée de perles et de diamants. Et en outre ce trésor renfermait un amas de pierres précieuses, dont un gros diamant valant 12,000 couronnes et une grande perle taillée en forme de la Vierge et de l'Enfant.

Après avoir admiré toutes ces merveilles, lady Catherine eut encore un regard pour la boutique de l'apothicaire de la petite ville qui s'enorgueillissait de pots peints par Raphaël lui-même, souvenirs si précieux que le roi de France avait vainement proposé de les échanger contre des vases d'or.

Après avoir fait leurs dévotions à Lorette, nos voyageurs se dirigèrent vers Venise par toute une série de petites villes et de gîtes de fortune qui leur réservaient parfois de rustiques surprises. Témoin ce petit village près de Ferrare où, à l'auberge, on leur déclara que la meilleure chambre était occupée par des cavaliers qui n'étaient que des vers à soie ! On leur en offrit une autre, si infestée cette fois de punaises qu'ils préférèrent dormir dans le foin. Surprise plus agréable, ils traversèrent un soir, après le coucher du soleil, un véritable nuage de petites mouches lumineuses, des lucioles. A Padoue ils s'arrêtèrent pour visiter le tombeau de saint Antoine, l'un des plus beaux d'Italie, un mausolée tout en marbre blanc où est sculptée l'histoire du populaire franciscain.

* * *

Ils arrivèrent de la sorte à Venise, la cité vierge, car jamais encore elle n'a été occupée par des armées ennemies. A juste titre on l'appelle aussi la Riche, car il semble que cette reine de l'Adriatique ait hérité de toute l'antique prospérité de l'empire romain. Elle est bâtie à cinq milles à l'intérieur de la mer, sur d'étroites avancées de terre qui ont été sans cesse élargies par l'industrie humaine afin de porter cette multitude de palais et d'églises. La plus magnifique est sans conteste Saint-Marc qui garde le corps du saint patron de Venise. Assez petite et basse, elle est merveilleusement décorée de mosaïques et de marbres. Par un privilège spécial, ils purent admirer le trésor aussi riche au sens spirituel qu'au sens matériel. Il garde, en effet, comme reliques, le doigt de saint Marc, les cheveux de la Vierge, le glaive de saint Pierre, un morceau de la sainte Croix, et, en outre, les corselets des filles d'honneur de l'impératrice sainte Hélène, tout en or battu, ornés de perles ainsi que leurs couronnes y jointes. Les pierres précieuses donnent à ce trésor une valeur inestimable : trois carboucles aussi grosses qu'un œuf de poule, le bonnet ducal entouré de perles et portant, au milieu, le plus beau diamant jamais vu, plus éblouissant que celui que possède

(1) CABROL, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. IX, 2^e part., pp. 2473-2511, article de H. LECLERCQ.

le Pape ou le gros diamant de Lorette, des vases creusés dans le grenat et l'agate, des calices d'or massif si lourds qu'il faut les soulever à deux mains. Et pourtant un ambassadeur espagnol répondit un jour à un Vénitien qui vantait ces innombrables richesses : « Tous ces trésors n'ont pas de racines, tandis que ceux de mon maître, c'est-à-dire les Indes, croissent de jour en jour. » Ensuite nos voyageurs visitèrent le palais ducal, notamment la grande chambre du Conseil, ornée de remarquables peintures et si vaste qu'elle peut contenir des milliers d'hommes. En parcourant les appartements privés ils en admirèrent la richesse, mais lady Catherine estima que leur propreté laissait grandement à désirer. Du moins la vigilance ne faisait pas défaut au gouvernement vénitien, comme le prouvaient les armements et la poudre toujours préparés pour cinq cents mousquetaires. Dans cette armurerie du palais on gardait aussi d'étranges trophées : non seulement l'armure qu'Henri IV, roi de France, envoya pour se libérer d'une grande dette, la riche armure du doge de Venise, les cottes d'armes des traîtres qui voulurent surprendre et anéantir le Sénat, mais aussi la petite arbalète d'un archer de Padoue qui s'en servit pour occire, secrètement, ses ennemis, une sorte de machine infernale, des glaives, des poignards, des haches truquées, toutes les inventions de la cruauté et de la ruse humaines. L'arsenal, le plus vaste de l'Europe, le vrai cabinet de Mars, renfermait toutes les armes nécessaires à l'équipement terrestre et maritime, des canons, des boulets, des armures, des ancres, des rames. Le tout était disposé en si bon ordre que les Vénitiens purent envoyer en mer une nouvelle galère pendant la durée d'un repas du roi de France, Henri III, qui aurait déclaré vouloir donner trois villes pour un tel arsenal. Mais nos voyageurs admirèrent surtout la magnifique galère *Le Bucentaure*, toute dorée, un véritable palais flottant qui chaque année conduit le doge et le Sénat aux fêtes des épousailles de Venise avec la mer. Ils achevèrent leur séjour par une visite à Murano, célèbre pour ses chefs-d'œuvre en cristal, et une promenade au Corso, où des milliers de gondoles manœuvrent avec élégance, emplies de seigneurs et dames souvent masquées pour garder l'incognito. Les hommes enveloppés de leurs grandes capes noires ont l'allure la plus noble et la plus virile, mais les femmes avec leur fard et leurs faux cheveux y révèlent par trop les charmes de Vénus. Aussi estimèrent-ils que le jugement de Socrate sur les Athéniennes s'appliquait également aux Vénitiennes « *melior meretrix quam uxor* ».

Nos pèlerins ne prolongèrent point, au delà de trois jours, leur résidence dans cette ville trop frivole. Ils étaient d'ailleurs pressés de regagner leur pays, et comptèrent s'arrêter seulement à Padoue pour prendre quelque repos. Mais le Ciel devait en décider autrement. Lady Catherine fut prise d'une fièvre violente que son état ne permettait guère de soigner. En vain toute la science des célèbres médecins de Padoue fut-elle mise à contribution; la malade mit au monde un enfant mort et succomba peu après. Le deuil du jeune veuf plongea toute la ville dans la désolation et l'admiration. « Car, dit notre auteur, les habitants de Padoue n'étaient point, semble-t-il, habitués à honorer leurs défunts avec tant de piété et d'amour. » Thomas Whetenhall ordonna de magnifiques funérailles pour sa chère compagne qui fut enterrée en l'église de l'Oratoire dédiée à saint Thomas de Canterbury. Ainsi le grand saint national gardait la jeune Anglaise sous son ultime protection. Son beau tombeau de marbre, exécuté à Venise, porta l'épithaphe latine composée par l'époux désolé. Il y exaltait « la noble fille des Talbot, la fidèle et tendre épouse de Thomas Whetenhall qui, refusant d'être séparée du monde par les étroites mers britanniques, avait entrepris, avec grand courage et piété, un long voyage à travers les Pays-Bas, la France et l'Italie pour gagner

le jubilé. Ce pèlerinage l'avait amenée non seulement à la Porte sainte, mais jusqu'au Saint des saints, lui avait fait franchir, non seulement les Alpes et les Apennins, mais les collines éternelles du royaume des Anges ».

Ainsi, malgré cette fin tragique, la pieuse catholique avait obtenu le couronnement spirituel de son entreprise, et l'intrépide Anglaise avait satisfait le génie d'une race qui, trouvant son berceau trop étroit, cherche à s'étendre par le vaste monde.

GHISLAINE DE BOOM,

Docteur en sciences historiques.
Bibliothécaire à la Bibliothèque Royale.

Un maître belge de l'oratorio

A l'occasion de sa nomination de commandeur de l'ordre de la Couronne, une émouvante manifestation a eu lieu à Bruges en l'honneur de Joseph Ryelandt, directeur du Conservatoire en sa ville natale. Le corps professoral du Conservatoire, et tout ce que la vieille cité et la province compte de notabilités se pressait en foule au théâtre communal, le 27 novembre dernier, pour rendre un enthousiaste hommage au compositeur éminent qui occupe une place d'avant-plan parmi les représentants les plus qualifiés de l'art musical en notre pays. La fête se rehaussa d'une magnifique exécution de l'oratorio *Maria*, de Ryelandt, dirigée par l'auteur lui-même et à laquelle un orchestre et des chœurs admirablement stylés, et des artistes très appréciés, M. Anspach, M^{mes} Thys, Gauden, Guillaume, prêtèrent leur concours.

Ne serait-ce pas le moment de retracer à grands traits en cette revue les étapes d'une carrière si noblement remplie, d'une généreuse et féconde activité artistique puisant de préférence son inspiration aux radieuses sources du dogme et de l'idéal chrétien! Disciple de notre grand Tinel, sous la direction duquel il travailla pendant quatre années, Ryelandt ne cessa de cultiver des goûts littéraires qui nous valurent plus tard un pénétrant commentaire philosophique et poétique sur les dernières sonates pour piano de Beethoven (1). L'œuvre de Ryelandt est vaste. Il a abordé avec bonheur toutes les formes de l'expression musicale. Nous ne pouvons que signaler en ce bref article la brillante série de ses compositions instrumentales, de ses œuvres pour piano, de sa musique de chambre, où le tour si personnel du jaillissement mélodique le dispute à l'aisance et à la richesse des développements. Dans le domaine vocal, les délicieux *lieder* sur texte de Guido Gezelle, les trois *Chants spirituels* et surtout l'*Idylle mystique*, qui par la chaleur de l'inspiration, la pureté du rayonnement mélodique et la ferveur du lyrisme peut être qualifiée de chef-d'œuvre du genre. Ryelandt a composé cinq *Symphonies*. La troisième renferme un mouvement lent des plus significatifs. Il se compose de deux thèmes, l'un comme l'autre de caractère religieux, le premier doux, recueilli et bien qu'énoncé dans le mode mineur, d'une gravité toute divine, le second suppliant, saturé de larmes, s'élevant vers le ciel comme une imploration. Ces deux thèmes aspirent, on le sent, à fuir les ombres douloureuses des tonalités mineures pour rentrer dans la lumière et, dans la partie centrale, s'entrecroisant avec amour comme si la voix

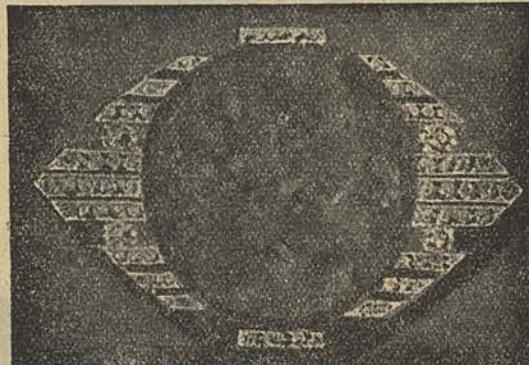
(1) Editions de Durendal 1904.

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11,88,69

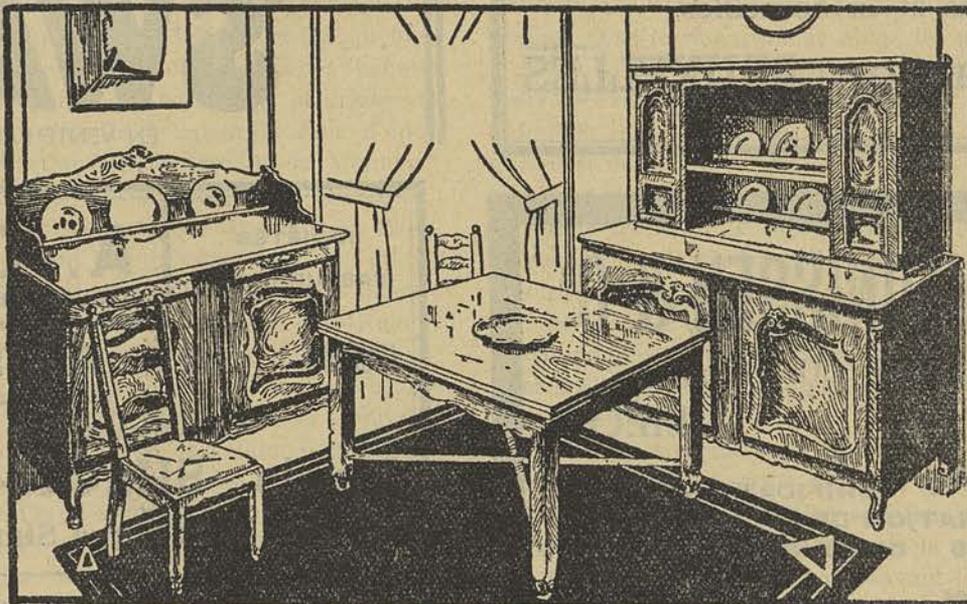


meubles
d'art

A. Van Eynde

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

POUR RENDRE VOTRE HABITATION PLUS CONFORTABLE :

LES VOLETS VAN EYCKEN

Devis gratuits sur demande

Bureaux : 21, CHAUSSÉE DE LOUVAIN

Téléphone 17.27.16

Ateliers : 30, RUE SCAILQUIN

269



PLUS
DE FORCE
ET SANTÉ
PAR
STOUT LEOPOLD

C'est une bière Léopold,
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles
53, rue Vautier, BRUXELLES

EXIGEZ LA QUALITÉ AVANT TOUT
Choisissez un "Swan"

La qualité de "SWAN" est universellement reconnue. Services réguliers, belles plumes fortes et douces.

"SWAN" vous offre le choix de deux nouveaux porte-plume ultra-modernes:

Le VISOFIL à grande capacité
Le LEVERLESS à remplissage rapide



Le 'VISOFIL' en un clin d'œil vous voyez où en est l'encre.

Le 'LEVERLESS' Pour le remplir, rien que deux demi-tours en haut.

'SWAN'
EN VENTE PARTOUT

Victor THEUNISSEN & C^o
ASSUREURS - CONSEILS
Place des Déportés, 12 LIÈGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS d'ASSURANCES **A. G. BRUXELLES** Fondées en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège
Louis SIMON-ROLLAND
Tél. 11220 23, rue Simonon C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats. — Intérêts : 5 %



LES PLUS DIFFICILES sont satisfaits lorsqu'on leur sert une cuisine préparée avec l'Extrait de Viande Liebig qui améliore les mets auxquels il est incorporé, les rend plus digestifs et facilite la préparation des plats les plus compliqués. Et songez aussi que l'Extrait de Viande Liebig vous permet de réaliser une économie considérable!



EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE

consolatrice de Dieu surplombait la voix de l'homme, ils s'éclaircissent ensuite, s'affirment en un magnifique « crescendo » pour expirer finalement en pianissimo dans une sereine extase.

Mais c'est au domaine du drame sacré et de l'oratorio qu'appartiennent les créations les plus amples et les plus émouvantes de Joseph Ryelandt. Et tout d'abord sa *Sainte-Cécile*.

En 1897, à l'âge de vingt-sept ans, Ryelandt fit la connaissance de Charles Martens, le fin littérateur, l'esthète pénétrant dont la mort prématurée en 1921 fut vivement déplorée par les nombreux amis qu'il possédait dans les cercles universitaires de Louvain. Cette rencontre providentielle marque une date importante dans la carrière artistique de Ryelandt car, outre le rare bienfait d'une amitié profonde, cimentée par la parfaite harmonie des goûts et des aspirations, elle lui assura le concours précieux d'une collaboration fidèle, déterminant l'orientation définitive de ses forces créatrices vers cette forme du drame sacré et de l'oratorio où il devait exceller. C'est en effet Charles Martens qui écrit, traduit ou disposa la presque totalité des livrets, d'une conception si poétique et heureuse, où Ryelandt devait trouver le thème de ses plus nobles inspirations.

Dans son drame de *Sainte-Cécile*, Ch. Martens condense une vision impressionnante de la Rome des martyrs. Le type traditionnel de la sainte y est renouvelé, revêtant l'aspect « non d'une résignée passive, soucieuse uniquement de garder son vœu, mais d'une amoureuse à la manière des grands mystiques, aimant d'amour Valérien, désireuse avant tout de le conquérir et de l'entraîner au martyre avec elle ». Par le charme captivant de l'efflorescence mélodieuse, par la noblesse soutenue et l'éloquente simplicité du style, surtout par les pouvoirs expressifs des thèmes passionnels, descriptifs ou religieux qui traversent et éclairent toute l'œuvre, le drame de *Sainte-Cécile* apparaît doué d'une vertu singulière. Que la direction du théâtre de la Monnaie n'ait pas encore songé à le représenter demeure chose peu explicable. Le théâtre d'Anvers, monta l'œuvre de Ryelandt en 1907 avec M^{me} Gabrielle Wybauw qui s'y montra une interprète tout à fait remarquable. Il faut citer au nombre des plus beaux moments du drame la scène entre Cécile et Valérien constituant le second acte tout entier, vaste chant d'amour dont l'accent toujours de plus en plus pénétrant s'élève en une ascension progressive et majestueuse, puis au troisième acte, la scène de l'interrogatoire de Cécile, la prophétie de la sainte, page d'une magnifique envolée et probablement la plus belle de la partition, enfin les derniers adieux de Cécile expirante couronnés par un chant lointain de voix célestes, tandis que l'orchestre entonne une dernière fois les chants du triomphe, de la joie et de l'amour divin.

À côté du drame de *Sainte-Cécile*, signalons le mystère et un acte intitulé *La Parabole des vierges*, la cantate exquise *Le Bon Pasteur* (exécution à Gand, Malines, Tournai, Angoulême et au Canada), *Le Purgatoire*, sur texte latin extrait des psaumes et exprimant les sentiments de regret, de crainte, d'espoir, d'amour et d'adoration qui luttent dans l'âme du pécheur et sont comme les stades purificateurs qui la rapprochent graduellement de son Dieu (exécution aux concerts de musique sacrée d'Anvers et au Conservatoire de Bruxelles).

Dans ses quatre grands oratorios (1), Ryelandt atteint à la pleine maturité, se révélant, en ce mode d'expression le plus élevé de l'art musical et qui est son domaine propre, comme un des plus profonds poètes de ce temps.

(1) *Avènement du Seigneur*. (Exécutions à Rotterdam en 1919 et à Arnhem en 1927.) *Maria*. (Exécutions à Bruxelles en 1920 aux Concerts Spirituels, à Courtrai, à Saint-Malo, à Lachine en Canada, deux exécutions à Gand et à Bruges.) *Agnus Dei*. (Exécutions à Bruxelles en 1921 aux Concerts Spirituels, à Gand, à Charleroi, à Louvain.) *Christus Rex*. (Deux exécutions en 1925, aux Concerts Spirituels de Bruxelles et au Conservatoire de Tournai.)

L'*Avènement du Seigneur* se compose de trois parties où sont décrites les trois formes de l'avènement du Christ, l'avènement du Verbe fait homme dans le temps et dans l'histoire, l'avènement spirituel du Christ dans l'âme chrétienne, enfin l'avènement triomphal du Seigneur au jugement dernier et universel. *Maria* retrace éloquemment dans les quatre panneaux d'un polyptique, tous les grands moments de l'existence de la Vierge, faisant resplendir ainsi l'un après l'autre les traits sublimes qui composent l'auguste physionomie de la Mère de Dieu. (*Mater salvatoris, Mater amabilis, Mater admirabilis, Mater divinae gratiae*). Voici en quels termes l'éminent critique et musicologue Ch. Van den Borren l'appréciait dans l'*Art moderne* : « Le danger était de tomber dans cette suavité mondaine à la Carlo Dolci que l'on peut reprocher à la majeure partie de la musique catholique depuis Pergolèse. Ryelandt a su éviter ces grâces fades et affectées en s'inspirant à la fois de l'austérité naïve et adorable de Schütz, de la déclamation vigoureuse de Wagner et de l'âpre et mystique douceur des harmonies franckistes : il ne résulte rien de disparate de la combinaison de ces divers éléments et Ryelandt a, d'autre part, une personnalité assez forte pour ne pas se laisser absorber entièrement par eux. Sa nature sincère, simple et grave se retrouve tout entière dans la grâce rayonnante de son récitatif, dans les effusions concentrées et pudiques de sa mélodie, dans l'architecture légère et aérienne de sa polyphonie chorale ».

Nous avons eu l'honneur de publier dans les colonnes de la *Revue catholique*, lors de leur exécution aux Concerts spirituels, des analyses détaillées de l'*Agnus Dei* et du *Christus Rex* (1). Comme nous le remarquons alors, les plus authentiques chefs-d'œuvre de musique religieuse, les *Passions* de Bach, les *Béatitudes* de Franck ne retracent qu'un fait à la vérité capital mais unique de la vie du Christ. L'*Agnus Dei* est comme une synthèse grandiose du mystère chrétien, du dogme adorable de la Rédemption avec son couronnement eucharistique et dont toute la divine économie est traduite en six tableaux concis, d'un contour net et saisissant, s'enchaînant l'un dans l'autre en une ascension émouvante. Tandis que dans l'*Agnus Dei*, le Christ apparaît comme « Prêtre et Victime de ce sacrifice unique qui fonda, par la communion du Corps et au Sang divins l'unité de l'Eglise », dans le *Christus Rex*, il est glorifié comme la « Lumière du monde » et le « Roi des âmes ».

En ces quatre oratorios, Ryelandt s'affirme un maître par la limpide beauté du verbe musical, fidèle et expressif reflet de textes puisés parmi les plus significatifs des Ecritures, par la caressante souplesse des harmonies, la monumentale ordonnance des grands ensembles vocaux trouvant leur plus haute et sereine expression dans les deux dernières parties de l'*Agnus Dei* et toute la péroraison du *Christus Rex* et, d'une façon générale, par ce caractère si personnel d'une inspiration où l'intériorité mystique et contemplative s'allie aux effusions du lyrisme le plus émouvant.

On a parfois reproché à Ryelandt de se cantonner trop délibérément dans les formes traditionnelles, de rester trop absolument étranger à l'évolution musicale contemporaine que d'invincibles aspirations entraînent vers des modes d'expression harmonique entièrement affranchis et renouvelés. Il est cependant hors de doute que la forme n'est qu'un signe, comme le vêtement de l'Idée, que l'artiste créateur est libre de le choisir à son gré, en stricte conformité avec son Idéal et son tempérament, qu'une forme très rare peut dissimuler à souhait le vide absolu de la pensée ou les pires banalités, le véritable critère de beauté résidant essentiellement dans la sincérité et la qualité de l'inspiration qui, se reflétant sur la création d'art et lui infusant la vie pro-

(1) 15 avril 1921 et 27 mars 1925.

fonde, la marque ainsi d'une empreinte typique et personnelle. Henri Ghéon dit excellemment : « Le sens profond des mots me touche davantage que leur son et leur couleur ». Les réserves dans l'éloge auxquelles je viens de faire allusion ne se sont du reste point renouvelées lors de l'audition du *Christus Rex* triomphalement accueilli aux Concerts spirituels et qui a rallié dans la critique l'unanimité des suffrages, bien que les libertés d'écriture y soient à peine plus sensibles que dans les œuvres précédentes. Peu curieux de fleurs de style, de timbres rares ou de subtilités d'écriture, Ryelandt est guidé par le désir de s'exprimer en un langage clair, aisément compris de tous, soucieux avant tout comme le disait judicieusement son collabora-

teur fidèle, Charles Martens, en une pénétrante étude écrite quelques mois avant sa mort et publiée dans la *Tribune de Saint-Gervais* (juillet-août 1921) : « de faire revivre en nous ces réalités splendides et émouvantes aux yeux du croyant qui vit sa foi : la triple venue du Christ dans ce monde, en nos âmes, au dernier jour, son sacerdoce éternel, son immolation liturgique, sa royauté en lutte avec celle du Prince du monde ». C'est ainsi que dans la noblesse du but poursuivi et atteint réside la plénitude de signification et un des aspects les plus hautement sympathiques des oratorios de Ryelandt.

GEORGES DE GOLESCO.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Neutralité scolaire et Morale sans Dieu

Pour donner la suite annoncée à l'étude de ma précédente chronique, mais en restant cette fois dans la pure région des principes, je désire rappeler quelques vérités sur l'école neutre et la morale neutre, aussi vieilles que le monde, mais qui n'ont rien perdu de leur éternelle jeunesse d'adaptation.

Je donne comme épigraphe à ces pages l'article 1374 du Code de droit canon. Après avoir, à l'article 1372, déclaré que « *c'est le droit et le très grave devoir, non seulement des parents, mais de ceux qui les remplacent, d'assurer l'éducation chrétienne des enfants* », le Code, par l'article 1374, « *interdit aux enfants catholiques de fréquenter les écoles acatholiques, les écoles neutres, les écoles mixtes, c'est-à-dire ouvertes aussi aux enfants acatholiques*. Il n'appartient qu'au seul Ordinaire du lieu (l'évêque diocésain) de décider, conformément aux instructions du Saint-Siège, en quelles circonstances et moyennant quelles précautions pour éviter tout danger de perversion la fréquentation de ces écoles peut être tolérée ».

« Restent toujours, écrit le R. P. Yves de la Brière (*Comment concilier liberté et autorité*, p. 93), les trois principes fondamentaux : l'école *hostile* est toujours interdite; l'école *neutre* n'est tolérable que dans l'impossibilité d'en fréquenter une autre, et moyennant des garanties tutélaires pour atténuer le mal et y remédier; l'école *confessionnelle* doit être réalisée pour les enfants croyants dans toute la mesure du possible. »

* * *

On entend répéter à satiété qu'au vœu de la loi scolaire de 1895 l'enseignement public est neutre. Grave erreur d'interprétation, qui ne supporte pas l'examen. A s'en rapporter au texte de la loi organique et aux déclarations dont elle fut accompagnée, en 1895, il est manifeste qu'elle n'est pas régie par le principe de la neutralité, surtout de l'absolue neutralité, de la neutralité philosophique : ce qui aurait abouti à organiser, par la laïcisation, le règne de la libre pensée. Telle n'était assurément pas la pensée du gouvernement catholique, issu de la victoire historique de 1884.

Premièrement : l'enseignement de la religion est *obligatoire*, sauf les dispenses qui ne peuvent intervenir qu'à la suite de demandes expresses spontanément formulées.

Deuxièmement, là où il n'y a pas de dissidents sur les bancs de l'école, tout l'enseignement peut être, même dans les écoles publiques, *confessionnel*.

Troisièmement, là où il y a des dissidents, il n'est pas permis à l'instruction religieuse de déborder sur l'instruction scientifique : *mais celle-ci ne peut être contraire aux croyances des élèves, et il lui est loisible de s'inspirer de Dieu, de la vie future, du décalogue*.

Telle est l'interprétation authentique du caractère religieux de la loi de 1895, donnée par Woeste, auteur du projet de loi et rapporteur.

M. Schollaert, ministre de l'Intérieur en 1895, ne cessa jamais de confirmer cette appréciation et d'attester sa pleine conformité de vues avec le rapporteur. Voici en quels termes décisifs il s'exprimait à la Chambre le 31 juillet 1895 : « Sans exception aucune, tous les orateurs ont toujours déclaré que l'enseignement devait s'inspirer de ces grandes doctrines qui, tirant leur origine du christianisme, sont devenues le domaine commun de l'humanité. Jamais, ni en 1879, ni en 1868, ni en 1842, il n'a été question d'empêcher l'instituteur d'affirmer dans sa classe l'existence de Dieu et d'enseigner les grands devoirs fixés par le décalogue. »

A vrai dire, cette évidence fut un instant obscurcie par une équivoque, mais vite dissipée. Voici cet incident parlementaire. Au Sénat, le 29 août 1895, M. de Burlet, chef du Cabinet, ayant paru esquisser sur cette question une sorte de désaccord avec les autres membres du gouvernement et le rapporteur de la loi, M. Bara, d'astucieuse mémoire, s'autorisa aussitôt de ces paroles ambiguës pour proposer un amendement ainsi conçu : « Dans les classes des écoles publiques et adoptées où se trouveront un ou plusieurs élèves dispensés de suivre le cours de religion, l'enseignement sera *neutre*. »

A cette périlleuse invite il fut ainsi répondu, dès le lendemain 30 août par M. de Burlet : « Je demande quel intérêt M. Bara et cette assemblée pourraient avoir de faire mettre dans la loi un texte qui a précisément la portée des déclarations faites; à part le mot *neutre*, auquel nous attachons un sens inacceptable, tandis que les mots *non-confessionnel* rendent mieux notre pensée. »

On le voit, pour délicate qu'elle soit, la distinction est lumineuse. M. de Burlet répudiait le caractère de neutralité absolue que M. Bara voulait infliger à l'enseignement, mais admettait, en certains cas, sa non-confessionnalité. De ce qu'un enseignement

Chocolat Côte d'Or

LE

BON

CHOCOLAT



Organise
du 1^{er} juin au 1^{er} décembre 1936
le ONZIÈME CONCOURS
des familles nombreuses
cent mille francs de prix en espèces

Avant d'acheter
des cigares

adressez-vous à la Maison

A. ZABIA

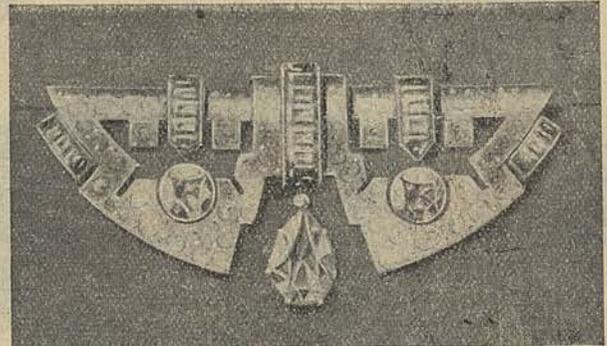
24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles

vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de La Havane
Cigares de la Jamaïque
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



GRAND CLIP — TRANSFORMABLE EN
BROCHE ET EN DEUX PETITS CLIPS



CLIP D'OREILLE

Projets de transformation
de bijoux

25, avenue de la Toison d'Or

n'est pas confessionnel, ne s'inspire pas directement du dogme catholique, il ne suit pas du tout qu'il ne puisse être basé sur les grandes vérités qui constituent les fondements de la société civilisée. Telle est la signification de la loi de 1895, telle est la vraie doctrine à laquelle il faut toujours ramener les contradicteurs.

Reste la pitoyable rengaine de l'inconstitutionnalité.

Pour avoir proclamé la liberté des cultes, l'Etat moderne ne connaîtrait ni Dieu, ni morale et les écoles publiques ne devraient pas les connaître davantage.

On a bien répondu en arguant du fait que les pères de famille dont les maîtres ne sont que les délégués, veulent, en immense majorité, à raison, je crois, de 90%, un enseignement inspiré par la religion et la morale.

Mais, en outre, où voit-on que l'Etat ignore la morale traditionnelle, la morale en vigueur au sein de la nation, la morale chrétienne après tout, lui qui est appelé chaque jour à en appliquer les principes dans ses lois pénales comme dans ses lois civiles. De quel droit bannirait-il des écoles cette morale, à base nécessairement divine, qui régit la société, sans laquelle il n'y aurait plus ni autorité, ni liberté?

Sous le faux prétexte du fétichisme constitutionnel, entendra-t-on nous faire rétrograder jusqu'à la barbarie?

Après cela, il n'y a plus à épiloguer sur la volonté formelle du législateur et la violation de la loi devrait être sanctionnée.

* * *

Le cheval de bataille des partisans de la neutralité scolaire, c'est que la raison par elle-même est capable de créer une morale, c'est-à-dire de fonder une obligation. Ils en appellent à la morale sans Dieu, à la morale indépendante.

Il ne faut pas se lasser de les réfuter.

Qui dit obligation suppose nécessairement deux termes : un supérieur, une autorité d'où l'obligation émane; un inférieur tenu d'obéir. Or, que le bien soit une injonction de ma volonté, ou une conception de ma raison, le *moi* reste toujours seul en face de lui-même, et, dès lors, plus d'obligation en l'absence du maître. Pas trop commode d'être sujet de soi-même. Ils nous la baillent belle ceux qui se redressent en disant : « Je ne relève que de moi. » Une telle loi, on l'enfourche comme une bicyclette et on la manœuvre à son gré.

Nul ne peut se faire loi à soi-même. Pour que ma volonté soit liée, il faut quelqu'un qui la lie. Un de mes semblables? Ah! permettez : personne, par lui-même, n'a aucun titre à faire plier sous la sienne la volonté d'un autre homme, son égal en droit de nature. Qui alors? C'est ici que la morale indépendante fait faillite en découvrant son irrémédiable impuissance.

Sans doute ses défenseurs s'entortillent dans des sophismes spécieux : il les faut démasquer.

Est-ce que je ne m'oblige pas moi-même, lorsque, par promesse, je m'engage à faire ou donner quelque chose? Réponse. Si, en pareil cas, vous êtes obligé, c'est en vertu de la loi, supérieure et antérieure à votre volonté, qu'il faut garder la parole donnée. Cette loi, ce n'est pas vous qui l'avez portée : en donnant votre parole, vous vous rangez sous son autorité. Ce n'est pas vous qui créez l'obligation, vous posez la condition de son application à votre cas.

On insiste. On se drape majestueusement dans l'autorité souveraine et absolue de la Raison. Quoi! Elle nous impose des principes que nous ne pouvons contredire sans tomber dans l'absurde, et pourquoi donc serait-elle incapable de nous imposer des lois que nous ne pouvons violer sans tomber dans l'injuste?

Distinguons : l'unique moyen de ne pas confondre. Faculté de connaître, la raison peut vous imposer la nécessité de penser :

c'est ce qu'on appelle une évidence, mais non pas la nécessité d'agir, c'est ce qu'on appelle une obligation, un devoir. A la raison de juger, elle n'a pas à commander. Elle peut dire : « Si tu veux m'être conforme, être raisonnable, il ne faut pas voler, tromper, mentir. » Elle n'a pas qualité pour enjoindre formellement : « Tu ne mentiras pas, tu ne tromperas pas, tu ne voleras pas. »

Et les adversaires de se retrancher dans cet éternel débat derrière la valeur absolue du Bien en soi, de se réclamer de sa beauté intrinsèque. « Le Bien, s'écrient-ils, s'affirme victorieusement. Il subjugué la volonté parce qu'il apparaît dans la splendeur d'une conformité parfaite avec la nature humaine. N'est-ce pas une irrésistible puissance? »

Et certes, il est aisé à la raison de prouver qu'il est bien, qu'il est beau, qu'il est convenable d'observer l'ordre, de tendre à la perfection harmonieuse de notre être. Elle peut invoquer la dignité, l'honneur, la solidarité, la primauté de l'esprit. Mais tout cela ne m'oblige pas : devant toutes ces vues de ma raison, je me sens libre et indépendant.

Qu'on m'entende! De toutes ces nobles considérations il peut jaillir une moralité très élevée, à titre d'idéal, de conseil, d'entraînement, de haute convenance, mais en faire sortir une obligation stricte, un devoir impératif : non pas. Pourquoi? Parce que, quelle que soit la beauté, l'utilité, la grandeur de l'ordre moral, si vous ne montrez pas, à la base de cet ordre, une volonté distincte de la mienne, une souveraine autorité me commandant, avec une puissance absolue, de respecter cet ordre; lâchons le mot, s'il n'y a pas de Dieu qui me tienne sous l'étreinte de sa loi, je ne me sens pas dominé, je respecterai l'ordre ou je le violerai, selon mes dispositions actuelles.

Chassez Dieu de la morale, de l'école! Que vous reste-t-il? Un impératif hypothétique, un devoir relatif qui peut se formuler ainsi : « Si vous voulez être honnête, vous devez garder l'ordre. »

Mais, si je ne veux pas, moi, s'il me plaît de préférer le plaisir à l'honneur, la volupté à la dignité, au nom de quel principe, supérieur à l'humanité, en dehors de Dieu, courbez-vous ma liberté sous le joug du devoir?

Et j'accorde volontiers que cette morale de convenance, cette morale esthétique, fondée sur la pure raison, puisse agir sur un philosophe placide qui médite à loisir devant son bureau d'ébène, les pieds dans sa chancelière, enveloppé dans une douce quiétude, soit! Et, encore, je ne m'y fierais pas trop.

Mais, à coup sûr, se flatter de brider les passions frémissantes avec ces libellés pompeux de sagesse purement humaine, à la manière de Kant : « *Traite toujours l'humanité en toi et dans tous les autres comme une fin et jamais comme un moyen* », ou encore, selon la dictée de feu M. Denis, le solennel philosophe du socialisme : « *Conduis-toi de façon à être mieux incorporé à la collectivité humaine, telle qu'elle nous apparaît dans la relativité de ses phénomènes.* » Ah! tenir ce langage dont la vacuité égale la profondeur, balancer cette baudruche gonflée devant l'homme passionné, mordu par le désir, devant l'homme d'affaires hypnotisé par le mirage de l'argent : ah! c'est une inconcevable naïveté.

S'il n'y a pas de Dieu, personnel et vivant, qui se dresse au-dessus de l'homme et lui intime la loi du devoir par une injonction indéclinable, est-ce que l'homme de désir ou de proie aurait à se gêner?

Quoi! je ne suis qu'un amas de molécules assemblées par le hasard, système qui bientôt sera dissous par le jeu des forces chimico-physiques; en dehors de cela, rien, sinon, peut-être, un Dieu vague, impersonnel, et vous prétendez que le groupe moléculaire A que je suis respecte, vénère, aime, serve les autres agrégats B, C, D qui m'environnent, me choquent, contrarient mon bonheur? Allons donc! Vous ne connaissez pas la logique des passions.

De deux choses l'une — et c'est la conclusion de ce débat — ou la raison humaine fait la loi ou elle se contente de la constater et de la notifier. Si elle la fait, elle peut la défaire, et, dès lors, la morale vacille sur sa base. Si elle se borne à la constater, elle doit remonter à une autorité qui lui est supérieure, à une intelligence transcendante qui a établi l'ordre, à une volonté suprême qui en exige l'observation. *Pas de loi morale sans un Législateur divin.*

Ecrivez cette sentence en lettres d'or au frontispice des écoles et vous ferez reculer le communisme.

Que si vous y gravez cette formule impie : *Défense à Dieu d'entrer*, vous ouvrez à deux battants la porte au communisme.

Je dois bien ajouter un mot à l'adresse des philosophes. Je ne dis pas que le fondement de la morale est l'unique volonté de Dieu. En réalité, le devoir repose à la fois et indissolublement sur la nature de l'homme et la volonté de Dieu. J'ai trouvé cette juste pensée dans Lahr: « La nature humaine, idéalisée par la raison, en fournit la *matière*, qui est le *bien*; la volonté divine lui donne sa *forme* obligatoire qui en fait un devoir proprement dit. »

Le Bien, le Devoir, le Bonheur : trilogie de la Morale qui appelle Dieu à triple titre : Sagesse ordonnatrice. Autorité législatrice, Justice souveraine.

J. SCHYRGENS.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

L'ALLEMAGNE

MAITRESSE DE « L'HEURE H »

De M. André Tardieu dans Gringoire :

Ce que l'Allemagne, par l'éclat du 15 novembre, où elle a, sans nécessité, arboré à nouveau la politique du chiffon de papier, vient d'achever, c'est une opération commencée il y a seize ans.

L'Allemagne s'était, pendant ces seize années, affranchie de tous les articles de la paix qui visaient les responsabilités de la guerre (1920); les délais d'évacuation (1928); les réparations (1932); l'intangibilité des traités (1933); la limitation des armements (1935); l'occupation de la Sarre et la neutralisation rhénane (1936).

Au service de cet effort d'une magnifique continuité, l'Allemagne avait employé les moyens les plus opposés et les hommes les plus divers; la résistance active et la résistance passive; la finasserie et la brutalité; M. Marx, M. Cuno, M. Stresemann, M. Luther, M. Brüning, le général von Schleicher, M. von Papen et M. Hitler.

En faisant ce qu'elle vient de faire, l'Allemagne annonce la conclusion.

LE TOURNANT

Avec cette conclusion, l'Allemagne est débarrassée de tout le traité de Versailles, — de tout le traité, sauf une seule exception, qui est celle des clauses territoriales.

Ces clauses, lequel de nos Français oublieux s'en souvient encore? Je les rappelle.

Les unes ont fixé les frontières coloniales (Togo, Cameroun, Sud-Ouest Africain, Est Africain, Kiao-Tchéou, Nouvelle-Guinée, Carolines, Marshall, Mariannes, Samoa). Les autres ont fixé les frontières européennes (Alsace-Lorraine, Eupen, Malmédy, Moresnet, Slesvig, Dantzig, couloir polonais, Memel, Silésie).

Des traités de paix de 1919, ces clauses sont, après la dernière répudiation du 15 novembre, les seules qui demeurent. Et c'est ce trait qui, si je ne me trompe, définit la situation présente.

Est-il, en effet, permis de supposer que les articles territoriaux de la paix soient les seuls que l'Allemagne excepte de sa générale volonté de reprise? C'est impossible.

Peut-on croire que l'Allemagne, ayant tout revendiqué et tout obtenu, ait renoncé à ces territoires, qu'elle colore, comme siens sur les atlas de ses écoliers et que M. Goebbels affirme, chaque semaine, lui avoir été volés? Certainement non! Alors?

Alors, cela signifie que l'Allemagne entend, autant et plus que tout le reste, reprendre les territoires dont il s'agit.

Mais cela signifie aussi que, quelque confiance qu'elle fasse à la débilite éprouvée de ses interlocuteurs, elle redoute tout de même, si elle éclatera, au lieu d'un engagement, une frontière, le risque d'une guerre, à laquelle elle n'est pas prête et à laquelle elle se prépare par les moyens ci-dessus rappelés.

LE PROBLÈME DE LA GUERRE

Ainsi se trouve posé le problème de la guerre.

Que cette guerre doive être prochaine, c'est possible. Mais rien ne le prouve.

Qu'elle soit certaine, tout le démontre, et seuls, des insensés, pourraient le contester.

Que l'Allemagne, qui la perdra peut-être, soit maîtresse de l'heure où elle éclatera, c'est l'évidence. Et cette évidence est le grand fait nouveau de l'année finissante.

Il y a, en 1936, menace de guerre. Et cette menace n'est pas moins lumineuse que ne furent ou celle qui pesa sur la France de 1865 à 1870, ou celle qui s'appesantit sur elle de 1911 à 1914.

Personne ne peut fixer la date où la chose arrivera. Mais la chose arrivera.

Les Français et les Européens, qui ne le comprennent pas, sont pareils aux aveugles en marche du tableau de Breughel.

QUOI EN FACE?

Il y a des Anglais qui semblent ouvrir les yeux.

L'autre jour, M. Winston Churchill, dans un discours d'une rare violence, a renouvelé, aux Communes, le cri d'alarme tardif de M. Charles Humbert en 1914. M. Daladier, chez nous, s'est borné à balbutier, devant la commission de l'armée, de vagues avertissements.

M. Churchill a dit aussi, et c'est vrai, que la paix n'aurait rien à craindre si, pour la défendre, on réunissait les flottes de Nelson et les armées de Napoléon. Mais où sont Nelson et ses flottes? Où sont Napoléon et ses armées?

LA FOLIE D'ÉRASME

D'un très bel article du grand écrivain catholique italien dans les Nouvelles littéraires :

Erasmus déteste la foi parce que toute passion l'irrite, parce qu'il n'aime pas les hommes, parce qu'il hait la vie.

Dans la *Philosophia Christi* il a fait pour la religion ce que Socrate voulait faire pour la philosophie : la ramener du ciel sur la terre, ce qui veut dire réduire religion et philosophie au commun dénominateur d'une morale trop humaine. Dans l'*Eloge de la folie*, au contraire, il la reconduit au ciel en l'identifiant avec la folie, c'est-à-dire en la rapprochant de l'absurdité du délire. Dans un réquisitoire contre la vie, il fallait cette démolition implicite de la foi, qui est la substance même de la vie et non pas seulement de la religion. L'*Eloge de la folie* permet à Erasme d'épancher sa haine du monde, une haine qui n'est pas chrétienne parce qu'elle s'accompagne de l'effroi de la mort — et son secret mépris des hommes. Son idéal est de vivre entouré de solitude et de silence dans un sépulchre tapissé de livres, au milieu d'une nécropole de bibliothèques, entouré de feuilles couvertes d'écriture et de feuilles à couvrir d'écriture.

La vie est bruyante et vulgaire, grossière et dangereuse. Elle n'est supportable, pour les instincts d'Erasmus, qu'embaumée dans les parchemins, réduite à l'état de signe mort et de document littéraire. Erasmus a peur de la vie; voilà pourquoi il la

dédaigne et la bafoue. Terreur de la vie, cela veut dire terreur des responsabilités; et l'*Eloge de la folie* confirme cette identité : cette lâcheté.

Si tous les hommes sont fous, il n'y a plus de faute, plus de péché, plus de responsabilité. Le fou n'est pas coupable, il est irresponsable; il est irresponsable parce qu'il n'est pas libre. La haine qu'Erasmus a de la vie lui fait risquer de se trouver d'accord avec le Serf-Arbitre de son grand ennemi Luther.

Mais chez les amants de la Mort, l'orgueil survit : l'illusion inavouée d'être unique. L'essence de cette ironique, sarcastique danse des fous, c'est ceci : tous les hommes sont fous; moi seul, Didier Erasmus, de Rotterdam, qui sais découvrir la folie d'autrui, je suis sage.

Aveu implicite, mais clair du malade. Le vrai sage doute toujours de sa sagesse, comme l'authentique savant redoute d'être ignorant, comme le futur saint se tient pour un pécheur. Celui qui voit la folie partout sauf en lui ne saurait avoir l'esprit sain. Erasmus a voulu s'amuser aux dépens du genre humain devenu fou. Il est puni. Il a révélé sans le vouloir la maladie de son esprit.

La folie d'Erasmus, on la trouve plus ou moins chez tous les intellectuels de type sénile et livresque. Mais elle est, chez lui, particulièrement grave. Symptômes principaux : défiance et hostilité à l'endroit du monde réel : on croit que comprendre est plus que créer, se ressouvenir plus qu'agir, que la dialectique vaut mieux que la passion, l'intuition, l'inspiration. Ces symptômes se ramènent à un seul : préférer et chercher ce qui ressemble à la mort et rapproche d'elle, suspecter ou bafouer tout ce qui ressemble à la vie ou rapproche d'elle.

Erasmus de Rotterdam est un monomane craintif. Pour s'être complu à montrer la folie de ses semblables, il a révélé et aggravé la sienne.

MUSSOLINI ET SON PEUPLE

M. René Benjamin commence dans la Revue universelle un « Mussolini et son peuple » qui nous promet un livre captivant. Nous en détachons de ce premier article la très belle page que voici. La scène se passe un soir, à Rome, près d'une fontaine.

Comment s'appelaient-elle? Hélas! elle ne le dit pas. Elle m'apprit seulement qu'elle était venue en Italie pour étudier les syndicats et les corporations.

A ces mots je m'écriai :

— Oh! madame, racontez-moi cela!

Apprendre d'une telle bouche ce qui me semblait si ardu et d'un ennui fatal!

Elle ne se fit pas prier; et c'est là que je connus qu'elle avait toutes les royautés : elle mit de l'âme à m'expliquer ce qu'elle avait vu et compris... dans des bureaux.

Comment peindre cette soirée? C'était si surprenant une femme de mon pays venant m'aider tout à coup de la grâce de son esprit!

— Je me demande, dit-elle en s'animant, si ces gens connaissent leur bonheur. Ils l'éprouvent, bien sûr, mais savent-ils comme c'est rare, dans l'histoire d'une nation, de posséder un homme tel que celui qu'ils ont? Un être de génie, le seul en Europe à avoir vu, sitôt après la paix, que la guerre était la liquidation d'une époque!... Le plus beau chez lui c'est l'audace. Il est né pour l'action hardie. Suivez-le d'année en année. Instituteur, il s'aperçoit qu'on n'agit pas dans une classe : il s'enfuit. Socialiste, qu'on n'agit pas dans le parti : il en sort. Italien, qu'on n'agit pas quand on est neutre : et il exige la guerre. La paix signée, qu'on ne peut rien faire des libéraux : il les chasse. Il y a des rats qui passent la tête, les francs-maçons : il les enterre. Une classe chancelle, la bourgeoisie : face à son égoïsme et à ses bas intérêts, il dresse un idéal, celui d'une grande nation, et c'est un coup dont elle meurt!

Elle était étonnante de vie, d'une parole nette comme ses idées... Et si gaie! Et si belle!

— Je ne sais pas qui pleurera la bourgeoisie! fit-elle avec un air d'aristocrate impitoyable.

Et les trois bracelets tintèrent sur ces mots

— Certainement pas moi!... La pauvre! reprit-elle. Elle n'a eu qu'un souci : son argent... et elle ne l'a pas gardé! On l'a

volée, pillée, réduite à rien. Quelle faillite! Heureusement qu'elle a donné quelques artistes, des médecins, des missionnaires, même des héros. Mais son histoire de sous est lamentable!... Mussolini lui a tourné le dos tout de suite. Dès 23 il annonçait : « C'est pour le peuple que nous nous battons! » Mais comme chaque fois qu'il dit « le peuple » il a peur d'être démagogique, il ajoutait : « Nous préparons les classes ouvrières aux places de direction, ne serait-ce que pour les convaincre qu'il n'est pas facile... de diriger. » C'est à ces traits qu'on reconnaît le grand esprit.

Elle avait le port de tête de la Victoire heureuse, en parlant du génie. La voix ne s'élevait pas; mais le cou sur les épaules était pour les idées le plus ravissant soutien. Tout le monde d'ailleurs était conquis! Personne ne la comprenait; ils l'écoutaient tous.

Sans se lasser, elle m'expliqua qu'elle venait de Florence, hélas! pas pour revoir les chefs-d'œuvre des Offices!... Mais sur ce regret elle reprit vite :

— J'ai tort... L'œuvre de Mussolini est une autre œuvre d'art.

Elle avait visité l'Union des syndicats fascistes de l'industrie. Une maison sur un quai de l'Arno, près de ce pont de la Trinité, construit à la Renaissance, et dont l'arche du milieu est l'une des plus belles courbes, une des plus libres, une des plus amples que les hommes aient tracées. En l'évoquant, cette femme me la rappelait : je la retrouvais sur sa taille. J'eus envie de lui dire, mais ce fut elle qui me dit :

— J'ai vu tous les bureaux! On ne m'a fait grâce d'aucun! Je n'ai rien dit : ils ouvraient tous sur le fleuve et son pont! Et puis, fit-elle dans un sourire qui l'éclaira, j'étais conduite par un homme qui croyait : quoi de plus beau? Il croyait au Duce, à l'avenir de son pays, au soulagement de la vie ouvrière. Les premiers résultats sont beaux! La semaine de quarante heures, le contrat collectif, les vacances payées, les intérêts du travailleur garantis quand l'entreprise périclète ou qu'elle est cédée, quand lui-même part pour l'armée ou qu'il tombe malade, tout ce qu'on a laissé prendre ailleurs par le hargne, les grèves, la violence, Mussolini, que les ouvriers du monde entier détestent, a su faire de tout cela un cadeau spontané pour les ouvriers italiens. Il leur a créé la charte du travail, une des grandes choses du siècle. Sans le dire, en l'exécutant, nos socialistes croient l'imiter. Mais dans la haine qu'imiterait-on de ce qu'il eut de génial dans l'amour?

— L'amour, il sut le créer... avant la charte! Pour la charte il fallait peser, prévoir. Pour l'amour un élan suffit! Avant toute chose, il a dénoncé l'infamie qu'est la lutte des classes, et pour que le patron et l'ouvrier puissent être heureux, l'un de donner, l'autre de recevoir, il les a mis sur le même plan, *le plan national*. Rien qu'en étant humain, il leur a fait comprendre qu'ils travaillaient de concert au bien de la patrie, et que ce bien avait sur leur un droit d'aïnesse. Il a porté l'ouvrier à l'amour de son pays : voilà peut-être le plus beau trait du fascisme! Il a dit et redit que sans idéal l'homme reste une bête, et que si la révolution n'avait eu pour but que de mieux manger, c'eût été bien inutile de la risquer! A ces paroles, ils se sont regardés, ceux qui croyaient être des ennemis, et ils ont découvert ensemble un admirable sentiment. Vous rappelez-vous ce qu'on raconte de la Vénus de Cyrène? C'est un obus, en Lybie, qui l'a détournée, au cours d'une bataille. Le sable s'est soulevé... elle est apparue! Elle était d'une beauté si émouvante que le combat cessa. Les adversaires se sont trouvés les uns contre les autres, et non plus pour se tuer, mais pour admirer une déesse! Eh bien, fit-elle d'une voix qui avait le beau mouvement de la conviction, Mussolini vient de renouveler cette scène. Au lieu de Vénus, la Patrie. Elle aussi elle était enfouie. Il a découvert son visage, et su, pour elle, joindre des mains qui se menaçaient.

Elle conclut : « Celui-là peut s'appeler un révolutionnaire! »

Je l'écoutais; je la regardais; j'étais sous le charme. Je me disais : « Femme, ah! femme, comme à tout vous donnez du prix! » Me devina-t-elle? Elle prit un air juriste pour me confier :

— Mussolini nous a prouvé que l'homme n'est pas qu'économique! « L'homme est varié! L'homme est complexe! L'homme peut être un guerrier! L'homme peut devenir un saint! » Ce sont ses propres paroles au Conseil national des corporations. Ailleurs, il n'a cessé d'affirmer qu'il reconnaissait la propriété... à condition que le propriétaire l'utilisât, qu'il aimait la féconde initiative privée... à condition qu'elle fût féconde. Sinon l'Etat contrôlerait. C'était déjà la politique des syndicats et des corpo-

raisons. Mais... dit-elle, en éclatant de rire, je vous fais une conférence, et je suis intarissable, comme la fontaine de Trévi!

C'est-à-dire qu'à travers son esprit tout devenait limpide, telle cette eau virginale! On aime à dire en France que la corporation en Italie n'est qu'un essai ou un espoir. Pas du tout. J'appris d'elle qu'elle existait, fonctionnait, qu'elle avait eu les plus beaux effets pour résister avec sagesse, patience, calcul à la contrainte, de cinquante-deux nations sanctionneuses.

Elle était charmante surtout, décrivant les bureaux où elle était passée. Des bureaux... ne sont que des bureaux. Et trop de bureaux, quel danger! Pourvu que le fascisme, lui aussi, ne s'anémie pas par les bureaux! Mais d'après elle, il y avait partout dans ces bureaux de l'Union des syndicats, des bureaucrates à l'état d'euphorie, et des ouvriers qui après le travail, venaient par bonne volonté travailler encore, et gratuitement à l'œuvre de tous. Ils étaient nommés par leurs camarades, pas pour une semaine, ni pour un mois, pour deux ans!

— Il y a là, dit-elle, un phénomène de dévouement dans le bonheur, partout visible en Italie.

Elle regarda de tous ses yeux les scènes heureuses qui se composaient autour de cette fontaine. Elle dut se dire : « Jamais je ne retrouverai un lieu pareil pour me faire comprendre. » Et sur une question de moi, la main posée sur la margelle, elle m'expliqua sans pédantisme le fonctionnement de la corporation, qui intervient, quand il y a discussion entre les syndicats. La corporation a pour but d'unir les syndicats, ou du moins, c'est une de ses fonctions : elle en a trois. D'abord, cette fonction conciliatrice. Un représentant des ouvriers, un représentant des patrons, un représentant de l'Etat, un représentant du parti fasciste, à eux quatre décident des conflits. Ensuite, une fonction consultative : elle renseigne l'Etat sur la marche de tout ce qui regarde la corporation. Enfin, elle régleme la production, selon les besoins nationaux et internationaux.

Après cet exposé, j'avais tout compris... sans avoir vu de bureaux! En vérité, j'aurais parlé fascisme, syndicats, corporations la nuit entière, mais elle se leva. Son cocher venait de sortir de la boutique de vins. Il rayonnait dans l'ombre. Elle, en pleine lumière, était la grâce et la raison. Elle dit encore :

— Mussolini fait en politique ce que Michel-Ange fit en sculpture. De la matière il dégage l'esprit. On traverse des groupements, des associations, des organisations. Tout cela pourrait être fastidieux. Partout on voit des visages spiritualisés.

Sa belle main se leva, et elle me fit : « C'est beau! »

LA RÉVOLUTION TRAHIE

Sous ce titre, Léon Trotski vient de publier un livre passionnant (chez Grasset, à Paris). L'opposition entre l'idéal des révolutionnaires russes de la première heure et le stalinisme y est dénoncé de main de maître. Trotski accuse des hommes. Mais comment se défendre de l'impression que c'est la nature humaine qui a causé la faillite de doctrines chimériques et de vues profondément inhumaines? La Russie soviétique d'aujourd'hui est loin, très loin, de l'égalité, de la fraternité, et surtout de la désétatisation, c'est-à-dire de la disparition progressive de l'autorité et de l'ingérence de l'autorité. Loin du socialisme, plus loin encore du communisme rêvé par les Lénine et les Trotski, La réalité s'est vengée. Et elle se vengera de plus en plus. Pourvu qu'à un moment donné, d'une façon ou d'une autre, l'Évangile puisse « rentrer » en scène...

A l'intention de nos lecteurs nous reproduisons ici quelques passages caractéristiques du livre de Trotski, œuvre dont nous recommandons vivement la lecture à tous ceux que préoccupe le problème communiste.

Le développement économique et culturel de l'U. R. S. S. a déjà passé par plusieurs phases, sans atteindre encore — loin de là — l'équilibre interne. Si l'on considère que l'objet du socialisme est de créer une société sans classes, fondée sur la solidarité et la satisfaction harmonieuses de tous les besoins, il n'y a pas encore, en ce sens fondamental, le moindre socialisme en U. R. S. S. Il est vrai que les contradictions de la société soviétique diffèrent profondément, par leur nature, de celles du

capitalisme; elles n'en sont pas moins très âpres. Elles s'expriment par l'inégalité matérielle et culturelle, par la répression, par la formation de groupements politiques, par la lutte des fractions du parti. Le régime policier assourdit et déforme la lutte politique, sans l'éliminer. Les idées mises à l'index exercent à chaque pas leur influence sur la politique du gouvernement, qu'elles fécondent ou contrarient.

La technique moderne est loin de donner en U. R. S. S. les mêmes résultats que dans sa patrie capitaliste.

Les succès globaux de l'industrie lourde constituent une conquête inappréciable : on ne peut bâtir que sur ces fondations-là; mais c'est dans la production des détails les plus fins qu'une économie moderne fait ses preuves. A cet égard on est encore très en retard.

Le tracteur fait l'orgueil de l'industrie soviétique. Mais le coefficient d'utilisation des tracteurs est très bas. Au cours du dernier exercice économique, 81 % des tracteurs durent subir des réparations capitales et bon nombre d'entre ces machines se trouvèrent hors d'usage au beau milieu du travail des champs. D'après certains calculs, les Stations de Machines et Tracteurs ne couvriront leurs frais qu'avec des récoltes de 20 à 22 quintaux de grains par hectare. Maintenant que le rendement moyen de l'hectare n'atteint pas la moitié de ce chiffre, l'Etat est obligé de couvrir des déficits qui se montent à des milliards.

La situation des transports automobiles est plus mauvaise encore. Un camion parcourt en Amérique 60.000, 80.000 et même 100.000 kilomètres par an; il n'en parcourt en U. R. S. S. que 20.000, trois à quatre fois moins. Sur cent machines, cinquante-cinq sont sur la route, les autres en réparation ou dans l'attente de réparations. Le coût des réparations dépasse deux fois le coût total de la production des nouvelles machines. Rien d'étonnant à ce que, de l'avis de la Commission gouvernementale de contrôle, « le transport automobile soit pour le prix de revient de la production une charge exceptionnellement lourde ».

Les espérances utopiques du communisme de guerre ont été, par la suite, soumises à une critique extrêmement sévère et juste à bien des égards. L'erreur théorique commise par le parti gouvernant resterait pourtant tout à fait inexplicable si l'on perdait de vue que tous les calculs se fondaient à l'époque sur l'attente d'une victoire prochaine de la révolution en Occident. On considérait comme allant de soi que le prolétariat allemand victorieux, escomptant un remboursement ultérieur en produits alimentaires et matières premières, ravitaillerait la Russie des Soviets en machines, en articles manufacturés, et lui fournirait aussi des dizaines de milliers d'ouvriers hautement qualifiés, de techniciens et d'organiseurs. A n'en pas douter, si la révolution avait triomphé en Allemagne — et la social-démocratie empêcha seule son triomphe — le développement économique de l'U. R. S. S., comme celui de l'Allemagne elle-même, se serait poursuivi à pas de géant, si bien que les destinées de l'Europe et du monde se présenteraient aujourd'hui sous un aspect autrement favorable. On peut néanmoins dire en toute assurance que, même dans cette heureuse hypothèse, il aurait fallu renoncer à la répartition des produits par l'Etat et revenir aux méthodes commerciales.

A vingt-cinq millions de foyers paysans isolés et égoïstes qui hier encore étaient les seuls moteurs de l'agriculture, — faibles comme la rosse du moujik, mais des moteurs tout de même, — la bureaucratie tenta de substituer d'un seul geste le commandement de deux cent mille conseils d'administration de kolkhozes, dépourvus de moyens techniques, de connaissances agronomiques et d'appui parmi les ruraux eux-mêmes. Les conséquences destructrices de cette aventure ne tardèrent pas à se faire sentir pour durer des années. La récolte globale de céréales qui avait atteint, en 1930, 835 millions de quintaux tomba dans les deux années suivantes au-dessous de 700 millions. Cette différence ne paraît pas catastrophique en elle-même; mais elle signifiait justement la perte de la quantité de blé nécessaire aux villes

avant qu'elles ne s'habituaient à des rations de famine. Les cultures techniques étaient plus mal en point encore. A la veille de la collectivisation, la production du sucre avait atteint près de 109 millions de pouds (le poud vaut 16 kilos 800 gr.), pour tomber deux ans plus tard, en pleine collectivisation complète, par suite du manque de betteraves, à 48 millions de pouds, soit à moins de moitié. Mais l'ouragan le plus dévastateur passa sur le cheptel des campagnes: Le nombre des chevaux tomba de 55 %; de 34,6 millions en 1929, à 15,6 millions en 1934; les bêtes à cornes tombèrent de 30,7 millions à 19,5, soit de 40 %; les porcs, de 55 %; les moutons, de 66 %. Les pertes en hommes — de faim, de froid, par suite des épidémies et de la répression — n'ont malheureusement pas été enregistrées avec autant d'exactitude que les pertes en bétail; mais elles se chiffrent aussi par millions. La responsabilité n'en incombe pas à la collectivisation, mais aux méthodes aveugles, hasardeuses et violentes avec lesquelles on l'appliqua. La bureaucratie n'avait rien prévu. Le statut même des kolkhozes, qui tentait de lier l'intérêt individuel du paysan à l'intérêt collectif, ne fut publié qu'après que les campagnes aient été cruellement ravagées.

Cet avertissement n'était pas exagéré: jamais encore le souffle de la mort n'avait flotté si bas sur le territoire de la révolution d'octobre que pendant les années de la collectivisation complète. Le mécontentement, l'insécurité, la répression déchiraient le pays. Un système monétaire désorganisé; la superposition des prix maximum fixés par l'Etat, des prix « conventionnels » et des prix du marché libre; le passage d'un simulacre de commerce entre l'Etat et les paysans à des impôts en céréales, viande et lait; la lutte à mort avec les vols innombrables de l'avoine des kolkhozes et la dissimulation de ces vols; la mobilisation purement militaire du parti pour combattre le sabotage des koulaks après la « liquidation » des koulaks en tant que classe; en même temps, le retour au système des cartes de vivres et aux rations de famine, le rétablissement enfin des passeports intérieurs, — toutes ces mesures ramenaient dans le pays l'atmosphère de la guerre civile depuis longtemps finie.

Le ravitaillement des usines en matières premières empirait de trimestre en trimestre. Les intolérables conditions d'existence entraînaient la fluidité de la main-d'œuvre, les manquements au travail, le travail négligé, le bris de machines, le pourcentage élevé des malfaçons, la mauvaise qualité des produits. Le rendement moyen du travail tomba en 1931 de 11,7 %. D'après un aveu échappé à Molotov et reproduit par toute la presse soviétique, la production industrielle n'augmenta en 1932 que de 8,5 % au lieu des 36 % prévus par le plan. Il est vrai que le monde apprit un peu plus tard que le plan quinquennal avait été exécuté en quatre ans et trois mois. Ce qui signifie seulement que le cynisme de la bureaucratie à l'égard des statistiques et de l'opinion publique n'a pas de bornes. Mais là n'est pas le plus important: l'enjeu de cette partie n'était point le plan quinquennal, mais le sort du régime.

Le régime tint bon. Le mérite lui en revient, car il a poussé des racines profondes dans le sol populaire. Le mérite en revient tout autant à des circonstances extérieures favorables. En ces années de chaos économique et de guerre civile dans les campagnes, l'U. R. S. S. se trouva en réalité paralysée devant l'ennemi extérieur. Le mécontentement des paysans gagnait l'armée. L'insécurité et l'instabilité démoralisaient la bureaucratie et les cadres du commandement. Une agression à l'ouest ou à l'est pouvait avoir des conséquences fatales.

Par bonheur les premières années de la crise industrielle et commerciale plongeant le monde capitaliste dans une expectative désorientée. Personne n'était prêt à la guerre, personne n'osait la risquer. D'ailleurs, aucun de ses adversaires ne se rendait un compte assez net de la gravité des convulsions sociales qui bouleversaient le pays des Soviets sous les coups de cymbale des orchestres officiels en l'honneur de la « ligne générale ».

La base matérielle du communisme doit être dans un si haut développement de la puissance économique de l'homme que le travail productif, cessant d'être une charge et une peine, n'ai

besoin d'aucun aiguillon et que la répartition des biens donnés en constante abondance n'exige — comme aujourd'hui dans une famille aisée ou une pension « convenable » — d'autre contrôle que ceux de l'éducation, de l'habitude, de l'opinion publique. Il faut, à parler franc, une forte dose de stupidité pour considérer comme utopique une perspective aussi modeste en définitive.

La Russie n'était pas le chaînon le plus résistant mais bien le plus faible du capitalisme. L'U. R. S. S. actuelle ne dépasse pas le niveau de l'économie mondiale, elle ne fait que rattraper les pays capitalistes. Si la société qui devait se former sur la base de la socialisation des forces productives des pays les plus avancés du capitalisme à son époque représentait pour Marx le « stade inférieur du communisme », cette définition ne s'applique manifestement pas à l'U. R. S. S. qui reste à ce jour beaucoup plus pauvre, quant à la technique, aux biens et à la culture, que les pays capitalistes. Il est donc plus exact d'appeler le régime soviétique actuel, avec toutes ses contradictions, non point *socialiste* mais *transitoire* entre le capitalisme et le socialisme ou *préparatoire* au socialisme.

Nous avons fait de la sorte le premier pas vers l'intelligence de la contradiction fondamentale entre le programme bolchévique et la réalité soviétique. Si l'Etat, au lieu de dépérir, devient de plus en plus despotique; si les mandataires de la classe ouvrière se bureaucratisent, tandis que la bureaucratie s'érige au-dessus de la société renouée, ce n'est pas pour des raisons secondaires telles que les survivances psychologiques du passé, etc., c'est en vertu de l'inflexible nécessité de former et d'entretenir une minorité privilégiée, tant qu'il n'est pas possible d'assurer l'égalité réelle.

La distance qui sépare la Russie de l'Occident ne se mesure véritablement qu'à présent. Il faudrait à l'U. R. S. S., dans les conditions les plus favorables, c'est-à-dire en l'absence de convulsions intérieures et de catastrophes extérieures, plusieurs lustres pour assimiler complètement l'acquis économique et éducatif qui a été, pour les premiers-nés de la civilisation capitaliste le fruit des siècles. L'application des méthodes *socialistes* à des tâches *pré-socialistes*, tel est maintenant le fond du travail économique et culturel de l'U. R. S. S.

La crise révolutionnaire d'après-guerre n'a cependant pas amené la victoire du socialisme en Europe: la social-démocratie a sauvé la bourgeoisie. La période qui paraissait à Lénine et à ses compagnons d'armes devoir être une courte « trêve » est devenue toute une époque de l'histoire. La structure sociale contradictoire de l'U. R. S. S. et le caractère ultra-bureaucratique de l'Etat soviétique sont les conséquences directes de cette singulière « difficulté » historique imprévue, qui a en même temps amené les pays capitalistes au fascisme ou à la réaction pré-fasciste.

Si la tentative du début — créer un Etat débarrassé du bureaucratisme — s'est avant tout heurtée à l'inexpérience des masses en matière de self-administration, au manque de travailleurs qualifiés dévoués au socialisme, etc., d'autres difficultés n'allaient pas tarder à se faire sentir après celles-ci. La réduction de l'Etat à des fonctions « de recensement et de contrôle », les fonctions de coercition s'amoindrissant sans cesse, comme l'exige le programme, supposait un certain bien-être. Cette condition nécessaire faisait défaut. Le secours de l'Occident n'arrivait pas. Le pouvoir des Soviets démocratiques se révélait gênant et même intolérable quand il s'agissait de desservir les groupes privilégiés les plus indispensables à la défense, à l'industrie, à la technique, à la science. Une puissante caste de spécialistes de la répartition se forma et se fortifia grâce à l'opération nullement socialiste qui consistait à prendre à dix personnes pour donner à une seule.

Molotov qui, — rendons-lui cette justice, — s'émancipe parfois un peu plus de la phrase rituelle que les autres leaders soviétiques, disait en janvier 1936, à la session de l'Exécutif : « Le niveau moyen du rendement du travail... chez nous, est encore sensiblement inférieur à ce qu'il est en Amérique et en Europe. » Il eût fallu préciser à peu près en ces termes : ce niveau est trois, cinq et jusqu'à dix fois inférieur à ce qu'il est en Europe et en Amérique ce qui fait que le prix de revient est chez nous beaucoup plus élevé. Dans le même discours, Molotov fait cet aveu plus général : « Le niveau moyen de culture de nos ouvriers est encore inférieur à celui des ouvriers de divers pays capitalistes. » Il faudrait ajouter : leur condition matérielle moyenne l'est aussi. Il est superflu de souligner l'impitoyable rigueur avec laquelle ces paroles lucides, incidemment prononcées, réfutent les vantardises d'innombrables personnages officiels et les douceâtres digressions d'« amis » étrangers !

On sait suffisamment que toutes les révolutions susciterent jusqu'ici après elles des réactions et même des contre-révolutions qui, il est vrai, ne réussirent jamais à rejeter la nation jusqu'à son point de départ, tout en lui ravissant toujours la part du lion de ses conquêtes. En règle générale, les pionniers, les initiateurs, les meneurs qui s'étaient trouvés à la tête des masses dans la première période sont les victimes de la première vague de réaction tandis qu'on voit apparaître au premier plan des hommes du second unis aux ennemis d'hier de la révolution. Les duels dramatiques des grands premiers rôles sur la scène politique masquent des glissements dans les rapports entre les classes et, ce qui n'est pas moins important, de profonds changements dans la psychologie des masses révolutionnaires la veille encore...

Répondant à de nombreux camarades qui demandaient avec étonnement ce qu'était devenue l'activité du parti bolchévique et de la classe ouvrière, leur initiative révolutionnaire, leur fierté plébéienne ? d'où surgissaient à la place de ces qualités tant de vilénie, de lâcheté, de pusillanimité et d'arrivisme ? — Racovski évoquait les péripéties de la révolution française du XVIII^e siècle et l'exemple de Babœuf qui, sortant de la prison de l'Abbaye, se demandait aussi avec stupeur ce qu'était devenu le peuple héroïque des faubourgs de Paris ? La révolution est une grande dévoratrice d'énergies individuelles et collectives. Les nerfs n'y tiennent pas, les consciences fléchissent, les caractères s'usent. Les événements vont trop vite pour que l'afflux de forces nouvelles puisse compenser les déperditions. La famine, le chômage, la perte des cadres de la révolution, l'élimination des masses des postes dirigeants avaient amené une telle anémie physique et morale des faubourgs qu'il leur fallut plus de trente ans pour se lever de nouveau.

L'affirmation axiomatique des publicistes soviétiques, selon laquelle les lois des révolutions bourgeoises sont « inapplicables » à la révolution prolétarienne, est dépourvue de tout contenu scientifique. Le caractère prolétarien de la révolution d'octobre résulte de la situation mondiale et d'un certain rapport des forces à l'intérieur. Mais les classes elles-mêmes, en Russie, s'étaient formées au sein de la barbarie tsariste et d'un capitalisme arriéré et n'avaient pas été préparées sur commande à la révolution socialiste. Bien au contraire : justement parce que le prolétariat russe, encore arriéré à bien des égards, fit en quelques mois le saut sans précédent dans l'histoire d'une monarchie semi-féodale à la dictature socialiste, la réaction devait inéluctablement faire valoir ses droits dans ses propres rangs. Elle grandit au cours des guerres qui suivirent. Les conditions extérieures et les événements la nourrissent sans arrêt. Une intervention suivait l'autre. Les pays d'Occident ne donnaient pas d'aide directe. Au lieu du bien-être attendu, le pays vit la misère s'installer chez lui pour longtemps. Les représentants les plus remarquables de la classe ouvrière avaient péri dans la guerre civile ou, s'élevant de quelques degrés, s'étaient détachés des masses. Ainsi survint, après une tension prodigieuse des forces, des espérances et des illusions, une longue période de fatigue, de dépression et de désillusion. Le reflux de la « fierté plébéienne » eut pour suite un afflux d'arrivisme et de pusillanimité. Ces marées portèrent au pouvoir une nouvelle couche de dirigeants.

La démobilisation d'une armée rouge de cinq millions d'hommes devait jouer dans la formation de la bureaucratie un rôle considérable. Les commandants victorieux prirent les postes impor-

tants dans les Soviets locaux, dans la production, dans les écoles, et ce fut pour apporter partout, obstinément, le régime qui leur avait fait gagner la guerre civile. Les masses furent partout peu à peu éliminées de la participation effective au pouvoir.

La réaction au sein du prolétariat fit naître de grandes espérances et une grande assurance dans la petite bourgeoisie des villes et des campagnes qui, appelée par la nep à une vie nouvelle, s'enhardissait de plus en plus. La jeune bureaucratie, formée au début pour servir le prolétariat, se sentit l'arbitre entre les classes. Elle fut de mois en mois plus autonome.

La situation internationale agissait puissamment dans le même sens. La bureaucratie soviétique gagnait en assurance au fur et à mesure que la classe ouvrière internationale subissait de plus lourdes défaites. Entre ces deux faits, la relation n'est pas seulement chronologique, elle est causale, et elle l'est dans les deux sens : la direction bureaucratique du mouvement contribuait aux défaites ; les défaites affermissaient la bureaucratie. La défaite de l'insurrection bulgare et la retraite sans gloire des ouvriers allemands en 1923 ; l'échec d'une tentative de soulèvement en Esthonie en 1924 ; la perfide liquidation de la grève générale en Angleterre et la conduite indigne des communistes polonais lors du coup de force de Pilsudski en 1926 ; l'effroyable défaite de la révolution chinoise en 1927 ; les défaites plus graves encore qui suivirent en Allemagne et en Autriche, — telles sont les catastrophes historiques qui ont ruiné la confiance des masses en la révolution mondiale et permis à la bureaucratie soviétique de s'élever de plus en plus haut comme un phare indiquant la voie du salut.

De la démocratie du parti il ne reste que des souvenirs dans la mémoire de la vieille génération. Avec elle, la démocratie des Soviets, des syndicats, des coopératives, des organisations sportives et culturelles s'est évanouie. La hiérarchie des secrétaires domine sur tout et tous. Le régime avait acquis un caractère totalitaire plusieurs années avant que le mot ne vint d'Allemagne. « A l'aide des méthodes démoralisantes qui transforment les communistes pensants en automates, tuent la volonté, le caractère, la dignité humaine, — écrivait Racovski en 1928, — la coterie gouvernante a su devenir une oligarchie inamovible et inviolable ; et elle s'est substituée à la classe et au parti. » Depuis que ces lignes indignées furent écrites, la dégénérescence a fait d'immenses progrès. Le Guépéou est devenu le facteur décisif de la vie intérieure du parti. Si Molotov pouvait, en mars 1936, se féliciter devant un journaliste français de ce que le parti gouvernant ne connaisse plus de luttes fractionnelles, c'est uniquement parce que les divergences de vues y sont désormais réglées par l'intervention mécanique de la police politique. Le vieux parti bolchévique est mort, aucune force ne le ressuscitera.

Nous ne songeons pas à opposer à l'abstraction *dictature* l'abstraction *démocratie* pour peser leurs qualités respectives sur les balances de la raison pure. Tout est relatif en ce monde où il n'est de permanent que le changement. La dictature du parti bolchévique fut dans l'histoire un des instruments les plus puissants du progrès. Mais ici, selon le poète, *Vernunft wird Unsinn, Wohllat — Plage*. L'interdiction des partis d'opposition entraîna l'interdiction des fractions ; l'interdiction des fractions aboutit à l'interdiction de penser autrement que le chef infaillible. Le monolithisme policier du parti eut pour suite l'impunité bureaucratique qui devint à son tour la cause de toutes les variétés de démoralisation et de corruption.

Le régime soviétique eut incontestablement dans sa première période un caractère beaucoup plus égalitaire et moins bureaucratique qu'aujourd'hui. Mais son égalité fut celle de la misère commune. Les ressources du pays étaient si restreintes qu'elles ne permettaient pas de détacher des masses des milieux tant soit peu privilégiés. Le salaire « égalitaire », en supprimant le stimulant individuel, devint un obstacle au développement des forces productives. L'économie soviétique devait sortir quelque peu de son indigence pour que l'accumulation de ces matières grasses que sont les privilèges y devint possible. L'état actuel de la pro-

duction est encore très loin d'assurer à tous le nécessaire. Mais il permet déjà d'accorder des avantages importants à la minorité et de faire de l'inégalité un aiguillon pour la majorité. Telle est la raison première pour laquelle l'accroissement de la production a jusqu'ici renforcé les traits bourgeois et non socialistes de l'Etat.

Cette raison n'est pas la seule. A côté du facteur économique qui commande dans la phase présente de recourir aux méthodes capitalistes de rémunération du travail, agit le facteur politique incarné par la bureaucratie elle-même. De par sa nature, celle-ci crée et défend des privilèges. Elle surgit tout au début comme l'organe bourgeois de la classe ouvrière. Etablissant et maintenant les privilèges de la minorité, elle se fait naturellement la meilleure part. Celui qui distribue les biens ne s'est encore jamais lésé. Ainsi naît du besoin de la société un organe qui, dépassant de beaucoup sa fonction sociale nécessaire, devient un facteur autonome et en même temps la source de grands dangers pour tout l'organisme social.

La signification du Thermidor soviétique commence à se préciser devant nous. La pauvreté et l'état inculte des masses se matérialisent de nouveau sous les formes menaçantes du chef armé d'un puissant gourdin. Congédiée et flétrie autrefois, la bureaucratie est devenue de servante de la société, maîtresse. En le devenant, elle s'est, socialement et moralement, éloignée à tel point des masses qu'elle ne peut plus admettre aucun contrôle sur ses actes et sur ses revenus.

La peur, mystique au premier abord, de la bureaucratie en présence de « minuscules spéculateurs, de gens sans scrupules et de potiniers » trouve là son explication naturelle. N'étant pas encore en mesure de satisfaire les besoins élémentaires de la population, l'économie soviétique engendre à chaque pas des tendances à la spéculation et à la fraude intéressée. D'autre part, les privilèges de la nouvelle aristocratie incitent les masses à prêter l'oreille aux « rumeurs antisoviétiques », c'est-à-dire à toute critique, serait-elle formulée à mi-voix, des autorités arbitraires et insatiables. Il ne s'agit donc pas des fantômes du passé, des restes de ce qui n'est plus, en un mot de la neige de l'an dernier, mais de nouvelles et puissantes tendances, sans cesse renaissantes, à l'accumulation personnelle. Le premier afflux de bien-être, fort modeste, a, précisément à cause de sa faiblesse, non affaibli mais fortifié ces tendances centrifuges. Les non-privilégiés ont cependant senti s'accroître leur sourd désir de modérer sans ménagement les appétits des nouveaux notables. La lutte sociale s'aggrave de nouveau. Telles sont les sources de la puissance de la bureaucratie. Ce sont aussi celles des périls qui menacent cette puissance.

Tout régime s'exprime par son architecture et ses monuments. L'époque soviétique actuelle est caractérisée par les palais et les maisons des Soviets construits en grand nombre, vrais temples de la bureaucratie (coûtant parfois des dizaines de millions), par des théâtres bâtis à grands frais, par des Maisons de l'Armée rouge, clubs militaires principalement réservés aux officiers, par un métropolitain luxueux à l'usage de ceux qui peuvent se le payer, alors que la construction des habitations ouvrières, fussent-elles du type des casernes, est invariablement et terriblement en retard.

(A suivre.)

Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste que la Reine.

C'était à « Trianon » que notre regrettée reine Astrid aimait à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les plus belles poupées d'art...

Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets d'un goût parfait, reliendra l'adresse de cette Maison renommée :



« TRIANON »

36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Wiltry).
Créations de tous genres.
Poupées de style.
Poupées folkloriques et de caractère.
Fantaisies, jouets, etc.

CARBONES - RUBANS
POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS

Chiffonnables et Cire



ENCRE

pour Duplicateurs

La plus importante
fabrique belge

Téléphones :
26.26.47 - 26.61.73

Produits « ECO », 43, rue J. Delhaize, 43, BRUXELLES

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable
Pour votre duplicateur rotatif ou plano

Reclamez les Produits

L O R A

**CARBONES
RUBANS**

**STENCILS
ENCRE**

La marque belge de qualité

En vente dans toutes les bonnes papeteries

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »
vous émerveillera.

" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

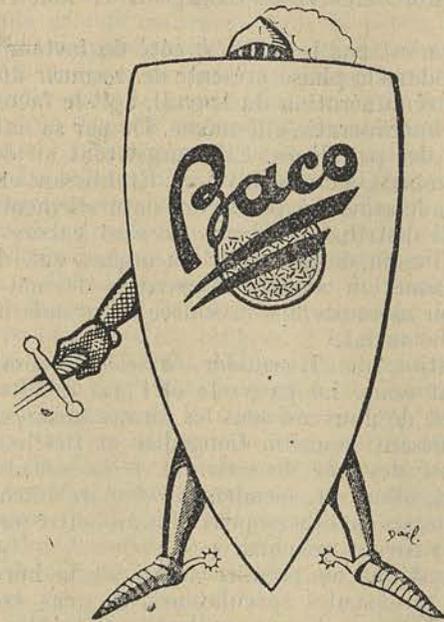
4. Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...

Un bouclier pour la santé de vos élèves



BACO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et microbicides de façon permanente. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

BACOCIR, appliqué sur les parquets, bancs, meubles, etc., rend ces surfaces auto-désinfectantes.

Pour renseignements : Société Anonyme Belge BACO
(Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.98

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. Télégr. : Générale, Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr. 796.000.000.00

RÉSERVE fr. 1.135.753.000.00

FONDS SOCIAL fr. 1.931.753.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

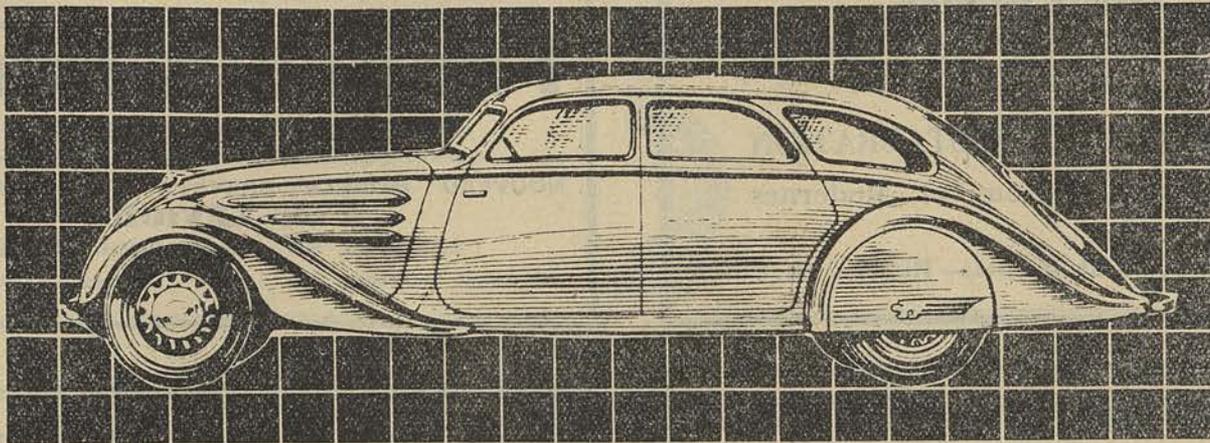
MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
G. Mullie;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.

CARROSSERIES TRÈS CONFORTABLES, SURBAISSÉES, PROFILÉES. ENTIÈREMENT MÉTALLIQUES



CHASSIS BLOCTUBE A ROUES AVANT INDÉPENDANTES MOTEURS A HAUT RENDEMENT.

302 • 402

DEUX VOITURES

DONT LES CHASSIS ET
LES CARROSSERIES
SONT DE CONCEPTION
IDENTIQUE

DEUX VOITURES

DONT L'ENSEMBLE
EXCEPTIONNEL DE
QUALITÉS CONCILIE
TOUTES LES EXIGENCES
DE L'HOMME ET DE LA
FEMME

302

105 A L'H.
10 LITRES
AUX 100

402

115 A L'H.
12 LITRES
AUX 100

302 • 402

Peugeot



**DEUX VOITURES
SANS CONCURRENCE**



Paul Aelman

Artiste-Peintre

23, rue de Bruges, GAND Tél. 309.64

RENTOILAGE ET RESTAURATION
de Tableaux Anciens et Modernes

Références

A Gand : Van Dyck, St. Michel — Rubens, St. Bavon

FABRIQUE DE CASQUES EN TOUS GENRES

Fournisseur du Service des Fabrications de l'Aviation militaire
française et alliée

François Burin

GLONS (Liège-Belgique)

NOUVEAU MODÈLE BREVETÉ ET PERFECTIONNÉ
« LE LÉVIOR »

CASQUES EN LIÈGE POUR ARMÉE

Téléphone : Bassenge 83

Télégrammes : Burlin-Glons

JACQUES DRIESSEN

Aniens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860.

DÉDOUANEMENTS de toutes marchandises

Spécialement de VINS en fûts

(Vin de Messe, etc.)

VERVIERS
49 à 53, rue Tranohée
Téléph. 141 et 2119

ANVERS
18, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

M O L L (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.

Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.



Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

Manufacture Moderne de Chapeaux

Société anonyme

CHAPEAUX IMPERS ET SOUPLES EN FEUTRE DE POILS
ET DE LAINE — FILTRES FEZ — CHAPEAUX ET OLOOHES
POUR DAMES ET ENFANTS
MANCHONS POUR PRESSE, etc.

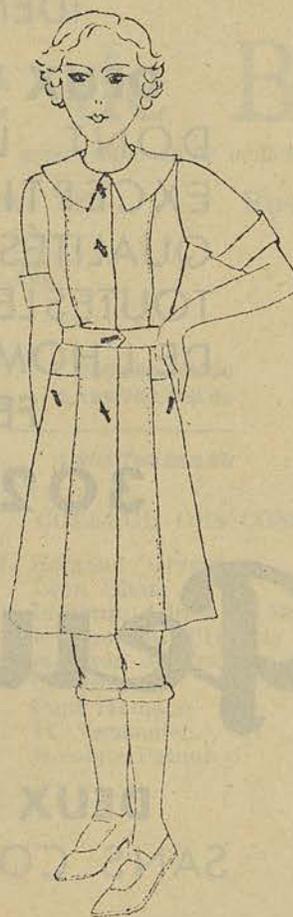
CHAPEAUX ECCLESIASTIQUES

EXPORTATION

VERVIERS, 46, rue Coronmeuse

Téléphone : 114.36. — Télégrammes : Manuchapeau-Verviers

Dépôts à Bruxelles : Téléphone : 11.47.56.



Pour vos Robes et Costumes
POUR PENSIONNATS

exigez la marque

“COSY”

ROBES, MANTEAUX,
LINGERIES, COSTUMES,
BLOUSES, CULOTTES,
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,
CRAVATES,
SOUS-VÊTEMENTS

Demandez le passage
de nos représentants

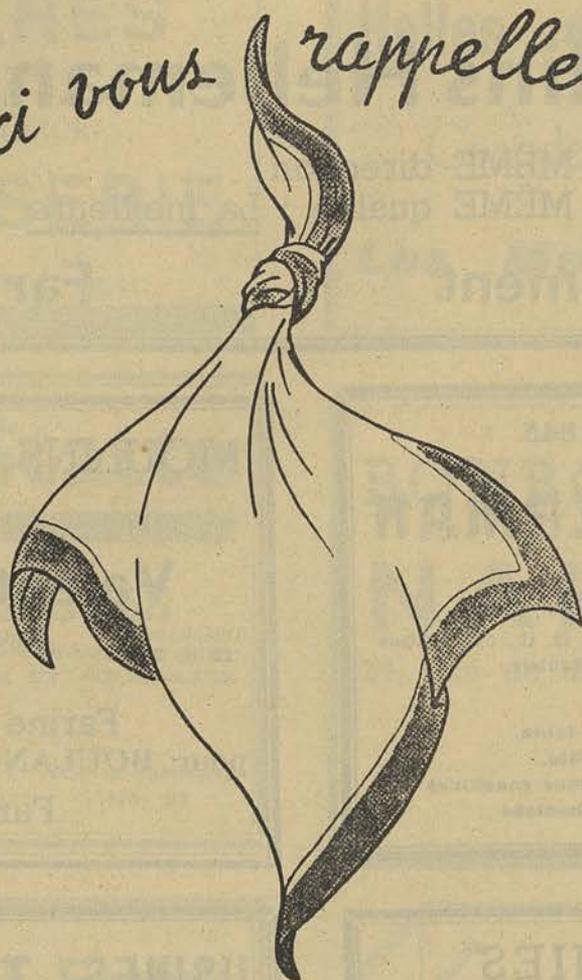
C. Coster & C^o

41, rue du Lombard

Tél. : 11.82.63 et 12.41.46

BRUXELLES

Ceci vous rappellera



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans

Mouchoirs

une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

PYRAMID

POUR DAMES . . . FR. 5.75
POUR MESSIEURS . FR. 9.50

Un produit garanti par Tootal

TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES



S. A. Moulins de Gheel, à Gheel S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

O

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

O

Farines de froment

Farines de seigle

Maison fondée en 1845

E. LEGEIN-MOERMAN

Société en nom collectif
ROULERS (Belgique)

Téléphone 44. Coût A. B. O., 5th Edition
Adresse télégraphique : Legman-Roulers.

Effilochage de chiffons de coton et de laine.
Spécialité pour couvertures et couvre-lits.
Lavage et blanchiment d'essuyages pour machines
Chiffons de laine classés bruts et carbonisés.

MOULINS DE SAINT-REMY HUY (Sud)

Valentin TROKAY

Téléphone : 22 & 25 Compte Chêq. Post. : 10270 Registre du Commerce Huy 414

Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES
Farine de seigle

USINES RÉUNIES BERGENDRIES

Société Anonyme
LOKEREN

Téléphones : 7 et 332. Compte ch. 2727.10 - 153.55
Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de jute. — Toiles d'emballage. — Toiles pour tentures. — Tolle-tailleur. — Sacs tous genres. Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUE

Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETES. TAIES ET
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

OHAUSSÉE D'ANVERS, 77 | TÉLÉPHONE : 115.93

MONT-ST-AMAND (Gand)

Tissage mécanique

... nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de
table, couvre-divans, coussins, solerles, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme DE BOUTTE Frères

Successeurs : M. DE BOUTTE & C^{ie}
INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique : Deboutte-Ingelmunster Téléphone : 44 Iseghem Registre de Comm. de Courtrai 1612

D'EXCELLENTES **FARINES**
 DE DÉLICIEUSES **BIERES**
 AUX
MOULINS A VAPEUR
 ET **BRASSERIE**
 DE MARCHIENNE

Tél. 10091 - 10092

Export **X. L.** Double
 Helles **X. L.** Bock

Grandes Brasseries d'X.L.

Les Meilleures Bières

Moulins de Statte
 S. A. à HUY

FARINES SUPÉRIEURES

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.
 TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES
 POUR BÉTAIL.
 WAGONS COMBINÉS.

Tél. : Huy 45 et 821 C. Chèq. Post. : 10123 Reg. de Commerce Huy 81

BONBONS

NAPOLÉON

24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS

Du bon et pas cher
 Demandez prix S.V.P.

Soc. Com. BOOST Frères
 (Soc. An.)

Bureaux : Canal des Brasseurs, 31.
 Magasins : Canal des Brasseurs, 31; Quai Jordaens, 7-10;
 Téléphones : 354.57, 342.81

Compte Chèques-postaux : 787.53. ADR. télégr. : Kindbostik-Anvers.
 Registre du Commerce d'Anvers n° 3727

Conserves - Fruits secs
Produits alimentaires - Epicerie

IMPORTATION DIRECTE

Conserves : de poissons (sardines, saumons, homards, pilchards, etc.);
 de légumes (divers);
 de fruits (abricots, ananas, etc.).
 (Gros boîtages spécialement pour communautés religieuses).

Fruits secs : raisins sultanes, pruneaux, abricots, figues, dattes, etc.

Epices :
 poivre, cannelle, noix de muscade.

Produits alimentaires divers
 riz, tapioca, fécule, gruau, haricots, pois, huiles comestibles, etc.

Les Bonbons Becco

Vous invitent à venir déguster leurs friandises, les meilleures qualités du monde, et fabriquées en Belgique.

(Demandez prix-courant.) *Namur*

Bonbons LE VAINQUEUR

Maison Louis FRANCK

Usines et Bureaux : 23, RUE DE HARLEZ Anciennement : rue Paradis, 48
 Téléphone 152.68 LIÈGE Téléphone 152.68

Maison vendant exclusivement en gros

Spécialité NOUGAT

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor De Haes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.

Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.

Adresse télégraphique : Caffeehaes.

Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.

Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

Maison RUBBENS Frères

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable
PRIX COURANT SUR DEMANDE

MIEL

JEAN LEFEVER
5, rue Lambermont, ANVERS

Registre du Commerce d'Anvers 37648

Compte chèque postal n° 361.040 Téléphone 769.75.

Fécule de Maïs

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

O. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18086



Chicorée - Thé - Cacao

“ B O L S ”

AMSTERDAM

SES VIEUX SCHIEDAM

J. van der HEYDEN - 45, Bd Bischoffsheim
Téléphone : 17.78.98
BRUXELLES

Champagnes
ET
Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brux. 20.443

Compte Chèques Postaux 3654.64

Téléphone 37.56.44

Les Caveaux Champenois

Anc. LES CAVES CHAMPENOISES

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : A. GÉRARD & Fils, fondée à Ay Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis
DEMANDEZ PRIX COURANT

VINS Maison GIACOMINI, S. A.
Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES
Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge • Fratelli GANCIA et C^o •, Canelli.
Vins d'Asti et du Piémont • Fratelli GANCIA et C^o •, Canelli.
Vermouth • BELLARDI •, Turin.
Vins de Chianti • CONTEA D'ORO •, Rufina.
Vins de Porto • FERROIDAS et C^o •, Oporto.
Grands Vins de BORDEAUX et de BOURGOGNE.
Champagne • CH. JACOT et C^o •, Epernay.
Asti Spumante • GANCIA •.
Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.
Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

Société Anonyme des Charbonnages
DE
L'Espérance et Bonne Fortune
à Montegnée-lez-Liège
Téléphone : Liège 101.10 et 146.89

ANTHRACITES "MONA" DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ POUR USAGE DOMESTIQUE :
80/120 — 55/80 — 35/55 — 20/35 — 10/20

SPECIALITÉ POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU
5/10 — 6/10 — 7/15 POUR CHAUDIERES ANTVERPIA
AVEC VENTOCALOR, IDÉAL REX, ERGE, ETC.

CHARBONS INDUSTRIELS MAIGRES DE PREMIÈRE QUALITÉ

BOULETS SPÉCIAUX MARQUÉS : PIC DU MINEUR :
TRÈS PROPRES - 6 % DE CENDRES
37 A 40 GRAMMES, POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU, POUR CUISINIÈRES, ETC.

BRIQUETTES TYPE II ÉTAT BELGE

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets
◀◀◀
ALBERT BRACKE - CAMPENS
Tél. 106.08
Quai du Compromis, 21 et 22, GAND
◀◀◀
GROS DÉTAIL

POÊLES
GODIN
R. RABAUX & C^{ie}
158, Quai des Usines, à BRUXELLES
Usine à Gulse (AISNE) FRANCE
MAGASIN D'ÉCHANTILLON A AMSTERDAM, 20-22, AMSTEL

*A quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres*
LA CROIX BLANCHE



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.
Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.

L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la «synergie des composants», c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres "LA CROIX BLANCHE" qui compte aussi parmi leurs ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés :	11 fr.	
la boîte de 8 poudres :	4 fr.	En vente dans toutes les
" 24 " :	11 fr.	pharmacies du pays.
" 48 " :	20 fr.	

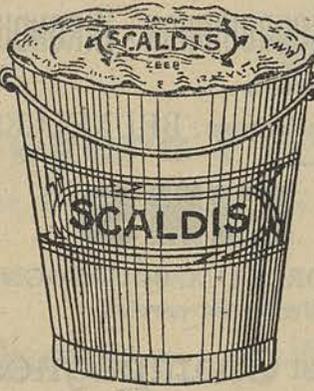
C'EST UN PRODUIT BELGE
DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS, A SAINT-NICOLAS-WAES



EXIGEZ LE VÉRITABLE
SAVON
KARNEMELK
"Het Klaverblad"
(Feuille de Trèfle)
POUR LA TOILETTE ET LE BAIN

Dépositaire :
E. H. DE VOS, 14, rue Terre-Neuve
Bruxelles — Tél. 12.40.43

Savon au lait battu



Savon mou
ABSOLUMENT
Pur
Ferme
Transparent

NON CAUSTIQUE
et TRÈS DÉTERSIF

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAIS

Société Anonyme Capital : 650,000 francs
51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUIITS. — JAMBONS CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAMBON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS. — CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. O. Courtrai 13627.
Compte chèques postaux 188.27.

Apprenez les
langues vivantes

L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles



Pour vos installations électriques adressez-vous
AUX

ATELIER et BUREAU ELECTROTECHNIQUES
NESTOR FEYENS

66, rue Vande Weyer, Schaerbeek Tél. 15.07.94

Entreprises générales, Entretien, Surveillance,
— Projets, Réparations, Fournitures, etc. —

HAUTE ET BASSE TENSION - TOUTS LES APPAREILS ELECTRO MÉNAGERS

Références : Chapelle Institut Sainte-Marie, Bon Marché Vaxelaire-Claes, Innovation, Uniprix, Priba, Etablissements Généraux d'Imprimerie, Le Soir, Het Nieuws van den Dag, L'Indépendance Belge, Het Laatste Nieuws, La Gazette, La Nation Belge, Le XX^e Siècle
Eglises : Saint-Servais à Schaerbeek, Saint-Joseph et Saint-Vincent à Evre.

Exposition de Bruxelles 1935 : les pavillons du Bon Marché, Côte d'Or, Martini-Rossi, Gaz, Télévision, Floréal, l'Huile Impériale, l'Art Religieux, etc., etc...

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 68

Serges, volles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39 Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTÉ

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes) Adr. tél. : LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection :
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

CIGARES & TABACS

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880

Fabrique et Bureaux

RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST-ACQUES, 94
BORGERHOUT ANVERS

Téléphone : 502.17

Dépôt
Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

RAFFINERIE TIRLEMONTAISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 4 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Rayon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques;
2. Efficacité de 100 %!
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
S.O.C. AN. DEU

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

761. 807

Un papier peint frais c'est
de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers
Peints toujours nouveaux,
d'une fraîcheur durable et
du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers
" SANOLIN " lavables

Demandez à votre Tapisser
LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE